

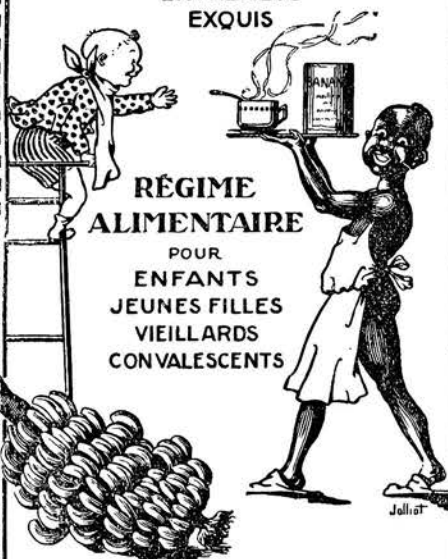
l'égypte nouvelle



GOUTEZ
&
APPRECIÉZ

BANANIA

LE
MEILLEUR
DÉJEUNER SUCRÉ
DU MATIN
CRÈMES ET
ENTREMETS
EXQUIS

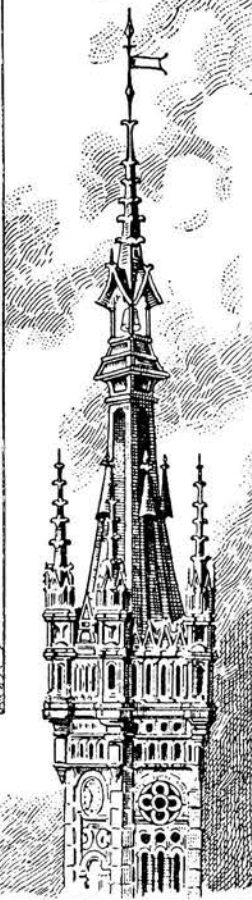


**RÉGIME
ALIMENTAIRE**
POUR
ENFANTS
JEUNES FILLES
VIEILLARDS
CONVALESCENTS

En Vente dans toutes les Bonnes Maisons d'Alimentation
Administration & Bureaux COURBEVOIE (Seine)

**RECONSTITUANT
ÉNERGIQUE
A LA
FARINE DE BANANE**

BÉNÉDICTINE



**LA GRANDE
LIQUEUR FRANÇAISE**

Grands Magasins du LOUVRE

Etrennes.

Vente au cours du change :: Goût plus élégant et meilleur marché que partout ailleurs

La plus haute qualité caractérise les
Champagnes G. H. MUMM & C^o

Propriété de la SOCIÉTÉ VINICOLE DE CHAMPAGNE - REIMS

Agents Généraux pour LE CAIRE, LA HAUTE ÉGYPTÉ, **MAX SCHINASI & C^o**
LE SOUDAN et LA PALESTINE

9, Rue El-Manakh, LE CAIRE -- P. O. B. 1975 -- Tél. 20-56

EMAD EL DINE

MAZLOUM

EMAD EL DINE

PARFUMS TOUTES LES MARQUES
GRAND ASSORTIMENT D'ARTICLES DE FANTAISIE POUR CADEAUX

— A des Prix défiant toute concurrence

S. & S. SEDNAOUI & Co. Ltd.

LE CAIRE, Place Khazindar
ALEXANDRIE = MANSOURAH

HAUTES NOUVEAUTÉS :: :: CRÉATIONS RÉCENTES
MEUBLES DE TOUS GENRES

Pour tout ce qui concerne et se rapporte à la **MUSIQUE**, adressez-vous à la Maison
la plus compétente dans l'art musical en Egypte

MICHEL POLIAKINE

38 bis Rue Madebegh

Vous y trouverez un grand choix de pianos des meilleures marques

VENTE ET LOCATIAN -- CONDITIONS TRÈS AVANTAGEUSES

Grand assortiment de musique en tous genres. - Organisation de Concerts, Matinées et Soirées musicales

— TABACS FRANÇAIS —

Monsieur Paul Vallois, Agent Spécial de la Régie Française en Egypte, vient de recevoir le
premier envoi de cigarettes et de tabac à fumer, comprenant les cigarettes *Elégantes*, en *Maryland*,
Caporal supérieur et *Caporal ordinaire*, ainsi que les tabacs à fumer en *Maryland*, *Caporal supérieur* et
Caporal ordinaire.

Ces diverses qualités sont actuellement en vente dans les principaux magasins de tabac du Caire.

Les cigarettes *Gauloises*, *Amazones*, *Grenades*, *Favorites* et *Roulées*, ainsi que les *Ninas* et les
Cigares en étuis arriveront prochainement.

FRATELLI BAJOCCHI
SHARIA EL MANAKH, en face le Crédit Foncier
LEICARE

HORLOGERIE -- BIJOUTERIE -- JOAILLERIE
ASSORTIMENT D'ARGENTERIE — ARTICLES POUR CADEAUX — RÉPARATIONS EN TOUS GENRES

AU SORTIR DU SPECTACLE ET DU DANCING

S A U L T

est le rendez-vous du meilleur monde et vous offre un séjour agréable, un souper excellent
et de l'excellente musique

GIUSEPPE NISTRI

Maison fondée en 1900

Tél. 1597

Chareh GAMEH EL CHARKASS, 24

Box 1179

PEINTURE — DÉCORATION — PAPIERS PEINTS
Dépositaire exclusif des tentures lavables
TEKKO - SALUBRA - TAGOS - LINCRUSTA

FERS FORGES : MAISON FRANCI DE SIENNE
CERAMIQUES — MAISON CHINI DE FLORENCE
Le plus riche assortiment de Papiers Peints en Egypte

S. SESTI

CHAPELLERIE DE PREMIÈRE CLASSE

LE CAIRE: 4, Midan Suares

ALEXANDRIE ; 19, Rue Chérif Pacha

Seul Agent pour :

LES CHAPEAUX ÉCOSSAIS

HATTER to H. M. The King and Royal Family

NOVELTY CINEMA

Tél. 26-21 ex-Ciné-Magic

Recommandé aux Familles

Du Mercredi 26 Déc. au Mardi 1er Janvier.

OSSI OSWALDA

dans sa création la plus sensationnelle.

Le VOYAGEUR IMPRÉVU

En supplément :

Il a filé avec ma Femme

:: PARIS ::

CHEMLA FRÈRES

LE CAIRE

ACTUELLEMENT et jusqu'au jour de l'An Orthodoxe

JOUETS — ÉTRENNES

ARTICLES POUR CADEAUX

Les plus beaux et les plus vastes assortiments — les prix les plus bas.

Nombreuses et sensationnelles occasions à tous les rayons.

Visitez notre Splendide Entresol et vous serez émerveillés par les immenses choix et le goût délicat de nos articles ainsi que par la modicité de leurs prix.

Venez le Dimanche voir nos étalages

EXAMINEZ NOS ARTICLES

COMPAREZ NOS PRIX

CHEMISERIE :: ::

DE LUXE :: :: ::

Guillemet

Rue Emad-el-Dine

(Rond Point Suarès)

Le Caire

PARENTS SOUCIEUX DE L'ÉDUCATION ET DE L'INSTRUCTION A DONNER A VOS ENFANTS,
ENVOYEZ-LES AUX

COURS MOLIÈRE

35, Rue Madabegh

Ces cours sont suivis par les enfants de la meilleure société Française, Européenne et Egyptienne du Caire.

LE SAVON
À L'EAU DE LUBIN
EST LE
PLUS AVANTAGEUX
DES SAVONS DE LUXE



POUR VOUS, MESSIEURS
L'EAU DE LUBIN
CALME LE FEU DU RASOIR

L'Égypte Nouvelle

Journal Hebdomadaire pour ceux qui pensent librement

RÉDACTEUR EN CHEF :
JOSÉ CANERI
Tél. 31-00

LE CAIRE
Rédaction : 5 bis Rue El Maghraby
Administration : 3 Rue El Fadi. :: Tél. 68-10

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :
ÉMILE NAMER
Tél. 62-38

- Sommaire -

	Pages
ROGER BRÉVAL. — Couverture.	
HENRI THUILE. — Portrait de S.M. Fouad Ier, Roi d'Égypte	1
J. A. FIECHTER. — Cantate	7
NAGHI. — L'Art d'Aménophis IV	10
ALBERTUS. — Le bon Compte de Noël	11
JOSÉ CANERI. — Une Visite à Mme Charaoui Pacha	14
ALBERT LANTOINE. — De la Connaissance de la Guerre	18
MAHMOUD KHALIL	20
LUCIEN SCIUTO. — Un îlot, un petit îlot	21
GABRIEL BIESSY	22
AXEL. — Le Bâtiment qui abritera les Parlementeurs égyptiens	23
F. J. BONJEAN. — Un grand peintre au Caire : Ivan Bilibine	24
YVONNE LAEUFER. — Conte du bout de l'an	27
ALBERT ISRAEL. — Lettre d'Algérie	29
ALI NÔ-ROUZE. — Pourquoi les Nègres sont noirs.. .. .	34
A. S. — Sphinx	36
EMILE VUILLERMOZ. — Gabriel Fauré	37
D. GAUDET. — L'Exposition Roger Bréval.. .. .	40
EMILE DERMENGHEM. — Le Folk-Lore Universel	42
PAUL FAUELLE. — Un peintre portraitiste : Joseph Tepper	44
DE CAZALENS. — Paravent Japonais	47
EMILE NAMER. — Vœux et avcux de Jour de l'An	48
THEO. — L'Égypte il y a cent ans	50
M. BRIN. — S. Néroni	52
DAME DE PIQUE. — Noël	55
YVONNE LAEUFER. — Kurt Peiser et son œuvre.. .. .	56
F. VAN DEN BOSCH. — De La Fontaine à Francis Jammes	58
L'EQUIPE DE L'EGYPTE NOUVELLE. — Paroles à certains	64



SA MAJESTÉ LE ROI FOUAD I^{er}

Portrait de Sa Majesté Fouad I^{er}

Roi d'Égypte

Au sommet de l'arbre le fruit le plus doux vient le dernier. Sur aucun autre avec tant de bonheur ne s'étend la bruine d'automne, cette caresse d'une saison que les saisons ont caressée.

S. M. le Roi naquit au Palais de Guizeh le 2 Zul-Hidjeh 1284 de l'année de l'Hégire qui correspond au 26 Mars 1868, sixième et dernier rejeton mâle de Son Père Ismaïl, petit-fils du Grand Mohamed Aly, le fondateur de la Dynastie Régnante.

Au printemps, quand les fleurs s'épanouissent, ses yeux s'ouvraient avec ravissement sur le Caire. Il aperçut d'abord la montagne, le Mokattam portant la Citadelle et au pied de la Citadelle les dômes des Mosquées et au-dessus des Mosquées le dôme du Ciel. Sous cette nappe d'azur, baignée d'une lumière qui reste une joie pour la vie, son regard d'enfant s'attachait tantôt à l'oiseau du Nil tournant dans l'air comme une flèche, tantôt aux remous du fleuve limoneux sur les bords duquel on le mène, tantôt aux tombeaux des Khalifes et à ceux des Mamlouks roulés dans leur linceul par cet autre fleuve, le temps, plus limoneux et plus rapide. Quel enseignement pour un aussi jeune âge que la contemplation de cette plaine immobile, première marche du désert tendue au pied de la Montagne Rouge et sur laquelle, certaines nuits, le copeau argenté de la lune se lève et glisse comme un revenant.

Jusqu'à sa dixième année, celui qui n'était encore que le Prince Fouad vécut ainsi à l'école des horizons sublimes de l'Égypte dont les premiers maîtres, le soleil, le désert, le fleuve et la Mort lui enseignèrent sur le large tableau de l'espace la splendeur rapide de la vie et l'amour qu'un cœur pur doit offrir aux mânes des Ancêtres. Dans les jardins de Guizeh, comme aujourd'hui Son fils, le Prince Farouk sous les ombrages de Montazah, que j'aime me figurer sous la surveillance maternelle, courir celui que la cigale et le grillon effrayent et qui hésite au poids d'une fleur pour porter

plus tard la couronne et le sceptre et ne craindre ni le fardeau d'une charge royale ni les factions des hommes. Dans la rumeur composée des mille espoirs, des mille soupirs, des mille pensées qui montent au-dessus de la cité Capitale, distinguez-vous le cri de ce petit enfant? C'est à ce cri pourtant que l'Égypte s'éveille et ces petites mains suffiront à dénouer l'amarre qui retient enchaînée la nef de la nation.

Qu'elle est heureuse l'enfance qui jusque sur l'âge mûr lance le vent de sa voile!

A dix ans le Prince Fouad quitte la terre de sa naissance pétrie de langueur et de miel. Il va vers Genève, patrie de l'hiver et des orages, où Il demeure, pensionnaire de l'Institut Tudicum. En 1885, l'Institut international, puis l'Académie Militaire de Turin l'accueillent. Il rentre ensuite à l'École d'Application d'Artillerie et de Génie de cette même ville et n'en sort que pour être admis à Rome, lieutenant, dans le treizième régiment d'artillerie de campagne.

Le Sultan de Turquie le nomme Attaché Militaire auprès de l'Ambassade de la Sublime Porte à Vienne en 1890. Deux ans plus tard, Il revient au Caire, Général de Division dans l'Armée Égyptienne, puis Aide-de-Camp en Chef. En 1895 Il se démet de Ses hautes fonctions, désireux de se consacrer entièrement au relèvement intellectuel et moral de l'Égypte.

En Juillet 1911, Il consent à accompagner le Khédivé dans son voyage en Italie et à contribuer à l'accueil cordial ménagé au Souverain de l'Égypte par la Maison de Savoie et les hommes d'Etat italiens.

Puis survient la guerre de 1914 et la part qu'y prend la Turquie.

Le Khédivé Abbas est déposé le 19 Décembre 1914 et le Sultan Hussein Kamel Ier lui succède.

Le 9 Octobre 1917, à la suite de la mort du Sultan Hussein, le Prince Fouad assume la responsabilité suprême en montant sur le Trône sous le nom de Fouad Ier.

Le 15 Mars 1922 le Protectorat anglais est aboli, l'Égypte se constitue en Etat Souverain et indépendant et Sa Hautesse le Sultan Fouad prend le titre de Sa Majesté le Roi d'Égypte.

C'est Sa haute figure que j'essaie aujourd'hui de peindre avec l'émoi d'un pâtre qui, anxieux de regagner sa tente, attend le lever du jour et voit tout à coup l'aube annonciatrice inonder les collines des premiers rayons de l'astre phébéen. Qu'on me pardonne le peu d'art que j'emploie à relater ce que je voudrais dire, mon insuffisance devant l'obligation de ne m'exprimer qu'avec de pauvres mots

communs pour ne sculpter autour de ce visage qu'une maigre corniche au lieu du temple qu'il conviendrait. Mais Sa Majesté n'a pas besoin de portique. Sa simplicité, dédaigneuse des vaines images, me donne Elle-même l'exemple d'une vie intérieure la plus profonde et la plus recueillie. Car il importe qu'on le sache: jamais Souverain ne fut plus hostile à la parade. Des réceptions officielles Il a peu à peu écarté les discours inutiles, ces interminables palabres où se perd le meilleur d'un effort que réclame l'étude des questions vitales de la Nation. Ces réceptions officielles, — il y en a quatre ou cinq par an, — durent le matin de huit heures à midi et demi. Les Princes, les Ministres, les membres du corps diplomatique, les fonctionnaires, les notables, tous les représentants de l'élite égyptienne sont, à tour de rôle, reçus par le Roi qui a pour chacun un sourire aimable. Je l'ai vu, ces jours qui doivent être pour lui des jours de supplice, debout au fond de la Salle du Trône, tournant le dos aux larges fenêtres par lesquelles entrent les accords des lointaines fanfares, suivant de Ses yeux clairs où la mélancolie se cache, l'interminable défilé. Les habits brodés des Beys, les chamarrures des Pachas, les crachats d'argent des décorations, les passementeries d'or des costumes de cour, contrastent singulièrement avec l'uniforme blanc et nu du Roi, seul dressé comme un épi de lumière au-dessus des ondulations de la moisson humaine.

Le Roi, sans être très grand, jouit d'une taille élevée, au-dessus de la moyenne, le corps élancé, comme le fût des palmiers qui flabellent ses champs. Le visage imposant n'est ni pâle, ni maigre; ce n'est pas celui d'un homme souffrant ou malingreux. Il en émane une honnêteté invincible et une hardiesse sans défaillance, qu'appuient au-dessus du nez bourdonien les pointes relevées de la moustache et le dessin ferme de la bouche. Cette face respire la confiance et la certitude de son droit. On ne peut l'imaginer timide et domptée, se détournant vers l'ombre. La couleur saine qui la colore, ce n'est pas la nuit, c'est le soleil qui l'a dorée. Derrière la barre des sourcils châains le regard reste assez sûr pour percer le rideau de la ruse et des brumes. Cet œil trempé de lumière, brouillards, vous ne l'arrêterez pas. L'âge même n'a pu affaiblir la force comme si par une complaisance secrète, les années reculaient devant l'expression de cette volonté. Sa Majesté aura bientôt cinquante-cinq ans. Réellement, on lui en donnerait quarante, tant le travail d'une vie ordonnée fatigue peu le corps. Dans une existence aussi austère que la Sienne, uniquement partagée entre les devoirs de Sa charge et de Sa famille, exempte des longues veillées fatigantes autour des tables de jeux et des niaiseries mondaines par lesquelles se dilue l'énergie des hommes, l'âme conserve sans faiblir très longtemps sa

verdeur, la sève de sa jeunesse et la santé d'un organisme vigoureux.

Pendant que j'écris, j'ai devant moi le portrait de Son Père, Ismaïl Pacha, extrait du Voyage des Souverains à l'*Inauguration du Canal de Suez*. Sur cette large et vénérable figure je retrouve la même grandeur affable et le même air de dignité. La barbe entière ne réussit pas à proscrire toute la douceur et l'aménité de ce visage. Que les yeux surtout ont le même regard plus triste d'avoir traversé la tombe sur le silence de laquelle la moustache est retombée. « Je veux », disait-il, avec le souci clairvoyant de l'intérêt national, « non pas que l'Égypte appartienne au Canal, mais que le Canal appartienne à l'Égypte ». L'histoire, inconséquente et légère, puisqu'elle est femme, n'a que trop négligé la valeur de ce fier caractère que la publication prochaine, je le sais, de documents nouveaux révélera. On comprend le respect affectueux que Son Fils lui a voué et Son désir si légitime d'abolir cette longue injustice. Car personne, plus que Sa Majesté, n'a le culte des traditions. Certes, pour être roi, il ne suffit pas d'en descendre. On n'est vraiment Roi que par soi-même, que par l'action individuelle qu'on exerce sur ses sujets, par l'esprit et le caractère que l'on a et par un tempérament qui reste supérieur aux suggestions auxquelles obéissent les natures ordinaires. Mais on peut croire que ce qu'avait déjà écrit le Prince Fouad à M. Bertie-Mariott du *Gil-Blas*: « Ce n'est rien d'être Prince, c'est quelque chose d'être utile », le Roi ait tenu à le réaliser. « Ce n'est, disait-il encore, que lorsqu'un peuple cultive activement ses sentiments de vénération envers ses ancêtres et les gestes de ses propres héros, qu'il apprend et acquiert le secret de son avenir, car il atteint à ce moment-là le plus haut degré de civilisation. Nos gloires d'autrefois, nos traditions sacrées mêmes nous aideront à pousser notre Patrie renouvelée vers cette perfection humaine qui, à travers les luttes des peuples et à travers les spéculations des philosophes de toute époque et de tout pays, d'Aristote à Léon Tolstoï, fut le rêve des siècles innombrables, le phare éblouissant au centre de l'horizon idéal des mondes ». La préoccupation de Sa Majesté a été de conformer Sa vie à l'élévation de ces principes, à la grandeur de cette religion du souvenir dédiant ses autels aux Morts dont nous sommes nés. Ne sentez-vous pas dans cette communion avec les Morts dont l'humanité plus que de vivants se compose une profondeur pathétique qui n'appartient qu'au Passé et qui doit conquérir et attirer à elle les âmes indéfectibles et les cœurs compatissants? Sur la route de l'avenir elles marcheront d'un pas plus ferme que les autres, les Nations qui, pour s'éclairer, n'auront pas accepté d'éteindre les flambeaux des temps révolus. Leur éclat conduira leur jeune inexpérience: il est le résul-

tat de l'effort de ceux qui avant nous engagèrent la dure bataille de la vie. Comment d'ailleurs nous dérober à une si avantageuse influence, abandonner sans forfaiture le legs si péniblement sauvé par des millions de générations dans les débris des siècles?

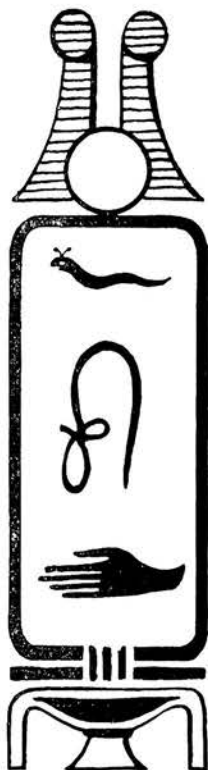
Parce qu'Il est resté attentif à cette voix de la tombe qui vient de la terre et qui flotte dans l'air de la Patrie, qui en exprime, en même temps, la signification la plus haute, le Roi Fouad Ier a voulu, en toute connaissance de cause, et sans affectation, rendre sa vie active, conséquente, profitable à son pays et à lui-même. Je voudrais que ceux qui ne le connaissent pas l'aperçoivent, chaque matin, à neuf heures, installé à sa table de travail, recevant les rapports dressés pour Lui sur toutes les questions égyptiennes, se préoccupant d'approfondir la moindre affaire qui intéresse Son peuple. Indépendamment des questions locales, Il a créé tout un service qui le renseigne sur le rayonnement de l'Égypte à l'étranger et il n'est pas un article important dans les journaux et les revues d'Europe qui ne lui soit soumis. Doit-on dire, sous le bandeau Royal, chaque fois qu'une solution indépendante de son conseil intervient, l'amertume que l'homme éprouve? De sorte que le Roi au-dessus de tous les partis pour leur rendre justice ne descend à leur niveau que pour souffrir avec eux.

Ce labeur harassant jusqu'au soir Sa Majesté se l'impose, à peine interrompu par un déjeuner d'un quart d'heure. Fonctionnaires du Gouvernement qui parez l'après-midi, que pensez-vous de votre Maître? Européens naïfs nourris des contes que la fantaisie de vos auteurs imagina se déroulant à l'ombre des sérails dans le décor d'un Orient voluptueux, constatez aujourd'hui l'occupation quotidienne d'un Souverain de l'Islam. Et comparant les douceurs de la vie opulente, pleine de loisirs, qu'Il a abandonnée aux fatigues constantes de Sa charge, pourrez-vous vous défendre d'admirer la vigueur de son courage? En opposant toujours à propos la douceur à la violence, en dressant la raison contre les sophismes de l'erreur, en ne se réclamant que de la justice devant les partisans de la force, en ne considérant que l'intérêt du peuple dont Il est le défenseur pour dénoncer les clameurs hypocrites couvrant les ambitions sordides des contempteurs du bien public. Sa Majesté a droit à la reconnaissance de la Nation. C'est dans les témoignages pour Elle si précieux de cette reconnaissance que chaque jour la Nation lui apporte que Sa Majesté doit trouver, j'en suis sûr, le plus cher encouragement de ses efforts fructueux. Car c'est pour toi, et pour toi seule, Égypte, que ton Roi s'impatiente, Égypte, pays de la terre féconde, Égypte qui t'éveille entre tes pyramides coupant le carrefour des vents animateurs de l'orgue du désert. Plus haut que

l'épervier et l'ondoiement des palmes j'entends un bruit de chaînes et de fers que l'on lime. Ouvre les yeux, Égypte, apprécie le travail accompli par la main de ton bon Ouvrier.

Derrière le Souverain, dont j'ai volontairement négligé deux des plus beaux côtés de son caractère, Sa générosité musulmane et Sa sollicitude intellectuelle répandues dans les innombrables sociétés qu'Il a fondées et auxquelles Il accorde une aide précieuse, qui se manifestent également par la bienveillance dont Il favorise tous les travailleurs laborieux qui s'adressent à Lui, et dont ils peuvent tous témoigner, renouant ainsi une tradition de bienfaiteur et de protecteur des Lettres et des Arts qui remonte aux Ptolémées et qui Lui a valu le titre de Mécène, derrière le Souverain, j'ai voulu montrer l'homme et découvrir son cœur qui bat le pouls de la Nation. Et j'ai écrit pour toi ces pages, ma patrie africaine à qui je les dédie. Mais me comprendras-tu et saurai-je, de toi, me faire entendre, Peuple libre d'Égypte, fils de ton fleuve aux flots chargés d'argile et roulant, comme Toi, l'avenir par torrents.

HENRI THUILE.





CANTATE

Les du triste hôpital.....

(MALLARMÉ).

*Du lit étroit où geint ma carcasse malade,
Alors que mon esprit nomade
Rêve des clairs matins
Qui lui rendront l'espace,*

*Par la fenêtre basse,
Je guette à l'Orient dans le ciel incertain,*

*L'aurore détacher du flanc des coursiers sombres
Leurs carapaçons d'ombre,
Et rieuse, lustrer la croupe des grands bois,
Qui tout fumants encore s'apaisent à sa voix....*

* * *

*Un émoi d'aube tremble au creux noir des feuillages,....
D'invisibles courants me baignent au passage,....*

*Espalier de la nuit au mur de l'horizon,
Le tilleul du jardin échappe à sa prison,
Et tend au jour naissant, le front ceint de rosée
De sa verte frondaison....*

* * *

*La respiration de la terre
S'est faite douce et si légère
Que pressentant un grand mystère
L'âme, humblement, devant cette Nativité
Se tait et se compare, à la fragilité
Des bulles irisées
Que soufflent en jouant les enfants dans le ciel.. .*

Une lueur pâle et diffuse
 De tous côtés ruisselle et fuse
 Dégageant l'essentiel
 De la masse confuse...
 Le tronc svelte apparaît, l'arc des branches se ploie,
 Le dôme clair où court un froissement de soie
 Triomphal se déploie,
 Et brusquement, surgi d'un ténébreux sommeil,
 Dans la lumière, dans la joie,
 Vainqueur, vermeil,
 Sûr de sa force,
 Fier de sa sève, du sang
 Qui bat à coups pressés, sous sa robuste écorce,
 Le tilleul libéré, tout flambant de rayons,
 Centre enraciné, d'un immense tourbillon,
 Tandis que le soleil jaillissant hors du gouffre
 Eclabousse d'un flot de phosphore et de soufre,
 La farouche splendeur au ciel incandescent,
 Dans la lumière ardente,
 Debout le tilleul chante,
 Gigantesque et vivant,
 Chante, face au levant
 — Qu'importe si je souffre... —
 Le cantique éperdu de sa Résurrection... !

* * *

Taine, après avoir cru aux hommes comme aux livres,
 Au moment de mourir voulant rapprendre à vivre
 Demandait le secret des dieux et du destin,
 Aux platanes de son jardin.

Tilleul, ancré profond dans la terre natale,
 Egal à chaque instant
 Dans le rythme constant
 Que la nature impose
 A tes métamorphoses,
 Aux montagnes, aux mers,
 Aux forces primordiales,
 Que sans cesse recrée en son sein l'univers,
 Tilleul soumis, et libre
 D'avoir su te plier aux lois de l'équilibre
 Comme aux lois des saisons,
 Esclave du soleil et Roi de l'horizon,
 Tilleul indifférent, tout à ta plénitude,
 Toi, dont ma solitude
 Interroge la vie harmonieuse et pleine,
 Me feras-tu comprendre enfin la dérision
 Du vague de cette âme insatisfaite et trouble
 De cet esprit fantasque et de ce cœur que trouble,
 Une ombre de femme, un bruit de pas, une voix
 Et l'écho de paroles plus vaines
 Que les reflets du ciel changeant, dans la fontaine... ?

* * *

O mon tilleul, mon beau navire frémissant,
 Carène musicale aux cordages bruissants,
 De ta proue aérienne ouvrir au gré des vents
 Dans les flots d'air mouvant
 Un odorant sillage... !

O céleste voilier de mon rêve exalté,
Autour de l'axe sûr qui fait ta majesté
Sans fin recommencer, insoucieux des orages,
Le périple harmonieux de ton calme voyage.... !

Découvrir de plus loin, dominer de plus haut,
A chaque nouveau cycle un paysage nouveau,
Et pour savourer mieux, l'extase et le vertige,
De planter plus avant sa cime dans l'azur,
Sans trêve ni répit, dans un sol plus obscur
Enfoncer plus profond, sa racine et sa tige.... !

Se donner tout entier aux souffles de l'espace....
S'ouvrir passionnément à la brise qui passe....
A l'infini vibrant de rythmes et d'odeurs,
A la tendre ferveur
D'un feuillage amoureux des plaintes et des teintes,

Et de cette splendeur,
Musicien solitaire
Dégager chaque jour une voix plus distincte,
Pour la fondre sans rien qui la trouble ou l'altère,
Dans l'éternelle symphonie,
Où le Ciel et la Terre en tremblant communient.... !

J. A. FIECHTER.

Illustrations de Roger Brival



== L'Art d'Aménophis IV ==

Figure curieuse éprise de diletantisme et d'un goût avide de vivre sa jeunesse si courte qu'il sentait que les dieux lui avaient avarement comptée!

Il semble qu'un raccourci prodigieux se fasse ainsi dans ces êtres éphémères qui se vengent du destin en laissant une plus vive empreinte sur la marche trop lente à leur gré d'un monde qui doit leur survivre.

La hâte et les roses, le soleil adoré à plat, les fêtes et les femmes dépouillées de leur gaine trop rigide, les femmes ayant conscience de leur apport de sensualisme et de luxe vivant, de parade et de mondanité souriante.

Pour une fois l'art égyptien, enfant prodige, brave le canon maussade, joue des tours impayables aux prêtres d'Amon, et muse au sortir de l'impassible forteresse thébaine en regardant de ses yeux de chair qu'aucune vision n'intercepte la splendeur du paysage prochain.

Alors comme l'ascendant d'un dieu irréductible et le privilège des siens rendaient la vie intenable, Aménophis IV s'en ira, homme des mirages, les yeux fixés sur « l'horizon du disque » vers un autre habitat, un monde qu'il créera pour ses seuls besoins et Tell-El-Amarna retentira pendant un demi-siècle du maillet sonore des nouveaux constructeurs.

Faut-il parler de construction et n'est-ce pas plutôt l'amorce d'une décadence qu'ils apportent en essayant de concilier l'Art et la Vie?

Toutes les fois que l'art enregistre cette dernière, elle le désorbite comme une pauvre chose sans défense, elle le rejette désennobli...

Mais la tentative d'Aménophis IV repose sur une tradition trop puissante pour avorter au contact de nouveaux éléments de sensibilité. Tout au plus y aura-t-il relâchement dû aux licences intellectuelles, aux intentions psychologiques que les artistes d'alors, sous le bonheur lyrique de leur souverain-poète ne pourront pas toujours endiguer à temps.

L'impressionnisme de nos jours n'est pas dû à des causes moindres et se retrouve dans un culte identique des besoins de l'âme et de la lumière; mais quand celle-ci, impondérable et distante, sera une pâle imitation de la nature, ici, le culte aura la mystique figurée d'un symbole et le disque du Dieu Aten se traduira par le jet divergent de rayons terminés au bout de mystérieuses mains. Oui mais l'irruption d'un naturalisme imprévu est un moyen de séduction bien étrange! L'art de Tell-El-Amarna, à ce côté agressif et capricieux, désinvolte et badin, qui se rit de l'austérité plaisante des prêtres et de la piété rigide des Thébains.

Est-ce à dire qu'il soit moins pénétré des vérités qu'il prône, des béatitudes qu'il caresse?

Nullement, mais je le crois plus distrait par l'aventure de la vie, et tout l'art de cette époque reflète la psychologie d'un roi maladif qui sait qu'il n'en a pas pour longtemps et qui saisit le fugitif et l'éphémère à pleines mains. Aucun art avant lui ne cherche autant à dire l'émotion intérieure, les états d'âme, chose cependant rare dans l'œuvre, véritablement architectonique des Égyptiens. Aménophis aura cet esprit curieux d'analyse qui forcera les limites de la matière, le sobre accent du granit et le langage plus délié du calcaire; le marbre de Paros

ne donnera pas plus d'éloquence facile aux Grecs pourtant loquaces.

Rien n'est plus expressif que ces portraits du roi tant de fois interrogés, fouillés, portant l'indice de précocité de culture et de décadence.

Ces époques de déclin sont toujours les mêmes. Plus proche de nous le Baroque est la fermentation d'une civilisation saturée de connaissances qui se désagrège et jette un dernier éclat.

Je parlais d'un naturalisme où cette école se complait jusqu'à l'anormal, voire le monstrueux: des ventres ballonnés, des crânes à forme allongée, hideux, un goût vous dis-je du morbide, par réaction haineuse contre le purisme thébain. Vivre à tout prix sa vie avec ses tares et ses souffrances, vivre sans conditions, déshérité et valétudinaire, mais vivre! C'est une version sentimentale! Voilà! D'autres y voient, chose curieuse, un ascétisme sémitique ou chrétien, une humilité corporelle. La chose me paraît pour le moins invraisemblable puisqu'ailleurs l'artiste prête aux dieux les traits du roi.

Mais dans les œuvres plus calmes, quelle grâce androgynique et pubère, quel féminisme ensorceleur des effigies trop belles dans le calcaire éclatant. Les sourcils et les yeux sont rehaussés du Kohol le plus profond, la courbe sinieuse des formes pures imite le galbe des amphores. Devant l'une d'elles, une fois me suis-je écrié: « Mais c'est la Tétis d'Ingres!... »

J'en arrive à l'individualisme le plus moderne. L'Art d'Aménophis IV de par cet individualisme si proche du nôtre, rappelle notre névrose, nos désespérances et nos convulsions. Ce qu'il gagne en humanité câline et minaудиère, il le perd en cohésion et en grandeur. C'est une note flûtée, étrange dans la forêt de pierre du mythe, un frêle cristal sans lendemain, une jeunesse qui n'a cure de se survivre... Mais de nos jours, l'individualisme: quelle supertition féroce de la liberté muée en anarchie et qui n'a même pas une tradition pour s'appuyer...

Je prône celle-ci et la vante mais j'ai beau crier: c'est le salut, les Antiques grecs nous commandent, l'italianisme nous déborde et toutes sortes d'influences sollicitent nos goûts désemparés, excepté l'ancienne...

L'Art d'Aménophis IV vient d'avoir une consécration nouvelle — le genre du Roi impie, — Tout-Ankh-Amon nous dévoile un côté plus large de cette belle culture d'El Amarna.

Au Musée, c'en est la primeur, des centaines de caisses attendent d'être déballées mais la place est exigüe, et les nouvelles constructions seront entreprises... Ces découvertes donnent un regain de prestige à un art si palpitant d'actualité. Les fouilles de Pompéi au XIX^e siècle, mieux, l'humanisme artistique du XIII^e renoue la chaîne interrompue, grâce à des fragments de bas-reliefs déterrés, à des médailles retrouvées au fil des socs. Assisterons-nous indifférents au déroulement panoramique de l'activité posthume d'un siècle charmant remis en honneur! et qui, sur plus d'un point, concorde avec nos goûts en art appliqué? Il est entendu que je ne préconise nullement une mode sans lendemain; mais un point de repaire, un jalon, un tracé de route aux miettes de l'art, que les sables du désert ne recouvriront point.

NAGHI.



NAGHI. — *Projet de décoration du Parlement Egyptien*

:: Le Bon Compte de Noël ::

PAR PROCURATION



NOUS sortions de la « Puce Enflée », cet étrange établissement qui, le jour, offre aux yeux du passant non averti l'hypocrite blancheur de ses auvents mi-clos et l'aspect tran-

quille d'un honnête café de sous-préfecture attendant l'habitué bourgeois et ponctuel. Le soir, l'ombre propice prête à la « Puce Enflée » tout l'éclat de son mystère.

Juchée à mi-chemin de la Place Pigalle, tumultueuse, bruyante et crapuleuse à souhait, et de la placide place du Tertre, face à la dévote église de Saint-Pierre, la « Puce », à l'heure où les théâtres ont, depuis longtemps déjà, éteint leurs derniers lustres, exhale de son ventre l'odeur de relent et de musc. Sa porte tournante, devant laquelle un paravent alourdi de tentures épaisses barre la voie aux bruits indiscrets, laisse à peine filtrer au-dehors les flonflons d'un orchestre composé de sourdines.

Rendez-vous de la basse pègre qui hante les environs des temples du plaisir : marlous aux faces blêmes, filles tard-libérées des obligations professionnelles, marchands de drogues, croupiers marrons, duègnes à l'affût de «numéros» sensationnels, la « Puce Enflée » jouit aussi de l'engouement d'une clientèle renouvelée. Un fait-divers scandaleux en a fait un grand restaurant à la mode. Tournée des grands ducs. On y boit, on y mange, on y fait les gestes d'aimer. Onan y courtise Sapho. Le luxe s'y acoquine au vice.

C'est de cette boîte que nous sortions, cette nuit de Réveillon 19.., le peintre Pierre Dabruze et son amie la comédienne Mado avec sa sœur, toutes deux étoiles de première grandeur du théâtre de la galanterie parisienne, et moi. La Puce était notre troisième « halte » après une messe de Minuit entendue à la Madeleine que, caprice ou affectation, nos amies tenaient, avaient-elles affir-

mé, à entendre une fois l'an. Nous nous étions d'abord opposés à une fantaisie peu conforme à nos goûts, mais avons dû nous incliner devant un caprice préemptoirement exprimé.

Le chasseur de « La Puce », éphèbe sanglé d'or et d'écarlate faisait tourner, derrière nous, le tambour de la porte. Dehors, le froid vif de Décembre nous glaçait. Là-haut, énorme, mastoc et ventru, surplombant Paris de tout l'écrasement de sa vaste ceinture, le dôme du Sacré-Cœur dessinait, dans le ciel gris et sale une énorme tache blanche. Sa vue avivait la verve étincelante du peintre. Désignant du doigt la cathédrale du Mont des Martyrs :

— Il y a grâce et grâce, disait Pierre, poursuivant une conversation commencée dès l'intérieur du caboulot. Le prédicateur qui, ce soir, nous assura que la meilleure définition de la grâce est « un je ne sais quoi qui nous vient directement de Dieu » n'oserait certainement pas affirmer devant ce monument hideux, que le créateur anima de son signe les fidèles qui l'élevèrent à sa gloire. J'admire la définition mais j'en nie les effets. Ce « je ne sais quoi » est admirable. Il tient en suspens les hésitations et les supprime, les renouvelle et les anéantit : l'hystérique en fait une révélation au coin d'un bois et Lourdes est créée. Les marchands de piété s'en emparent. La béguine en fait son article de foi et le curé son gagne-pain. C'est également la recherche d'un « je ne sais quoi » qui poussa nos belles amies au sermon et nous mène, inquiets, vers les « Puces Enflées » de Paris. Ainsi les manichéens se frottaient les tempes de haschiche pour mieux s'entretenir avec le Malin ; ainsi certains pieux exaltés disciplinent leurs chairs pour parvenir à la divine recherche...

— Vous n'êtes pas amusant, Pierre, lorsque vous avez bu immodérément. Ne vous en déplaise, nous poursuivrons vers d'autres « Puces ». La nuit de Noël, nous n'entendons que rire. Au diable les troubleurs de fête...

— Pardon ! ma bonne dame, mes bons messieurs, vous n'auriez pas quelques sous pour me permettre de finir la nuit à l'asile, avec mes quatre petits. J'ai froid et ils ont faim...

Ratatinée sous le verglas qui la courbe, une forme humaine nous barre le chemin. Ses bras

engourdis serrent un poupon sans souffle. De pauvres choses imprécises tentent de s'abriter sous ses haillons. Hoquet des affamés, frisson des loqueteux et des sans-logis, opprobe, insomnie, souffrance s'effondrent au seuil des bouges où des hommes célèbrent en d'interminables ripailles l'anniversaire d'un symbole de fraternité et de bonheur universels. Que valent donc alors ces pontifes qui, ce soir, convièrent un peuple à honorer, en même temps que leur majesté, celle des bien-repus ?

Il y a donc encore des pauvres agonisant au pied des églises remplies d'inutiles trésors, des pauvres dont les petits enfants meurent de faim tandis que les cloches bénies à Rome sonnent le tocsin du berceau, chantent l'hymne de la Rédemption et du baiser d'amour ?

..... Déjà le jour blafard lève sur Paris la paresse d'une nuit de bombance. La voix d'airain du Sacré-Cœur, plaintive, lancinante et douloureuse convoque à nouveau les esprits qui bénissent l'ombre. Douillettement encapuchonnés de laine, prêtres et pèlerins et dévots s'acheminent vers l'appel infini. Nous regardons cette femme et ces gosses qui grelottent et qui râlent et nous supplient sans haine. Mais Mado :

— Donnez-leur un louis, Pierre!

Puis, détachant de son doigt la bague qui l'enferme, un joyau de mille louis dont elle s'enorgueillissait il y a peu d'instant :

— Tenez, pauvre femme; tout à l'heure, vous porterez ça au mont-de-piété. On vous en donnera quelque argent.

Et s'adressant à nous :

— Le cadeau de Noël du moins catholique de mes amants, Aron. Aussi bien, est-il bon qu'il sacrifie en Son nom après L'avoir crucifié.

— Si toutes les saintes-madeleines, hasardait Pierre, avaient eu, chère amie, votre geste, au lieu de s'abîmer en prières et se verser de l'eau glacée sur la poitrine afin de calmer leur passion pour Celui qu'elles adoraient, la question sociale eut été, de longue date résolue. Décidément, la grâce est « un je ne sais quoi » que nous n'acquérons qu'autant que nous sommes capables de nous passer de promesses célestes. Aron est un finaud qui, par procuration, la décroche en... dormant.

— Il s'en tire à bon compte, concluait Mado. A bon compte de Noël. — ALBERTUS.

Illustrations de Roger Bréval





MADAME HODA CHARAOUI PACHA

Une Visite à Madame Hoda Charaoui Pacha

apôtre du féminisme égyptien

Par téléphone, une voix fraîche comme l'eau des fontaines m'avait dit :

— C'est entendu, Madame Charaoui Pacha vous recevra Vendredi à cinq heures.

A l'heure convenue, je franchis le seuil mystérieux. Non sans une certaine émotion. Car, c'est ici le grand quartier général du féminisme égyptien. C'est d'ici qu'est parti le mouvement propulseur qui a projeté les désenchantées dans l'arène et qui a transformé de frêles poupées en amazones. Un hall immense s'offre à ma vue. Du plafond en caissons tombe une lumière discrète d'oratoire. A droite et à gauche, on devine des meubles groupés dans un désordre charmant et prémédité. Sur toutes les tables, sur toutes les sellettes, des fleurs amoncelées par gerbes dans les vases. Un serviteur m'introduit dans un salon clair où flotte un parfum amollissant. L'élégance y est moins austère. Une main de femme a disposé ces sièges, froncé ce cachemire qui gaine le piano, posé là ces roses rouges qui chantent à plein gosier. Quelle tendresse, en même temps quel frémissement ces corolles épanouies comme des ostensoirs répandent parmi les tentures lourdes et les fauteuils profonds. Pendant qu'à la lueur adoucie d'un lustre Louis XVI j'examine une nature morte, des chrysanthèmes mêlant leurs chevelures polychromes, la maîtresse du lieu surgit des confins d'un paravent, mince, harmonieuse, drapée de noir, le visage mangé par deux grands yeux dont le regard direct se pose sans gêne aucune sur la vie. Une poignée cordiale et le duel commence immédiatement.

— Madame, comment vous remercier d'avoir consenti à recevoir sous votre toit cet européen que des cerveaux chagrins dépeignent comme un ennemi des égyptiens.

— Vous, Monsieur? J'ai lu attentivement quelques articles parus sous votre signature dans *L'Egypte Nouvelle*. Ils contiennent parfois de rudes vérités. Jamais je n'y ai relevé une parole de haine.

Timbre de contralto, voix grave, pleine, légèrement voilée, où l'oreille discerne à doses égales de l'indulgence et de l'énergie. L'accent est d'une pureté exceptionnelle. La phrase construite avec une clarté fluide garde dans ses replis le souci du rythme et du mot juste. Est-ce une turque vraiment qui parle ma langue avec cette aisance tranquille ?

Pendant que je la considère, étonné, des jeunes femmes rentrent pleines de grâce, vêtues avec une élégance sobre, attirées par l'irrésistible curiosité de voir sécher le journaliste. Car, au cours du long entretien, c'est moi qui demeurerai souvent quinaud devant la présence d'esprit, le sang froid, la promptitude de la riposte.

Après de courtes présentations, je poursuis sous le feu croisé de sourires doucement moqueurs :

D.—Tout d'abord, Madame, le programme du féminisme égyptien est-il toujours celui que l'*Égypte Nouvelle* a publié dans son fascicule 46 ?

R.—Oui, mais moins écourté tout de même. Permettez-moi de rétablir le texte original. Voici ce que nous voulons :

1° Elever le niveau intellectuel et moral de la femme pour réaliser son égalité politique et sociale avec l'homme au point de vue des lois comme au point de vue des mœurs.

2° Demander le libre accès aux écoles supérieures pour toutes les filles désireuses de s'instruire.

3° Réformer les usages relatifs à la demande en mariage afin de permettre aux deux parties de se connaître avant de s'engager.

4° Essayer de réformer certains usages légaux concernant le mariage, dont la fausse interprétation s'écarte de l'esprit du Coran; préserver ainsi la femme de l'injustice que lui cause la pratique de la bigamie exercée sans raison et de la répudiation faite souvent sans motif sérieux.

5° Réclamer une loi limitant l'âge du mariage à 16 ans pour la jeune fille.

6° Faire une propagande active en faveur de l'hygiène publique.

7° Encourager la vertu et combattre l'immoralité.

8° Combattre les superstitions et certains usages qui ne peuvent s'accorder avec la raison.

9° Assurer la propagande des idées de notre association par la voie de la presse.

D.—En somme, Madame, la femme égyptienne comme sa sœur d'Europe, mécontente de la situation prépondérante qu'elle occupe dans la société, n'a qu'une ambition : renoncer à ses privilèges, descendre jusqu'au niveau de l'homme, s'abaisser jusqu'à devenir son égale, n'est-ce pas ?

R.—Parfaitement, Monsieur. Telles que vous nous voyez, nous sommes toutes prêtes à nous abaisser jusqu'à l'égalité sinon totale au moins partielle.

D.—C'est-à-dire ?

R.—C'est-à-dire jusqu'à l'égalité devant la loi.

D.—Mais vous l'avez, puisque le Coran qui vous régit fait à la femme Musulmane une situation exceptionnelle.

R.—Certes, le Coran assure à la femme une égalité presque absolue avec l'homme mais, comme, dans la pratique, seules les classes élevées jouissent de ce privilège, en fait ce n'est pas pour nous que nous travaillons. C'est pour la masse. C'est pour les malheureux que certains préjugés masculins tiennent encore courbées et calfeutrées.

D.—Pouvez-vous préciser ce que vous entendez au juste par l'égalité devant la Loi ?

R.—Nous entendons l'accès à l'Université, le droit de participer au cycle complet des études, de nous présenter aux examens, d'affronter les carrières libérales.

D.—..... Et peut-être de voter, de siéger au Parlement, de rendre la justice.

O.—Pas encore. Nous n'en sommes pas là. Nos prétentions pour l'instant, sont beaucoup plus modestes.

D.—Cela me rassure. Car, je ne vois pas tant de grâce mêlée aux violences et à l'encanaillement de l'Agora. Mais poursuivons, votre programme. N'est-il pas en contradiction flagrante avec la Loi Coranique et le statut personnel Musulman ?

R.—Jamais de la vie. Je vous ai déjà dit que le Coran considère la femme comme l'égale de l'homme. Le Coran confère à la femme le droit de gérer, d'administrer et d'aliéner ses biens comme elle l'entendra, sans le concours ou l'autorisation de l'homme. Comparez ces prérogatives à vos législations étrangères où la femme passe de la tutelle du père à celle du mari, et dites-moi si en revendiquant l'application pure et simple du Coran nous heurtons de front ses prescriptions.

D.—J'en conviens. Cela c'est la théorie. Comment se fait-il que dans la pratique la femme Musulmane se trouve en état d'infériorité manifeste devant l'homme ?

R.—La faute n'en est pas au Coran, je vous l'assure, mais à certains de ses commentateurs qui l'ont interprété suivant une vanité, un amour-propre, un intérêt trop exclusivement masculins. Avec le temps, ces interprétations ont acquis droit de cité. Elles se sont insinuées dans nos habitudes. Elles ont usurpé la place de la loi. C'est de ces gloses tendancieuses que le féminisme égyptien veut se débarrasser pour, encore une fois, revenir au Coran.

D.—Excusez-moi, Madame, de prendre ici la défense des commentateurs. Sont-ils si coupables ? N'est-ce pas le Coran lui-même qui règle le châtiment corporel de la femme par le mari ? Faut-il citer le texte ?

R.—Inutile. Je m'en souviens. Mais ce texte qui a pu s'accorder avec les mœurs d'autrefois devait disparaître avec l'adoucissement progressif des mœurs. La meilleure preuve en est qu'en refondant le Statut Personnel Musulman, le Gouvernement Égyptien n'a pas cru violer l'esprit coranique en édictant des sanctions contre tous ceux qui appliquent ces sortes de châtimens. Ainsi, le professeur, le père, l'époux qui usent de violence sont indistinctement punis par la loi. — En tous cas, laissez-moi le temps nécessaire pour mieux approfondir la question et retrouver les raisons qui dictèrent cette mesure (1).

D.—Cette réforme fondamentale qui va bouleverser les mœurs, comment la réaliserez-vous du point de vue pratique ?

R.—Le précédent de Moustafa Kémal, soit dit en passant, a rendu un fier service à notre cause et considérablement déblayé le terrain. A nous de faire le reste. Pour commencer, nous avons décidé de prendre en location dans les quartiers indigènes de petites demeures où nous étudierons sur place les conditions d'existence de la classe pauvre qui laissent beaucoup à désirer surtout au point de vue de l'hygiène. Nous tâcherons ainsi d'améliorer son sort en lui apportant notre secours matériel et moral. Nous irons siéger avec régularité comme arbitres entre ménages désunis. Nous contraindrons maris et femmes à comparaître devant nous, à s'expliquer contradictoirement, à nous faire connaître leurs griefs respectifs. Beaucoup de malentendus seront ainsi élucidés et beaucoup de réconciliations scellées. Ce contrôle purement officieux, cette juridiction gracieuse et facultative, ce contact permanent entre nous et les humbles constitueront un puissant

(1) En attendant que ma charmante interlocutrice les retrouve toutes, qu'il me soit permis de lui suggérer que le droit romain confiait au père et au mari le droit de vie et de mort sur la famille dont ils étaient les chefs. Le Coran procède du même esprit avec de remarquables atténuantes. — J.C.

moyen de propagande pour nos idées. Mais par dessus tout, nous comptons sur l'instruction. C'est elle qui labourera les esprits, qui en sarclera la mauvaise herbe du préjugé ou de la superstition. C'est elle qui transformera le caractère national et qui préparera le triomphe de nos légitimes revendications.

D.—Madame, nous suivons avec une sollicitude exceptionnelle vos efforts pour affranchir et émanciper la femme égyptienne. Nous voyons clairement quels progrès vertigineux l'Égypte réalisera si vous obtenez l'égalité entre les sexes. Nous vous félicitons d'avoir eu le courage civique d'entreprendre cette tâche écrasante sans aucun secours que celui de vos charmes et de votre droit. Mais espérez-vous réussir ? Aussi légitimes soient-elles, vos revendications ne vont-elles pas se heurter à d'insurmontables difficultés, et par exemple à l'orgueil du mâle ?

R.—Pas du tout, Monsieur. C'est justement ce qui vous trompe. Nous trouvons plus d'encouragements parmi les hommes que parmi les femmes. Et sans distinction aucune, entre les divers partis politiques. Car nous entendons demeurer en marge de la mêlée et accepter, pour le triomphe de nos idées, le concours de tous les Égyptiens.

D.—En participant au Congrès Féministe International qui s'est tenu à Rome et en allant donner des conférences à Paris, n'avez-vous pas eu l'air d'appeler l'étranger à votre secours et de faire ce que, dans un autre plan, les Zaghoulistes reprochent aux Adlystes d'avoir fait ? Car, en somme, l'Europe n'a pas besoin de propagande féministe. C'est ici surtout qu'elle est nécessaire.

R.—Non vraiment, je ne crois pas qu'en participant au Congrès Féministe de Rome et en allant causer féminisme à Paris, j'ai eu l'air de solliciter l'appui de l'Étranger. Quand nous avons besoin d'un appui, c'est à marchandé. Nous sommes passées par Rome et par Paris uniquement pour faire connaître à l'Europe la femme égyptienne et pour familiariser les esprits européens avec le statut qui nous régissait. Partout où nous nous montrions, lorsque nous avons parlé, les gens nous considéraient avec étonnement, comprenant que notre loi était en avance de plusieurs longueurs sur les autres et que chez nous, c'est seulement les mœurs qui retardaient.

D.—Si la nation égyptienne se divisait sur votre programme, si les uns prenaient parti pour vous et les autres contre vous, ne craindriez-vous pas d'être accusée d'avoir travaillé au démembrement de l'âme nationale et d'avoir morcelé ce qui devait rester uni ?

R.—Crainte chimérique. Loin de diviser l'âme nationale, nous la ressoudons autour de notre programme. De tous côtés, nous recevons des félicitations et des encouragements. Je vous ai dit tout à l'heure que les hommes étaient plus enthousiastes que les femmes. Et, ce qui ne manquera pas de vous étonner, parmi les azharistes eux-mêmes, nous comptons de chauds partisans. Je n'en veux pour exemple que le service qu'ils viennent de nous rendre. Nous avons émis le vœu que les jeunes filles ne soient pas condamnées à se marier avant seize ans. Grâce à l'énergique intervention des azharistes, c'est chose faite depuis le 11 de ce mois. Un décret vient d'être promulgué interdisant le mariage de la jeune fille avant seize ans. N'est-ce point une victoire qui atteste l'union absolue de toutes les classes et de tous

les partis autour de notre programme (1) † De même, en Juin dernier nous avons présenté au Gouvernement une requête tendant à obtenir l'accès libre aux écoles supérieures de toutes les jeunes filles désireuses de s'instruire. Cette requête a été prise en très sérieuse considération. Elle fait actuellement l'objet d'un examen minutieux. Allez, allez, ce que femme veut, Dieu le veut. C'est par l'émancipation de la femme que notre patrie s'engagera sur les routes du progrès qui mènent à l'indépendance intégrale.

Le torturant interrogatoire a quelque peu pâli les traits délicieux de mon interlocutrice. Je me lève sur cette magnifique envolée m'excusant d'avoir prolongé l'entretien. La lumière des sourires et l'encens des fleurs me font une double et douce escorte jusqu'au marbre froid de l'escalier qu'il me faut descendre dans la nuit du jardin qui s'endort.

José CANERI.

(1) La victoire n'est pas complète. Les azharistes se sont divisés. Ils discutent en ce moment, s'il faut en croire l'article paru sur ce sujet dans la « Bourse Égyptienne » du Samedi 22 Décembre 1923, en troisième page, troisième colonne. — J.C.

DE LA CONNAISSANCE DE LA GUERRE

Eh oui ! M. Jean de Pierrefeu : Plutarque a menti ! Vous dirai-je que nous nous en doutions et que ce n'est pas là pour nous une vérité nouvelle ? Les poètes et les historiographes ont de tout temps exalté les « hommes illustres » pour entretenir parmi les foules avec le culte des maîtres, la vertu de l'obéissance. Les surhommes sont ici-bas le prolongement de la divinité, et il est bon, pour notre orgueil et pour notre humilité, qu'on les croie les artisans réfléchis de leur propre destin.

M. Jean de Pierrefeu entend nous prouver, par la leçon de la dernière guerre, que les stratégies — même et surtout les plus heureuses — sont filles du hasard et qu'elles ne deviennent savantes que grâce à l'interprétation intéressée de leurs commentateurs. Peut-être n'est-il pas bon pour la tranquillité des États de propager de telles idées ; et si M. Jean de Pierrefeu avait publié son livre sous la dictature de M. Clémenceau, il aurait été convaincu de défaitisme et les honnêtes gens qui l'approuvent aujourd'hui l'auraient avec courage accablé de leur mépris le plus apparent.

Cet écrivain est un témoin redoutable. Il a vécu dans l'ombre des Grands Chefs, et, les ayant vus dépassés par les événements, il veut détruire la légende qui tend à muer leurs fautes en qualités et à présenter leurs erreurs les plus grossières comme d'ingénieuses combinaisons.

* * *

Ces chefs pouvaient-ils agir autrement ? Je le répète : il y a longtemps que pour le penseur la science militaire semble un de ces mensonges conventionnels sur lesquels il est de bon ton de ne pas s'appesantir. Et si l'on récuse le témoignage de M. Jean de Pierrefeu pouvant être suspecté comme « officier de complément » de vouloir amoindrir le mérite des professionnels, on ne mettra pas en doute l'expérience du colonel Gros-Long, de ce grand honnête homme qui a écrit un livre — par lequel celui de Pierrefeu se confirme et se complète : *La Connaissance de la Guerre*. (1)

Comment la Librairie Nationale a-t-elle pu publier une œuvre aussi impartiale, aussi contraire à ses dévotions systématiques ? Je n'en vois l'explication que dans le chauvinisme qui l'anime, et qui sert pour ainsi dire d'antidote aux pages qui concernent le commandement français. En effet le colonel Gros-Long ne manque pas à l'occasion d'insulter les allemands. Il parle de la « berthia boche », des « hordes d'Attila », du « gentil bluff des boches passés maîtres dans l'art du bluff », des intentions des « boches » de faire une « guerre d'enfer », etc...

Je vais causer quelque peine au colonel Gros-Long à qui m'attache depuis plus de trente-cinq ans une de ces rares amitiés dont on s'enorgueillit, mais connaissant la noblesse de son caractère, je sais que

cette amitié résistera à ma sincérité. Or, je l'accuse de demeurer « militaire » dans ce livre de critique objective, d'où toute combativité devrait être bannie. Et ce mot de « boche » qui revient de temps en temps au cours des pages non seulement m'agace, mais il m'afflige.

Il m'agace parce que ce terme de mépris, tout à fait admissible pendant les hostilités, me semble aujourd'hui indécent appliqué à des vaincus ; il m'afflige parce qu'il entretient dans le public à l'égard de nos voisins, une mentalité agressive, nuisible à une entente désirable. Que ceux qui ont intérêt à perpétuer les conflits entre les peuples usent d'un langage outrageant, je ne m'en étonne point si je le déplore, mais ceux qui ont la prétention justifiée d'être des historiens doivent se garder de ces propos trop actuels qui pour la postérité mettent des rides sur leur œuvre.

Et puis je n'aime pas qu'un soldat ne rende pas justice à des ennemis. Les Allemands nous ont attaqué les premiers ? Ils sont les principaux responsables du cataclysme ? Je veux bien n'y pas contredire puisque, comme tout civil soucieux de son repos, je crois aux vérités révélées par le Catéchisme du Bon Français — mais un militaire professionnel me semble paradoxal en faisant grief à une nation de lui avoir permis d'exercer *sérieusement* son métier. C'est la justification de son utilité... Le malheur est que cette justification n'a pas été apportée suffisamment par les faits — et c'est le colonel Gros-Long lui-même, complice involontaire de Mr. Jean de Pierrefeu, qui va, comme nous le verrons tout à l'heure, nous en apporter les preuves.

Oui, je querelle le colonel Gros-Long pour son injustice envers les Allemands, injustice qui lui fait écrire des phrases comme celle-ci :

« Race de proie dont la sauvagerie perfide n'a pas varié depuis la trahison d'Arminius et le massacre des légions romaines ».

Je ne comprends pas un tel jugement chez un homme qui logiquement, de par sa profession et, je le sais, de par ses convictions personnelles, doit considérer comme louables tous les actes tendant à la grandeur de la patrie. Si nous avons glorifié la défense de Vercingétorix s'opposant à l'invasion de la Gaule par les armes romaines, de quel droit reprochons-nous aux Allemands d'avoir massacré les légions de Varus ? Arminius, hôte de Rome, a suscité la révolte contre ses bienfaiteurs ? Gardons-nous de mettre l'Histoire au service de nos passions. Arminius avait été amené dans la Ville Éternelle comme otage, et tout en servant dans les troupes d'Augustin, il avait gardé l'amour tenace de ses forêts natales avec l'espoir d'en chasser un jour la louve romaine. Et quelle ardeur magnifique ne dépense-t-il pas dans l'exécution de son projet ! Trahison ? Si Arminius avait été gaulois, nos poètes auraient consacré à son los les dithyrambes les plus pathétiques — et avec raison d'ailleurs si on convient avec les professeurs de morale civique que le patriotisme est toujours une vertu. Il est certain qu'à mon point de

(1) Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1922. — 7 francs.

vue personnel je regrette infiniment la victoire d'Arminius, comme je demeure enchanté de la défaite de Vercingétorix. Ce héros — comme bien des héros d'ailleurs — a compromis la civilisation de son pays qui, sans lui, aurait pu, comme la Gaule et les contrées britanniques, connaître les bienfaits de la Paix Latine. L'Allemagne a supporté, et conséquemment a fait supporter à ses voisins, les conséquences fâcheuses de ce patriotisme intempestif. Mais tout de même si la philosophie peut discuter la gloire d'Arminius, il n'est pas permis à un patriote de la salir.

De même lorsque le colonel Gros-Long parle de la « guerre d'enfer » que les « boches » voulaient faire, et du « gentil bluff », je lui dirai que la conception de la guerre d'enfer ne me semble pas repréhensible et qu'au contraire rien ne me choque autant que ce mot « les lois de la guerre ». C'est encore un de ces sophismes avec lesquels nous avons voulu « bourrer le crâne » du monde entier. La guerre est un état de sauvagerie qui n'admet pas de bornes au déchaînement des instincts, et je la préfère cynique qu'asservie à un code qui, en la canalisant, légitimerait la violence.

Et quant au bluff reproché aux Allemands, ce bluff est la forme moderne de la Ruse qui fut en honneur chez tous les peuples belliqueux. Et au colonel Gros-Long qui rappelle avec humour l'épisode du Cheval de Troie, je ferai remarquer que le bluff — dont nos ennemis n'eurent d'ailleurs pas — et heureusement — le monopole — est un mode de combat militairement tout à fait estimable. Faire croire par des photographies truquées que des obus allemands mettaient en miettes les forteresses les plus blindées me semble rentrer dans la catégorie des procédés de surprise justement recommandés par le colonel Gros-Long. C'est de la « manœuvre » qui pour n'être pas exécutée par des troupes, me semble néanmoins de bonne tactique. Tout ce qui sert à vaincre est permis. Il y a en temps de guerre un renversement des valeurs qui donne au vol, à l'espionnage, à la fourberie et à l'assassinat le prestige de vertus; et ce sont en effet des vertus puisqu'elles sont des forces nécessaires. Les immoralités du temps de paix forment la moralité guerrière.

* * *

Ces réserves faites sur la partialité française de ce livre, partialité dont je me réjouis d'autre part parce qu'elle nous vaut de voir présenté sous une forme nationaliste un ouvrage aussi sévère pour les Grands Chefs (Pétain excepté et quelques autres dont Foch après le baptême de l'expérience) — ces réserves faites, dis-je, je tiens à constater combien la *Connaissance de la Guerre* est un livre utile.

Comme je l'affirmais plus haut, nous nous trouvons ici devant une œuvre pensée, vécue, et que la personnalité de son auteur met au-dessus de toute suspicion. Grâce à lui nous comprenons mieux que la guerre ne « s'apprend pas », et que toutes les doctrines que l'on tentera d'inculquer aux jeunes officiers ne pourront qu'obnubiliser leurs facultés de comprendre, les empêcher de s'adapter aux événements — événements qui échappent à toute prévision et qui seuls peuvent *inspirer* la tactique de commandement.

C'est pourquoi les militaires agiraient toujours sagement en ne se livrant point à des prophéties dont les faits ont accusé la sottise tragique. C'est le général Cardot prévoyant un front de 24 kilomètres au maximum « alors que le front de la bataille de la Marne a eu tout de suite dans les 300 kilomètres de développement »; c'est le commandant Mordacq — depuis général — disant que les chemins de fer con-

tribueraient pour une large part à abrégé la guerre, alors que leur effet fut exactement contraire; c'est le général Langlois niant l'efficacité de l'artillerie lourde. Et pour citer une anecdote personnelle, c'est le général P... ancien commandant de corps d'armée, savant qui par ses inventions a rendu à l'armée les plus précieux services, et que Sarrail consultait et vénérât comme un maître, c'est le général P... me disant aux premiers jours de la mobilisation: « Mon cher ami, comme artilleur de forteresse, souhaitez d'être envoyé à Verdun, c'est encore là que vous serez le plus à l'abri, car, jamais les Allemands ne s'attaqueront à une telle place ». Et combien d'autres mots imprudents de chefs à qui je ne reproche pas leur ignorance, mais à qui je reproche de n'avoir pas eu conscience de leur ignorance.

Et encore j'ai tort... ce n'est pas de leur faute. Aujourd'hui encore à l'École de Guerre, au lieu de développer l'esprit critique des élèves, de cultiver leur intelligence, on les initie à des méthodes belliqueuses inspirées de la dernière guerre, et qui, lors de la prochaine conflagration, se trouveront aussi périmées que les fameuses méthodes napoléoniennes dont les diverses interprétations furent tellement dangereuses. Napoléon n'a écouté que son génie; on ne l'imite pas en copiant ses manœuvres, mais en prenant comme lui les initiatives exigées par les circonstances.

C'est pourquoi le colonel Gros-Long a raison en écrivant « on naît chef comme on naît poète » et combien ce mot est à la fois consolant (car notre pays est riche d'individualisme) et terrible pour les inventeurs de méthodes! Quel mal ont fait les théoriciens de la guerre — nous en voyons la preuve dans ce livre de bonne foi, si puissamment documenté — ces théoriciens qui propagent le mépris des fortifications et des engins scientifiques, qui croyaient à une guerre courte, qui même après des années de combat s'obstinaient encore contre les faits et dont la néfaste influence causa à la nation de si terribles et de si inutiles sacrifices.

Pour le colonel Gros-Long, dans la bataille des éléments interviennent surtout: « la technique et l'imagination », autrement dit le savoir et l'inspiration. Le savoir et non la doctrine. Il faut évidemment qu'un artilleur sache diriger sa batterie et qu'un sapeur sache faire des mines — mais que leurs connaissances ne s'exercent plus d'après un plan préconçu, *un plan d'avant guerre*.

Ne nous illusionnons pas. On fera le silence sur le livre du colonel Gros-Long. Il va trop à l'encontre des intérêts de coterie, de l'esprit de camaraderie, qui, comme l'a dit Pierrefeuf, abaisse la moralité de l'armée comme elle a perverti l'idéal républicain. La solution logique de l'enseignement qui ressort de son livre serait la démolition de l'École de Guerre. C'est elle qui fut la grande coupable. Non seulement elle a troublé l'intelligence de l'élite et renfermé dans un programme étroit et facile la fatuité des médiocres, mais elle a créé entre les officiers une injuste hiérarchie. Ici encore ce sera une leçon de la guerre — et ce par la volonté des profiteurs (qui ne sont pas tous dans le mercantilisme).

Et la prochaine aventure verra se reproduire de stériles hécatombes — comme celle des régiments de cavalerie envoyés en 1915 contre les fils de fer barbelés pour la gloire de la Sainte Doctrine.

ALBERT LANTOINE.

≡ **Mahmoud Khalil** ≡

Le chercheur inlassable qu'est Mahmoud Bey Khalil, le distingué collectionneur dont nous avons maintes fois entretenu nos lecteurs, consent à nous laisser reproduire, dans notre numéro spécial deux œuvres magistrales, acquises cette année et qui placent sa collection parmi les plus intéressantes et les plus homogènes.

Nous rappelons à nos lecteurs que la collection de Mahmoud Bey Khalil est surtout composée des chefs-d'œuvre de la grande époque de 1830 jusqu'à nos jours.



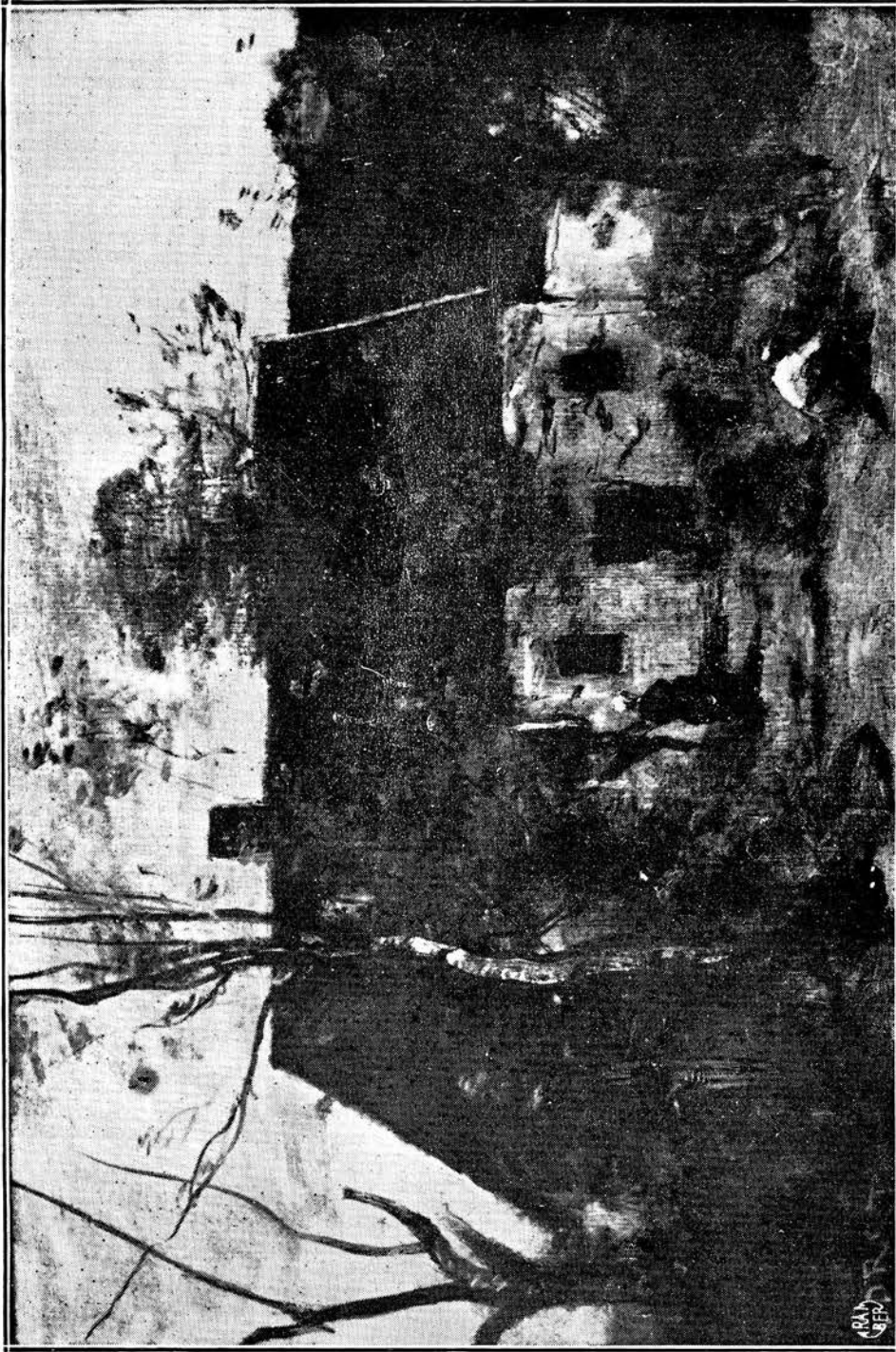
MOHAMED BEY KHALIL

Portrait de Gabriel Biessy

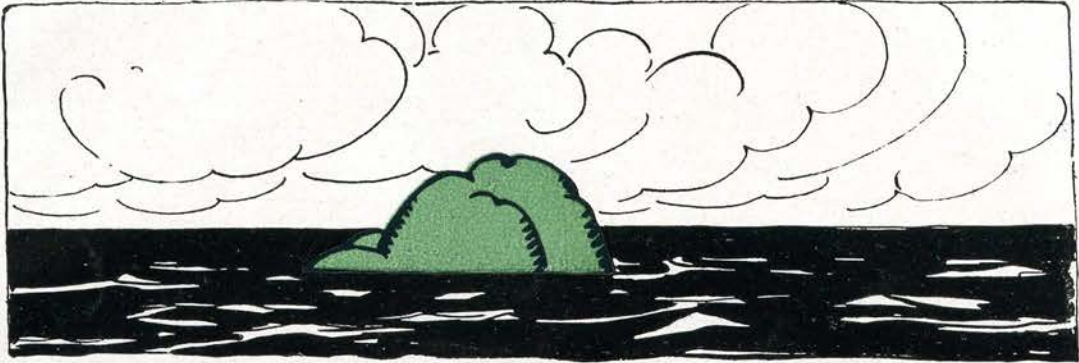


COURBET. — *L'homme à la pipe*

Collection Mohamed Bey Khalil



Corov. — *Maison de Paysans en Picardie*
Collection Mohamed Bey Khali



Un îlot, un petit îlot

*Un îlot... un petit îlot...
Perdu sur la mer d'émeraude.
Un îlot que l'ongle du flot
Ronge, chaque jour, et corrode...*

*Un îlot vert en prairial
Qui repose sur la mer grande
Comme un navire nuptial
Qu'un royal amant enguirlande...*

*Qu'on me dise dans quelles mers,
Quelles mers lointaines ou proches,
A l'écart des mornes steamers
Cet îlot vert baigne ses roches.*

*Je veux y vivre abandonné,
Avec, ô chère bien-aimée,
Du baiser que tu m'as donné
La souvenance parfumée.*

*Un jour, le gouffre engloutira
L'îlot avec son solitaire ;
Et puis rien ne révélera
Qu'il fut là, jadis, une terre.*

*Mais quand de pensifs matelots
Passeront où fut cette grève,
Ils entendront monter des flots
Comme un bruit de baisers de rêve.*

LUCIEN SCIUTO.



≡ Gabriel Biessy ≡

M. Gabriel Biessy, Chevalier de la Légion d'Honneur, Directeur de l'*Ecole Egyptienne des Beaux-Arts* de S.A. le Prince Youssouf Kamal, ce Maître dont nous n'osons pas faire un éloge condamné d'avance à la banalité, a bien voulu nous accorder, comme une faveur particulière, un Nu, dessin spécialement exécuté pour l'*Egypte Nouvelle*.

On sait que plusieurs Musées célèbres possèdent de ses œuvres, et notamment le Musée du Luxembourg qui a acquis le portrait de Mme Biessy.



GABRIEL BIESSY — "Nu" (Dessin)

Le Bâtiment qui abritera les Parlementeurs Egyptiens

. témoigne, paraît-il, d'une indépendance intégrale

Puisque le Parlement est le chef-d'œuvre du jour, le dernier mort-né de la saison, allez donc faire un tour à Kasr El Doubarah. Vous en baverez autant qu'en lisant un communiqué du Grand Quartier Général de Margouchi Bey ou un article de Enkiri du « Journal du Caïre ».

— Le projet dans l'ensemble voulait être Louis XVI.

— Il n'est rien du tout; c'est un mélange de Louis XVI et d'Empire. Et quel Louis XVI, et quel Empire.

Ce n'est pourtant pas difficile de faire « du style »; il ne faut que savoir copier et arranger judicieusement les ornements choisis.

Des ouvrages très documentés sur tous les musées, châteaux, monuments historiques etc. de tous les styles existent partout... sauf sans doute au ministère.

— J'ouvre ici une parenthèse.

Vous voulez faire un monument, un édifice public, en style français, prenez un architecte français.

Vous voulez faire un cottage anglais, prenez un architecte anglais.

Je dis qu'un style français ne peut être exécuté fidèlement que par un Français. Et encore faut-il qu'il possède un énorme bagage de connaissances lui permettant de résoudre tous les problèmes artistiques qui se présentent à lui.

— Vous voulez faire une mosquée, prenez.... là ça devient plus difficile. Vous ne pouvez prendre personne ou presque, car les architectes égyptiens ne connaissent pas l'art arabe.

Ils font généralement de mauvaises copies, arrangées à leur idée, déforment, torturent, assassinent ce si beau style et en font ce que je qualifie de style « Parvis ».

L'école même des Arts et Métiers de Kasr El Nil que fait-elle d'artistique? Rien.

Beaucoup de travail bête, de la nacre et de l'ivoire à profusion; à part cela aucune forme, aucune recherche, aucune proportion n'existe dans leurs travaux.

Pourquoi? Parce qu'ils n'ont pas dans cette école une Direction artistique capable et qu'il est impossible d'en trouver une parmi les Égyptiens. Et pourtant ces derniers sans vergogne font du Louis XVI !!

Il est pénible de constater que l'éducation artistique manque totalement en Égypte. C'est pourtant par elle que les peuples élèvent leurs idées. L'art est la base de l'intellectualisme.

Mais je dévie de la question première. Revenons au Parlement.

Il y a des erreurs de construction grossières telle la coupole. Quant aux erreurs de décoration, elles sont trop nombreuses et je ne veux pas abuser de votre temps.

La place réservée à S.M. le Roi a un petit air

funèbre de 1ère classe; l'ensemble de la salle des séances sent la synagogue, la salle de cinéma ou le Casino de Trou-sur-Mer.

Je ne parle pas des latrines, c'est le rôle de la « Bourse Égyptienne » (No. du 4.10.23) qui d'ailleurs s'en est très bien tirée. — C'est ce qu'il y a de mieux dans son article et au Parlement. — Bravo Steinauer.

Quant à l'éclairage, il est obtenu par des lampes électriques du genre de celles qui éclairent les wagons des chemins de fer de l'État (« Bourse Égyptienne » du 4.10.1923). Gonflant, mais textuel et juste.

Il paraît que le mobilier est riche et *comptueux* (sic) (« Bourse Égyptienne » du 4.10.23). J'ai vu quelques échantillons! navrant! c'est vraiment « comptueux » (re-sic).

Je ne conseille pas à Hechmat Pacha de s'asseoir n'importe où car je crains fort que Son Excellence de postérieur n'aille faire connaissance avec le parquet; maintenant, je ne crois pas non plus qu'il pourra s'asseoir dans les stalles; jamais son excellence de ventre et ceux de ses concitoyens qui sont à peu près du calibre du sien ne passeront dans les travées bien trop petites pour eux.

Ces sièges sont recouverts de belles housses en toile à matelas (la toile d'amour) de différents dessins. Quant à la tribune du Président et celle de l'orateur, elles ont l'air de deux malheureux petits pianos égarés là par Catsaros.

La table des secrétaires est en forme de sarcophage (*toi bien pour le musée*).

Sa Majesté sera protégée des rayons ardents du soleil ou de la pluie pouvant parvenir de la coupole par un baldaquin macaque-iroquois représentant avec beaucoup de bonne volonté je crois... une couronne royale naturellement, dorée, argentée, barbouillée de rouge et de bleu??

A mon humble avis un parlement doit avoir un air imposant par une architecture classique, s'élever un peu plus haut que les édifices environnants, en un mot faire croire par la majesté du lieu que l'élite est là qui veille sur les destinées du pays.

Il n'en est rien. — Ce pauvre parlement est à l'ombre des ministères il est tout petit à côté de ces grandes bâtisses noires dont il semble être l'établissement de bains.

Par pitié, Égyptiens mes amis, vendez à l'Emir Loutfallah, Prince du Hedjaz Band! qui a la manie des palais en carton pâte et or faux, vendez-lui cette bicoque et faites un Parlement digne de votre pays.

Faites un tour au musée de Kasr el Nil et voyez ce qu'ont fait vos grands ancêtres. Vous resterez confondus devant ce petit barège de mauvais goût baptisé « Chambre des députés »; ne laissez pas prononcer cette locution latine « *aures habent et non audient* », non. Et faites voir que vous n'êtes pas tous pareils.

AXEL.

UN PEINTRE RUSSE AU CAIRE:

IVAN BILIBINE



U sortir du gymnase, Bilibine, comme il convenait à un fils « d'intellectuels », entra à l'Université de Saint Pétersbourg pour y étudier le droit. Parallèlement à ces études, qu'il devait du reste, par égard pour son père, mener à bonne fin, il suivait des cours du soir à l'Ecole d'encouragement aux Beaux-Arts. En 1898, il profita de ses vacances pour se rendre

à Munich, où il fut surtout frappé par l'atmosphère d'un atelier libre. De retour en Russie, les murs de l'Ecole lui parurent trop étroits. Il se mit en quête d'un atelier et c'est ainsi qu'il devint l'élève de Répine.

L'année suivante, Victor Vasnézof exposa à Saint-Pétersbourg. La vue des œuvres du Maître fut pour Bilibine une révélation, un rêve. La beauté du canon religieux, des icônes du vieux style russe, lui apparut avec une force extraordinaire. Et, tout de suite, s'arrachant à l'influence de la peinture allemande, il entreprit d'illustrer des contes populaires de son pays. Cette année 1899, décisive pour Bilibine, devait marquer aussi une date dans l'histoire de la peinture russe. Réunissant autour de lui les tenants d'un art national, l'universel Diaghileff fonda la célèbre revue «Mir Iskousstva» (Monde Artiste) dont la parution, on s'en souvient, fut le signal d'une véritable révolution. C'est le grand Bakst lui-même, qui, ayant vu des dessins de Bilibine, introduit celui-ci dans le groupe.

Peu après, l'Imprimerie Impériale achetait au jeune artiste une série de dessins pour contes populaires russes. C'était, du jour au lendemain, sinon la fortune, du moins la grande notoriété. Désormais, durant des années, Bilibine va continuer à composer ses illustrations, et l'Imprimerie d'Etat continuera à les éditer. C'est ainsi qu'il fut amené très vite à fixer, comme but à son activité et à celle d'un groupe de disciples, l'embellissement du livre russe. « Ma spécialité, peut-il dire encore aujourd'hui, c'est un beau livre ».

De 1902 à 1904, Bilibine est envoyé en mission par le Musée Ethnographique. Déjà les objets de vieux style russe étaient introuvables dans le centre de la Russie. Mais dans le Nord, habité par un type de moujik très fier, indépendant et riche, les paysannes continuaient à transmettre à leurs filles des habits de fête aussi magnifiques que ceux des boyards. Trois

étés de suite, Bilibine s'en va à la recherche de pays perdus, de « coins d'ours » du côté d'Arkhangel et de Vologda. Il y recueille les vieilles broderies, les bois sculptés, les images populaires, la vaisselle de bois, les habits de brocart.

En 1907, la Galerie Trétiakoff (Musée de l'Art Russe à Moscou) lui achète une série d'aquarelles. Un autre dessin est acquis en 1908 par l'Etat Français. Les commandes affluent : ainsi, il peut choisir ce qui l'intéresse. Il travaille beaucoup pour le théâtre, décore une banque d'Etat, une grande gare.... En 1911, «exclusivement grâce à ses yeux et à sa main droite» il achète une petite propriété en Crimée, et s'amourache de ce pays à demi-oriental, peuplé de Tatars musulmans. Désormais, il passera l'été sur les bords de la Mer Noire, l'hiver à Saint-Pétersbourg. Au début de la guerre, il est élu, pour trois ans, président du «Monde Artiste». En 1920, force lui est de quitter la Crimée, où il vit retiré depuis deux ans. Un bateau le recueille et l'emmène, privé de ses livres, de ses collections, de tous ses documents, vers l'hospitalier pays d'Egypte. Ainsi, le Maître imagier se voyait contraint de participer, corporellement, dans son âge mûr, à cet exode de l'âme russe vers l'Orient qui forme le fond des légendes illustrées par lui jusque-là.....

* * *

« Au Caire, nous dit Bilibine d'un air de jubilation, j'ai dû recommencer ma vie d'artiste comme si j'étais né pour la seconde fois ! » Le vaste atelier de la rue Antikhana, semble trop exigü pour son activité. Qu'on ne se figure pas quelque géant blond à l'œil pâle, mais bien plutôt un descendant des Tatars : barbe brune, teint mat, regard dont vingt cinq ans d'acharné, de minutieux labeur n'ont pas réussi à éteindre le feu. Pourtant l'expression dominante est la douceur. On pense à ces mâles visages d'icônes où il semble que la lumière vienne du dedans, s'échappe du cœur brûlant. Des dessins se succèdent, dont l'esquisse a demandé des semaines, dont le parachèvement requiert encore des semaines. Le trait, d'une sûreté extraordinaire, semble avoir été fait à la plume; point, il est le langage du pinceau. Comme ces doigts d'homme ont su accepter la leçon de patience du Canon ! Dans les secrets alambics des aïeux, il a jeté à brassées ses enthousiasmes, et lentement, parcimonieusement, mais sans arrêt, huile fine, la Beauté perle.... Tandis qu'avec la simplicité et la fougue d'un poète il parle de son art, de ses

projets, de son pays, on songe à ce que peut donner le vieux génie oriental quand il a reçu la trempe des septentrions.

* * *

Chez Bilibine, le Verbe lui-même est enluminaire: « *En ce qui me concerne, nous dit-il, il me semble que j'ai découvert mon chemin dès mes premiers pas. Ce chemin commence dans les forêts immenses du nord de la Russie. Il suit les bleues rivières forestières aux rives desquelles se cramponnent des villages gris avec d'anciennes églises.... C'est là-bas que je me suis plu à rassembler les anciens costumes et les vieilles broderies. Et j'ai suivi cette route jusqu'à maintenant. Mais comme un vieux pèlerin j'ai quitté les bords des rivières du Nord avec leurs villages, j'ai quitté les sombres forêts pour aller du côté où s'est allumée l'aurore de notre histoire, refaisant en sens inverse le chemin des aïeux!* ».

Un dieu jaloux a voulu que chacune des paroles de Bilibine fût une lutte avec la chair, une victoire de la volonté. Son bégaïement fait penser au tumulte des eaux autour de l'obstacle, qu'elles finissent par emporter. Soudain, la phrase reprend son cours avec une force accrue :

« *J'aime la sévérité et le rythme du Canon. Quand de longs siècles polissent un diamant, alors ils en font une pierre d'une grande beauté.... L'Égypte ancienne, Byzance, la Chine, le Japon : autant de pierres précieuses de la couronne du monde. Mais évidemment, nous aimons maintenant le passé à notre manière....* ».

Le Maître ouvre un livre et nous montre des photographies d'icônes de la grande époque.

« *J'ai souvent essayé, reprend-il, de me représenter l'état d'esprit des anciens iconographes au moment où ils peignaient leurs icônes. Je n'ai jamais pu y parvenir.... Il me semble même que nous ne pouvons nous représenter nettement et en détail comment les grands maîtres de la Renaissance concevaient leurs œuvres.... Alors permettez-moi de prendre un exemple allégorique : l'âme et le corps. L'âme ne devient compréhensible et tangible qu'à travers un corps réel. Le sujet, le thème, le style, voilà les formes corporelles qu'emprunte une idée pour se rendre visible.... Un peintre est libre comme un oiseau, et comme un oiseau il doit louer le Créateur par sa manière de chanter. Mais un oiseau regarde en avant et un autre en arrière, bien que tous deux soient posés sur la même branche : et le nom de cette branche est l'actualité. C'est ainsi que pour ma part j'aime le passé tout en me considérant comme un moderne. Celui qui copie aveuglément une icône ou une miniature n'est pas un artiste. Je m'efforce de pénétrer dans les règles canoniques de mes ancêtres, mais je ne veux pas les imiter servilement. La seule chose que je souhaite, c'est de montrer que je les aime, que je suis leur fils.... Je pense à une ancienne mélodie, jadis jouée sur un instrument bizarre qui n'existe plus. Recueillie par un moderne, cette mélodie trouve sa place dans une symphonie exécutée sous l'éclairage électrique.... Mais c'est toujours la même mélodie qui fait palpiter nos cœurs comme elle faisait palpiter celui des aïeux.* ».

* * *

Quand il présente ses dessins, Bilibine relate les aventures des héros du conte avec une fierté et des

attendrissements de père. Ici, sous le regard d'un tzar très méchant, entouré de boyards aux robes magnifiques, une vierge, non moins richement vêtue, baisse les yeux. Là, un chevalier réussit à s'introduire, sous la forme d'un oiseau, dans la chambre du terrible maître des Indes... Ailleurs, un géant cruel dort profondément; sa jeune femme en profite pour s'offrir à celui qui lui a apporté aide et protection; mais le vertueux chevalier se détourne de la séductrice. Et Bilibine, de la légende, revient à sa préoccupation maîtresse, à l'art: *Le passé d'un pays possède plusieurs visages.... N'ayant jamais eu beaucoup de goût pour un réalisme pur et net, j'ai découvert, en peintre fantasque et amoureux de mon pays, des gisements opulents dans nos contes populaires. J'ai trouvé là un corps pour mon âme.... le chemin dont je parlais tout à l'heure. Représentez-vous l'hiver dans un village russe. Sur toute la nature, la neige étend son linceul. Et sous ce linceul, une vieille grand-mère, près du foyer de l'isba, raconte une histoire à ses petits enfants. Elle parle des pays lumineux, des oiseaux de feu, des jardins enchantés et, à la manière d'un refrain qui revient sans cesse, du royaume des Indes riches.... Notre art septentrional est un regret, un souvenir lointain des pays du Sud d'où nos pères sont venus jadis. Peut-être nous, les Slaves, avons-nous été de tous les Européens les derniers à nous détacher de la commune souche aryenne.... Et c'est pour cela que l'amour du soleil oriental est si vif dans nos cœurs... Maintenant, je suis en Égypte. Ma patrie est loin de moi. De même que les matelots considèrent le pont du bateau comme faisant partie du territoire de leur pays, cet atelier est pour moi un petit coin de ma Russie.... Mais enfin ce pays-ci ne me semble pas complètement étranger. L'art musulman est un parent sinon direct du moins très rapproché de l'art russe.... Jour et nuit, je rêve au moment où mes pieds toucheront ma terre natale. J'espère rentrer enrichi par mon séjour dans cette Égypte qui est notre commune aïeule.*

* * *

L'émotion qu'on ressent dès qu'on vous fait l'honneur de telles confidences ne se compose pas que de respect pour la mauvaise fortune si dignement supportée. Belle leçon pour tant d'apprentis pressés de se poser en créateurs, avant même que d'être des hommes! Foin de ces esthètes qui parlent du temps présent, du passé, de l'art comme les femmes de chiffons! Pédants qui se repaissent, en aboyant à la lune, des reliefs des Maîtres au grand cœur! Chercheurs tout juste bons à reculer les frontières du reportage! Ames sordides, incapables de vivre royalement la minute, par le don absolu de soi! Heureusement que l'intelligence, l'habileté, le système D, ne suffiront jamais à faire un artiste. A qui observe tout à la lunette, au microscope, du haut de positions inexpugnables, il est interdit de construire. Un créateur doit s'élançer dans la mêlée le torse nu. Pas de grande œuvre, d'œuvre de vie, de vérité, sans alliance étroite de la douleur et de la pitié profondément ressenties, — c'est-à-dire sans tendresse profonde, sans amour. Une fois de plus, le destin contraire met à nu, chez un Bilibine, les sources de la véritable grandeur :

Ah! frappe-toi le cœur....

Idée banale, lieu commun à l'état abstrait. Vérité sublime quand elle s'incarne dans le réel, vérité tou-

jours bonne à rappeler. « *Jour et nuit je rêve au moment où mes pieds toucheront ma terre natale* ». Ce cri n'est-il pas celui d'un peuple d'exilés qui donnent au monde un magnifique exemple ? Et que penser d'un pays capable d'arracher semblable plainte à ceux d'entre ses fils qui le connaissent le mieux ? Ainsi, le noble Ulysse, chez les Phéaciens, élevait son bras devant ses joues arrosées de larmes quand on lui parlait d'Ithaque.

F. J. BONJEAN.

Nous sommes heureux d'annoncer pour cet hiver, au Caire, une exposition d'Ivan Bilibine. En même

temps un autre membre du « Monde Artiste », Madame Stechekotikhina-Potozka, exposera des porcelaines et quelques-unes de ses toiles. Ancienne élève du peintre Maurice Denis et collaboratrice de N. Rerich, Madame Stechekotikhina-Potozka travaillait encore il y a très peu de jours à la Manufacture Nationale Russe de porcelaine de Pétrograd. La rapidité avec laquelle elle réussit à y faire substituer au style classique sa propre interprétation de thèmes persans et russes lui a valu d'être envoyée à l'étranger pour y recueillir les éléments d'une rénovation de l'art de la porcelaine. On s'intéressera particulièrement, ici, à l'utilisation qu'elle a su faire, dès son arrivée, du national tarbouche comme thème décoratif.—N.D.L.R.





IVAN BILBINE



IVAN BILIBINE

CONTE DU BOUT DE L'AN

CONTE NORDIQUE

Ce matin-là, Petit Paul s'était réveillé avec de l'espoir plein le cœur. Les carillons égrenaient joyeusement leur chant de fête, et, jusque dans la mansarde où le jour filtrait avec peine, leur branle harmonieux apportait une promesse vague et douce.

Petit Paul se leva en secouant ses cheveux emmêlés de brins de paille. A peine debout, des crampes le tenaillèrent sourdement, et, tandis qu'il essayait de marcher en comprimant à deux mains son ventre d'enfant débile, le vertige le saisit et le culbuta dans un coin, sur un tas de chiffons d'où s'exhalèrent des plaintes confuses et saccadées.

— « C'est pas rigolo!... » constata l'enfant, éperdu, « si j'avais seulement de quoi me tenir sur mes pattes!... » Il regardait stupidement la mansarde sans feu, sans pain, où la mère, rouge de tuberculose ne comptait même plus; où le père, abruti de misère cherchait l'oubli au fond des petits verres de liqueur, se souciant de l'enfant comme d'un jeune chien susceptible de puiser sa nourriture ailleurs qu'au logis.

Et le gosse vivait, comme par miracle; il avait atteint l'âge où le rêve voile et atténue encore l'atroce réalité mais où les sens s'aiguisent; Petit Paul tendait furieusement le muffle vers la vie; mais plus sa petite carcasse, pétrie de privations, devenait avide de plaisir et de bonheur, plus rudement la vie le malmenait.

Plié en deux sur le tas de chiffons, Petit Paul s'engourdisait en une contemplation qui n'était pas sans charmes.

Il était couché sur une immense peau de tigre, dans son « palais du Sud » car dans ses rêves, toujours, il était Roi du Sud, un pays fabuleux dont Bébert et Louis, des copains parlaient inlassablement sans savoir eux-mêmes où cela pouvait se situer. Lorsque toute la bande de galopins partait en expédition, c'était le gros Charles qui prenait le sceptre; les autres se partageaient les grades de généraux et d'officiers. Quant à Petit Paul, il restait invariablement soldat, et, si parfois on lui discernait une décoration, cela ne pouvait compenser les ecchymoses et éraflures de tous genres qu'on lui octroyait généreusement. Aussi s'en vengeait-il en se sacrant Roi du Sud dès que sa solitude d'enfant rebuté se peuplait de rêves. Et c'était divin, cette sensation de revanche qui le grisait, lui faisait oublier la faim et le froid en le transportant dans un monde irréel où tout n'était que volupté et bonheur.

Les carillons palpaient toujours et se renvoyaient leur chant d'allégresse.

Une quinte violente tira le gosse de sa torpeur.

Il tourna la tête vers la loque humaine qui avait si peu pu lui servir de mère; arc-boutée, la poitrine déchirée de râles, elle tentait vainement de respirer moins douloureusement et ce corps, secoué de frissons, avait, dans le jour blafard quelque chose de

si effroyablement répugnant que Petit Paul se releva, transi. Les crampes le reprurent; il avait les jambes molles et glacées.

« Y a pas à dire, ça se gâte! » émit-il, perplexe.

Il décrocha sa casquette et descendit machinalement. Au dehors, un éblouissement le prit: la neige s'était remise à tomber, et, à la place de la boue des jours précédents, un superbe tapis blanc amortissait tous les bruits.

Petit Paul pensa à la peau de tigre, accessoire indispensable du paradis factice qu'il se forgeait. Il serra ses épaules pointues et se mit à marcher au hasard, regardant sans voir, la tête bourdonnante, à la poursuite de son rêve qui s'effiloçait. En marchant plus vite il tâchait d'en rassembler les fragments épars, tellement acharné que le désir le soulevait, qu'il traversait des quartiers qui lui étaient inconnus.

Une odeur chaude et sucrée l'arrêta tout à coup, en pleine bataille, où il couchait ses ennemis par centaines, couché sur l'encolure d'un cheval au galop.

Il fit volte-face, brusquement ramené à la réalité, sentant toutes ses souffrances s'exaspérer à la vue d'une pâtisserie gorgée de bonnes choses. L'électricité s'épandait en larges nappes, mettant en relief les chefs-d'œuvre de la pâte. Par le soupirail, l'odeur délicieuse montait en bouffées, enveloppant Petit Paul d'une caresse cruelle qui le bouleversait. Les pieds dans la neige, il s'immobilisait à la vue du va et vient étourdissant; les dames emmitouflées de fourrures, les enfants nombreux, des enfants de l'âge de Petit Paul, qui, les joues et le nez vernis par le froid, les yeux heureux, mordaient dans des gâteaux plus grands que leurs menottes réunies. Petit Paul avala sa salive avec difficulté, appuyé du front contre la vitrine. Était-il possible que cette vitre seule le séparât de la pâte dorée?... Qu'il ne pouvait calmer les intolérables morsures intérieures parce que cette barrière l'empêchait d'y toucher?

Non. Petit Paul savait qu'il est d'autres barrières après celle-ci, plus terribles, presque inexpugnables. Il sentait confusément que la naissance pousse les uns devant la barrière les autres derrière, et que les chassés-croisés sont rares et difficiles.

Une poussée subite obligea Petit Paul à quitter la devanture alléchante. Entraîné dans le remous qui le bousculait, il vacillait, comme pris de boisson, se cognant contre les maisons ou contre les paquets que la foule indifférente charriait vers des demeures chaudes et embellies pour la venue du petit Noël.

— « L'est pas chic, le père Noël, j'ai la crève!... » haletait Petit Paul en tâchant de s'orienter.

Il avait envie de se laisser tomber là, en plein carrefour; on s'occuperait au moins de lui, on empêcherait la bête qu'il portait dans les entrailles de le bouffer plus avant.

— « C'est pas juste, non, vrai, que c'est pas juste: j'en ai ma claque de retourner là-bas... »

Indécis, il rebroussait chemin; par les avenues, les places grouillant de monde, et les rues moins fréquentées il errait accablé par une telle détresse qu'il désirait mourir plutôt qu'avoir à monter les trois étages le menant à son taudis. Le délire s'emparait lentement de lui; il voyait avec étonnement les maisons luxueuses qui laissaient intentionnellement leurs fenêtres nues pour que le populaire puisse admirer la fête qui se donnait à l'intérieur.

Et Petit Paul sentait une colère irraisonnée le soulever à la vue de tant de joie, de si beaux arbres de Noël décorés de girandoles, de jouets et d'étoiles multicolores. Il avançait avec effort, ses petits poings bleuis crispés sur l'estomac, quand, à quelques pas, il vit dans la neige une étoile rouge qui luisait avec éclat. Petit Paul se précipita et buta en avant, saisit avec rage la petite étoile dure et se mit à galoper, oubliant toute fatigue.

Au bout de quelques minutes il trébucha, fourbu et resta accroupi contre un arbre. Alors il se mit à songer éperdument, en extase devant l'étoile, saignant dans le crépuscule précoce. Il en avait déjà vu de pareilles à la devanture des bijouteries; Bébert lui avait dit que le prix d'une seule parure suffisait à être riche pendant des années. Incrédule, Petit Paul avait douté. Maintenant il était persuadé: c'était bien le bonheur qu'il tenait là; de quoi manger et être repu, toujours, toujours!... La pensée de sa mère, se mourant de privations, le remit debout, enfiévré et débordant d'enthousiasme

.....

Quand il poussa la porte de la mansarde, il aperçut dans la pénombre le père tassé dans son coin et la mère dressée sur son grabat, qui gémissait à fendre l'âme.

Il se mit à gesticuler, son petit poing fermé brandi en un geste de triomphe; il divaguait de si étrange façon que les parents, inquiets, le regardaient et le flairaient comme s'il eut été un étranger faisant irruption chez eux.

— « Non! un Noël comme ça, c'est rien farce!... on s'en souviendra, allez!... j'veus dis que toute votre vie vous vous rappellerez mon petit Noël!... »

Par phrases désordonnées il racontait le bijou trouvé dans la neige, qui allait les rendre riches à jamais. Les yeux du père avaient soudain flambé.

— « Donne! »

Il se redressa en titubant, mais le gosse, mettant les mains derrière le dos, dit hargneusement:

— « C'est à moi, hein!... »

— « Donne, ou je cogne!... »

Il se mit à poursuivre Petit Paul qui fuyait d'un coin à l'autre. L'ivresse lui brouillait la vue, rendait sa démarche embarrassée. Il finit par acculer le petit derrière la porte et sauta dessus en blasphémant. Petit Paul lui glissa des mains et la chasse recommença. Alors, écumant de colère, le père saisit un litre vide qui traînait sur une caisse et le lança à toute volée devant lui.

L'enfant, tombé comme une masse, ne bougea plus. Le père se précipita sur le petit poing crispé qu'il fit craquer pour délivrer le trésor, le bijou dont un rubis seul allait chasser, à jamais, la misère du logis.

Bavant de joie, l'homme avait frotté une allumette et, à la lueur fumeuse d'une bougie, il examina l'étoile tremblant sur sa grosse main.

Une fureur indescriptible le saisit à la vue d'un jouet de pacotille, le clinquant vernis que les riches accrochent aux branches de sapin pour fêter Noël. Proférant de sourdes menaces, il saisit brutalement Petit Paul et le mit sur son séant; mais lorsque ses yeux désorbités se posèrent sur le visage émacié du petit, il se tut, dégrisé: de la tempe perlaient de petites gouttes rouges, qui glissaient sur le carreau, y dessinant une étoile écarlate et scintillante.

La mère, hébétée, sans une parole, regardait son enfant mort, tassé à ses pieds comme un chiffon troué...

.....

Toute leur vie, en effet, ils se souvinrent du Petit Noël, et dans les pires ivresses, jamais le père ne put chasser la vision d'un petit cadavre raidi sous la neige, les poings croisés sur une minuscule étoile saignante...

YVONNE LAEUFER.

Illustrations de Roger Bréval



- - LETTRE D'ALGÉRIE - -

Medea, le 15 Septembre 1923.

Vous me faites, chère amie, sur du papier fleurant la violette, les plus douces réprimandes. Je suis l'homme le plus paresseux du monde, je me complais le plus souvent à rêvasser et enfin je devrai vous envoyer de longues lettres d'Algérie.

Vous avez peut-être raison quant à la forme, mais pour le fond, souffrez que je vous mande ceci.

A quoi voyez-vous, gentille amie, qu'il vaille mieux vivre que rêver ? Il me semble, quant à moi, que les lunatiques, les nuageux, les fous et tous ceux qui vivent peu de notre vie terrestre, sont plus enviables que nous. Leurs palais de cartes sont plus fragiles que les nôtres et leurs royautes imaginaires ont des douceurs que ne nous donne point l'existence.

Nous ergotons, nous croyons être sages et nous rions de leurs folies. Mais Rabelais a fait dire à un fou qui était sage : est fou à lier celui qui ne se croit point fou. Et un penseur : s'il y a une vérité elle est dans la non vérité.

Enlevez du monde la folie, le mensonge, le rêve, et voyez le peu qu'il en reste. Croyez-moi, Ketty, idéalez la réalité, voyez les choses avec les fantaisies de votre cerveau et non point avec la pensée qui a fait dire de l'homme que c'est un animal triste.

Mais il ne s'agit point de cela ici. Je me suis promis tout simplement de vous conter par le menu les impressions de mon récent voyage dans le Sud Algérien. Nous partirons d'Alger, nous franchirons rapidement le Tell et dans le désert, nous irons rejoindre l'oasis de Laghouat et les villes saintes du M'zab.

Ce voyage sera pour vous sans heurt ni fatigue aucune. Ne vous en plaignez point. Les longs voyages où l'on ne se déplace point sont les moins décevants et je ne sais rien de plus aimable que les voyages autour de ma chambre, autour de mon jardin ou, comme dans Topffer, d'une fenêtre d'où éclosent des rêves d'adulcescent.

Donc, nous voici partis de la ville blanche. Les maisons d'Alger nous apparaissent comme des bijoux enchâssés dans les écrins verts du bois de Boulogne. La Méditerranée, comme pour la retenir, l'enlace de ses anses délicatement bleues et tant paisibles. Peu à peu les choses s'amoindrissent et les couleurs semblent se fondre en une nuance indéfinissable. On dirait un songe magnifique qui s'évanouit.

Par la portière du wagon, naît une plaine où jaunit l'herbe folle et où des corolles agrestes lui donnent l'aspect d'un grand jardin flétri. Où sont les coquelicots, les primevères, les sureaux, les clochettes roses des volubilis, bleuets et boutons d'or qui émaillaient ces champs désolés, de leurs notes pétillantes ?

Mais des clos aux grands ombrages s'agglomèrent sur la route. Ils annoncent Blida, la ville des roses rouges, des œillets et des orangers où, suivant la légende, les Hespérides avaient établi le jardin aux fruits d'or que gardait le dragon aux cent têtes.

Ville alanguie de parfums et de volupté de combien de noms ne t'appelle-t-on point : la Petite Rose, la Prostituée, Sultane des fleurs, Hourri du ciel, Délice des yeux. Tu résistais à l'étranger qui voulût te violer et sur les ruines qui s'amoncelèrent sur toi, petite rose, tu as fleuri dans ta beauté languide...

Les coins champêtres foisonnent autour de Blida. L'on aimerait flâner sous ces arceaux de verdure et, à la clarté de la lune, imaginer une ronde de nymphes ou de fées, ou bercer sa mélancolie aux sons d'une flûte errant dans les bois.

Ce site d'églogue change assez brusquement de physionomie. Des rocs s'entassent et d'eux coulent, en sonorités cristallines, des cascades. Ce sont les gorges de la Chiffa, rudes et belles, que hantait autrefois le lion du désert, et où maintenant grimpent en toute aise le chevrier et son lesté troupeau.

Au-delà des tunnels, les pics reparassent et les flancs s'escarpent davantage. Des bouquets d'oliviers sauvages mirent leur feuillage émeraude dans le filet d'eau qui étale ses méandres au pied des colosses de pierre.

Le paysage perd ces aspérités et peu à peu s'adoucit. Médéa, Damiette, Loverdo, petites villes gentiment boisées, dévalent parmi des coteaux de vigne. C'est la campagne méridionale de la douce France qui fleurit sous le ciel algérien. Elle s'achève à Boghar et Boghari qui, l'un en face de l'autre, surgissent comme deux sentinelles de pierre à l'entrée du désert saharien. C'est tantôt un chaos de pierre, tantôt la plaine qui, devant nous, erre indéfiniment et décline sur le lit des oueds (rivières) desséchés.

Des villages, ça et là, groupés autour de petites gares, donnent bien l'impression désolée du bled.

A Boughzoul, on voit luire un beau lac. Les collines bleuâtres qui forment l'horizon, se reflètent dans le cristal liquide en forme de promontoires, d'îles, de baies gracieuses. On semble même apercevoir des formes clairsemées d'arbres penchées sur l'eau.

La surface polie s'étire dans son décor imprécis, s'abandonne voluptueusement aux caresses du soleil, s'évanouit et repaît dans son charme étrange.

C'est là, le phénomène du mirage. Sur la plaine incandescente, que limite encore la dentelure des collines, le lac fantomatique s'efface à mesure que l'on s'avance et fuit indéfiniment l'horizon.

Après les caravansérails d'Ain Oussera et d'El-Mesrane surgissent les lourdes masses des Rochers de Sel nuancées, suivant Fromentin l'éclatant peintre de l'Algérie, « de tous les gris possibles, depuis le gris lilas jusqu'au gris blanchâtre ».

Djelfa nous apparaît enfin avec sa mosquée que les flèches du soleil pailletent d'or, ses vieux remparts percés de meurtrières que dominent des pins d'Alep, et autour desquels des ruines romaines dorment leur sommeil millénaire.

La ville n'est pas longue à visiter. En grillant une cigarette, on peut faire son petit voyage autour de

Djelfa, et se retrouver à l'abreuvoir, carrefour de quatre rues poudreuses, qui est la place principale et comme qui dirait le monument de l'endroit.

Cette bourgade que la saison de froidure couvre de ses flocons de neige est, dans le mois d'Août, brûlée par un soleil saharien. La nuit, par les croisées ouvertes, passent des bouffées d'air chaud qui énervent le sommeil.

Je ne pus, de toute la nuit, fermer l'œil, d'autant plus que je n'avais dans le ventre qu'une galette et des piments rouges croqués dans un restaurant arabe. Ce repas sobre me remémora le régal de l'olive provençale, dont un félibre donnait ainsi la recette à Anatole France.

« Vous cueillez, disait-il, une olive grande, juteuse, parfumée, une de ces olives que dore seule la lumière de Provence. Vous mettez l'olive à l'intérieur d'une perdrix, de laquelle vous farcissez une outarde, qu'elle-même vous introduisez dans un beau dindon, lequel vous posez douillettement dans un petit cochon de lait qui fera bonne figure dans un veau, ledit veau garnira bien un bœuf qui, à son tour, remplira un paillard de chameau. Vous mettez le tout dans une chaudière et vous faites cuire pendant deux jours et deux nuits, ensuite vous enlevez le chameau, vous jetez le bœuf à vos chiens, vous vous débarrassez du veau, vous faites ce que bon vous semble du cochon de lait, de la dinde, de l'outarde, de la perdrix et enfin, vous parviendrez à l'olive. Vous savourerez l'olive, mais quelle olive, Monsieur! »

Je vous relate cette anecdote, ma chère, dans les termes que le souvenir me laisse encore et en vous engageant d'en extraire la substantielle moelle, je reprends ma lettre d'Algérie.

Nous sommes à Djelfa et nous profiterons de ce bref séjour pour assister à une N'Bit'a ou fête organisée par les Ouled Naïl.

Nous pénétrons dans une salle où la lumière est tamisée en rouge par les lourdes tentures et les tapis qui l'ornementent. Des Algériennes, de la tribu des Ouled Naïl, sont accroupies en trois demi-cercles, les étoffes chatoyantes, les seins constellés de bijoux, et la chevelure bizarrement relevée sous un diadème. Sous la clarté qui tombe des lustres, palpite un étincellement d'or, une débauche de couleurs vives.

Bientôt les joueurs de derbouka (1) commencent un rythme dolent et monotone auquel se mêle le son aigre du rapaï. (2) Le kaïta s'excite et dans le redoublement des tams tams, il module sur son instrument des airs guerriers. Et de ces variations s'envolent des visions de foles chevauchées, des lances brandies, des burnous blancs flottant dans une mêlée confuse.

Dans cette atmosphère où tour à tour passe un souffle d'épopée doucement gémit l'élégie: une danseuse se lève parmi ses compagnes et devant l'assistance qu'elle ne semble point voir, commence à évoluer légèrement. La ballerine paraît s'absorber dans ses mouvements lents et gracieux. Sous les grandes paupières bleuies, les yeux noirs ont une expression chaste, un peu mélancolisée.

La danseuse qui lui succède, de parure et d'expression pareilles, se couvre de son voile et avec des déhanchements souples, tend ses seins et secoue son ventre. Les musiciens s'exaspèrent du tapage qu'ils font. De grosses gouttes de sueur leur perlent

sur le front mais, encouragés par des accompagnements de mains, ils continuent sur leurs instruments à déchaîner les passions, les clameurs, et toutes les choses agrestes sommeillant à l'état latent dans l'âme arabe.

Epuisés, la danseuse et les musiciens s'arrêtent. L'enchantement est rompu. Le spectateur, lui-même grisé, se voyait emporté dans un monde et dans un temps lointains, ou s'imaginait vivre je ne sais quel conte des mille et une nuits.

On profite de ce temps de répit pour examiner à loisir les Ouled Naïl, Dieu, qu'elles sont tristes à voir! Ce sont toutes, sous leurs fards et malgré la jeunesse languissante de leur corps, des almées flétries. L'amour a précocement abîmé leurs traits, empreint leur regard d'une docilité résignée et sur la double fleur rouge de leurs lèvres, un petit sourire factice.

Maintenant, par couples, elles s'enlacent et dansent leurs pas désuets dans leurs parures de poupées. Mais la musique vainement atténuée ses variations nostalgiques... il y a comme un voile de tristesse qui s'épand sur nous...

* * *

Le lendemain, à la tombée de la nuit, je prenais l'auto qui fait le voyage de Djelfa à Laghouat. Toute la nuit, je sommeillais, en dépit des cahotements de la route. Et quand, à l'aube, j'ouvris l'œil, sous l'impalpable buée blonde qui naissait au ciel, des plaines pierreuses s'étendaient à l'infini coupées par la végétation grise des alfas et des bouquets de lauriers roses dont les fleurs, comme le sourire d'une courtisane, s'épanouissent jolies et perverses.

La steppe devient nue sous un ciel de flammes. Un convoi de chameaux avance dans la poudre blanche du désert suivi de palanquins célant dans leurs plis écarlates, des femmes de notables arabes. « Quand la femme a vu l'hôte, elle ne veut plus de son mari » a dit la sagesse musulmane.

Sous son voile blanc, la mauresque et tous les fantômes sans visage qu'on croise sur les chemins évoquent des jours calmes et pareils qui s'écoulent à l'ombre des murs taciturnes et des fenêtres grillagées et font songer aux guitares gémissant, certains soirs, les fleurs étiolées, les feuilles mortes, les espoirs un peu las.

Les palanquins se sont effacés derrière la crête d'une colline. Les valonnements se succèdent et les dunes suivent des dunes pareilles. On a la sensation d'une chose sans commencement et sans fin qui s'allonge d'une prison de sable mouvante et qui n'a point d'issue.

Ce malaise s'évanouit dès que l'on voit émerger dans le lointain une ample floraison. Laghouat éclôt comme un sourire dans l'âpre physiologie du désert.

Des tamarins, ainsi que d'espiègles lutins se présentent sur la route et nous font des révérences. L'oued refêtle le ciel bleu, les floconnements des nuages, la fantasmagorie des arbres penchés sur l'onde. Les animaux qui s'abreuvaient sur la berge nous accueillent avec des mugissements, les bourriquets, à leur manière, nous souhaitent la bienvenue, les villas encloses dans des murs en terre pétrie et séchée au soleil, prennent à nos yeux, des airs de fête.

Laghouat semble être un grand jardin où sous des berceaux de verdure, des stippes, des cognassiers, des grenadiers, reposent des maisons à la blancheur éclatante et que les arabesques de leurs façades font paraître toutes légères.

(1) Tambourin.

(2) Le rapaï ou kaïta est une sorte de clarinette.

Dans ce matin d'été les feux du soleil, multipliés par les rayons réverbérés, font une lumière intense sur les demeures mauresques qui étincellent comme les petites pierreries d'un gemme resplendissant.

Tant de blancheur éblouit. Et on recherche les sentiers qui s'engagent sous le feuillage des jardins et les palmes aux balancements si doux et presque imperceptibles.

On devine des coins, dans l'ombre, où la sieste et la rêvasserie sont délicieuses.

Oh! s'étendre sur un gazon frais, ou comme ce papillon opalescent voltigeant sur des fleurs de méliá, flotter dans le monde mobile des apparences, vivre des sensations imprécises, butiner les parfums vagues, livrer ses sens et son cerveau à des jouissances irréelles...

* * *

A l'heure où, comme une rose merveilleuse, le soleil effeuille sur le ciel ses pétales pourprines, je regardais du fort Bouscaren les maisons blanches de Laghouat indolemment s'étendre dans ce jour déclinant, et la verdure des palmiers se noyer dans l'évanescence crépusculaire. La lumière palpait doucement sur l'oasis et on distinguait encore dans la profondeur de chaque terrasse la cour aux arcades brisées et parfois la fontaine sur la mosaïque de faïence. Dans la vieille cité, c'est un enchevêtrement de maisons dans des rues irrégulières et du côté du Chtét les demeures sont environnées de jardinets où vagabondent les ronces et les fleurs s'épanouissent parmi les fils d'araignée qu'un rayon argente.

Un rideau de palmiers, tant nombreux qu'on ne peut distinguer les feuillages emmêlés, forme le fond du panorama. Vaste dentelle que baigne l'or fluide de l'heure crépusculaire, mer émeraude aux frissons superbes, aux mille voix mystérieuses naissant sous l'aile de la brise...

La nuit fond ses tonalités grises sur le magnifique oasis. Et le muezzin monte sur le minaret de la mosquée où le croissant aujourd'hui remplace la croix. De sa voix qui tremble un peu, l'ascète invite le fidèle à abandonner ses vaines occupations et à s'isoler dans le recueillement des pensées sereines...

* * *

Il est minuit. Sous les arcades des rues et le long des remparts les Laghouati, (3) enveloppés de leurs burnous (4) couchent sous le ciel étoilé. La voie lactée brille doucement et l'on se plaît à voir, ainsi que dans le mythe grec, les gouttes de lait tombées du sein d'une femme.

Sous les clartés douces du ciel montent les voix persistantes des grillons, et la plainte de la chouette éclatant, à intervalles réguliers, comme le sanglot de la nuit.

Il y a un peu d'animation sur la place où le courrier s'apprête à partir pour Ghardaïa. Je me place à côté du chauffeur et aussitôt l'auto part de la porte du quartier Marguerite, longe le poste d'optique où des aigles ont installé leur aire le Rocher des Chiens

(3) Laghouati, habitant de Laghouat.

(4) L'Arabe, en dépit de la canicule, de l'usure et de la crasse, affectionne à tel point son burnous qu'il fait ainsi parler un proverbe : « Meslem bla bernous, kif kelb bla bassous », ce qui signifie : Un Musulman sans burnous est comme un chien sans queue.

et s'avance sur un terrain plat où pousse une végétation rabougrie et des jujubiers sauvages.

Ces ombres émergent pâlement sur la plaine et, dans les cahotements de la voiture, deviennent des choses fuyantes, fantastiques, se poursuivant comme des fantômes.

On croise des bergers sommeillant sur la margelle d'un puits. Un caravansérail. Une gazelle bondissant près d'un tertre. Des gerbes de feu que des djinns malicieux font choir du ciel.

Une haleine brûlante passe sur ces fantasmagories. C'est la dernière sensation qui arrive à mon cerveau las.

Le lendemain on a l'impression de s'éveiller dans la réverbération implacable d'un soleil au zénith, mais les flèches du soleil se haussent sur le ciel du côté de l'orient. Le désert s'étend blanc sous ces rayons incendiés et les arrêtes rocheuses, les crevasses et les ravins se succèdent inlassablement. L'on se sent vaguement menacé par les grosses pierres informes qui défilent en une funèbre procession sur nos têtes.

Le sirocco souffle sur les sables son poison subtil. La vie semble se ralentir en soi, l'énergie est annihilée et la pensée devient accablée. L'oppression physique s'accroît à la vue de ce Sahara infini et si convulsé dans son repos éternel, et une angoisse étrange torture l'esprit.

Soudain, comme par enchantement, un fouillis de verdure jaillit dans le désert. Et on demeure émerveillé de cette vision brusque que rien ne présage, dans ce pays de mort, de ce sourire frais et tendre comme une féminité.

Puis Bérián s'avance avec ses maisons vieillottes, ses jardins pleins d'exubérance, ses cimetières où, près des tombes et des tumulus, luisent des verroteries colorées ou d'humbles gargoulettes.

Le village devient derrière nous un point minuscule et s'efface comme une ombre légère. Le Sahara recommence à dérouler ses étendues blêmes que semble accabler une malédiction divine. Et la piste s'enfonce dans des labyrinthes caillouteux qu'elle contourne en forme de colimaçon pour aboutir à Ghardaïa.

Ghardaïa. Dans un coup d'œil d'ensemble, le regard embrasse des bouquets de palmiers, des tombes de marabout aux colonnettes élancées, des citernes en « pagaie » (il y en a environ 3000), des maisons disposées en amphithéâtre que domine la mosquée s'élevant au ciel en pyramide quadrangulaire.

L'auto pénètre dans la ville. Sous la garde des Tirailleurs des prisonniers accouplés traînent le rouleau. (5) Des enfants et des vieilles sorcières s'arrêtent sur notre passage et nous dévisagent curieusement.

A Ghardaïa, il n'y a point d'hôtel. J'acceptai donc avec empressement l'hospitalité que m'offrait un Mozabite qui avait été mon compagnon de voyage. Il me fit goûter de la *chourba*, soupe atrocement pimentée, du *mechoui* ou mouton rôti et le *couscous*, plat national et régal suprême de l'Indigène que mon hôte mangeait par poignée et que, par complaisance, j'imitais, dédaignant la cuiller de bois qu'on offrait à l'étranger, sur la natte où nous étions accroupis.

Au demeurant, mon Mozabite était homme aussi affable qu'éclairé. Il me peignit Ghardaïa comme

(5) A Djelfa commencent les Territoires militaires. Tout crime ou délit est justiciable du Conseil de Guerre.

un pays ayant conservé la pureté des mœurs algériennes et n'imitant en rien ces villes ou agglomérations bâtarde d'Algérie où Indigènes et Européens, à leur frottement quotidien, perdent leurs qualités raciales et se communiquent mutuellement des défauts ataviques.

Le Mozabite diffère d'ailleurs aussi bien physiquement que psychologiquement du Kabyle et de l'Arabe. Les Mozabites sont traités d'hérétiques par leurs coreligionnaires mahométans. Parce qu'ils s'attachèrent à la lettre du Coran, ils furent persécutés un peu partout et ne réussirent à persévérer dans leur foi qu'en se réfugiant dans des ksours perdus, où leurs traditions religieuses et esthétiques étaient tant à l'abri du prosélytisme arabe (6) que de la civilisation occidentale. (7)

Si le Mozabite fut toujours d'humeur pacifique, il sut, à l'occasion, manifester à ses ennemis un fier courage ainsi qu'en témoignent ces paroles adressées à Abdel-Kader qui voulait les soumettre à ses lois : « Si tu veux nos villes, viens les prendre, nous en abattons les murs et tu n'auras devant toi que des poitrines de soldats. Tes menaces ne sauraient nous effrayer. Si tu nous fermes les portes du Tell nous nous passerons de grains, car les dattes nous suffisent. Nous avons des compatriotes dans tes villes et tu dis que tu les feras mourir. Que nous importe ? Ceux qui nous ont quittés ne sont pas des nôtres; écorche-les, si tu veux, nous t'enverrons le sel pour conserver la peau ». (8)

Je dis à mon hôte que les Mozabites du Tell, dont un collier de barbe noire et des lunettes accentuent la gravité naturelle, m'avaient paru être de plus avisés disciples de Mercure, dieu du commerce et des voleurs, que les Arabes et peut-être que les Juifs. Ces paroles semblèrent le flatter grandement et tant pour donner un tour plus familier à la conversation que pour illustrer les vertus du Mozabite il me conta que l'un d'eux, au temps de son feu père, faisait partie d'une délégation financière administrative, ou autre. Il avait coutume de déclarer à toute séance où il fallait décider quelque chose : « Je suis pour le bien. Pour dire que c'est mal, je ne peux pas dire que c'est mal. Pour dire que c'est bien, je ne peux pas dire que c'est bien ». On le remerciait de ses bonnes intentions et on le priait de préciser son sentiment sur la question. Il semblait réfléchir. On le pressait et il finissait par s'exprimer : « Moi, je suis pour le bien. Pour dire que c'est mal, je ne peux pas dire que c'est mal. Pour dire que c'est bien, je ne peux pas dire que c'est bien ».

On ne pouvait rien autre tirer de lui et, en vérité, c'était grande sagesse de sa part. Quoi qu'il advint de la décision adoptée, on ne pouvait, décemment, donner tort à un homme partisan du bien. Aussi, il conserva son siège, il obtint des honneurs et des espèces trébuchantes jusqu'au jour où, parce qu'il avait trépassé, il ne lui fut plus possible de répéter ces paroles onctueuses.

(6) Les Arabes veulent bien que les Mozabites aillent au ciel, mais ils « n'auront droit en paradis qu'à 1/3 de part et ils y entrèrent avec des oreilles d'âne ». Cit. E. Hurlaux.

(7) C'est seulement en 1882 qu'une colonne commandée par La Tour d'Auvergne marcha sur Ghardaïa, la capitale du M'zab, et assura définitivement la domination dans ce pays.

(8) Cit. E. Hurlaux.

La conversation prit fin là et, en dépit du thermomètre qui marquait 50° à l'ombre, on sortit flâner un peu dans la ville.

Le ciel pesait comme un couvercle gris sur les maisons closes de Ghardaïa. Tout semblait poussiéreux, suranné et figé dans un demi-sommeil. On marchait et l'on éprouvait un vague malaise à n'entendre aucun pas résonner et à ne sentir autour de soi que le silence accablé.

Mais la vie renaît dans les ruelles tortueuses qui la croisent et s'égarant dans un enchevêtrement admirable au bas de la ville.

Dans le quartier juif, (9) des orfèvres au turban jaune et à la longue chevelure cisèlent l'or pur. Dans leurs boutiques, les Mozabites brodent des selles de velours, des cartouchières et des porte-monnaies. Devant un étalage de chéchias militaires, de capotes décolorées, de chaussures en peau de mouton, un marchand, dans une attitude dont on ne sait si c'est du sommeil ou de la rêvasserie, attend le client improbable. Plus loin des fruitiers regardent avec indolence des essaims de mouches tourbillonner sur des tranches de melon et des grappes de raisin. Une odeur de poivrons frits se répand dans l'air.

C'est la Casbah, un coin du Vieil Alger, d'Alger la Nuit, qui revit là. Il faudrait cependant ajouter à ce tableau la voix enrouée des phonographes, les brunes hétaires aux pantalons bouffants, les escaliers invraisemblables montant jusqu'au ciel comme ceux que Jacob vit en songe, les parties de cartes où les poignards luisent brusquement et les mille vociférations d'orgie auxquelles se mêle parfois la voix sainte du muezzin.

Nous pénétrons, mon Mozabite et moi, dans un Café Maure et sur des bancs nous nous faisons servir du thé aromatisé de menthe. Le kaouadji sans aucune hâte porte des verres minuscules. Et il retourne parmi ses récipients, à sa cheminée de faïence, soufflant sur la braise qui renvoie sur son visage les lueurs légères et mouvantes de ses flammes.

Des compagnons, la matraque au côté ou le poignard passé au ceinturon, avancent des pions sur le damier. Mais au delà des gestes qu'ils font et des propos qu'ils murmurent, ils semblent s'absorber dans une longue songerie intérieure.

Près de nous, un Indigène solitairement fume le kef et le dédale des fumées bleuâtres qui l'enveloppent paraît être l'image de la pensée humaine qui erre, ondoie, s'entortille dans des cercles bizarres, mais toujours pareils, d'où elle ne peut point sortir.

Le fumeur m'invite à goûter du kef. Une griserie étrange m'envahit. Je me revois à Médéa sur la place d'Armes. Les maisons prennent des expressions humaines, des airs épanouis. Elles titubent et, comme pour se donner la main, elles se rapprochent et, lentement, lourdement, dansent une ronde. Peu à peu elles se précipitent. Les platanes et les réverbères se mêlent aussi dans la course folle. Tout tournoie et toutes les choses inanimées s'agitent...

A la sortie du café maure, nous nous rendons au Marché. Des chameaux sont agenouillés parmi des

(9) Sur 10.000 habitants Ghardaïa compte 1.100 Israélites. Ils se vêtent ainsi que les Indigènes et on ne distingue ceux-là de ceux-ci que par la mèche de cheveux qui leur pend sur l'oreille.

ballots venant d'Ouargla ou d'un pays plus lointain. Du bétail amaigri suit en hésitant son chemin et des enfants polissent avec un chien kabyle.

Des hommes coiffés d'un gigantesque chapeau d'alfa s'abordent en s'effleurant la main qu'ils portent ensuite à la bouche, mais si c'est un chef ou un pieux personnage que le passant croise, il s'empresse de lui aller baiser l'épaule.

Sur la Place grouillent des figures bronzées ou nègres, surtout au marché de la viande. Là se débitent, le long des murs où ils pendent, des quartiers de chameaux exhalant une forte odeur de pourriture et tout noirs de mouches. Des acheteurs marchandent cette viande pendant que, les jambes croisées à l'ombre de la muraille, un mendiant psalmodie une prière que la divinité et les hommes n'entendent point.

Nous ne nous attardons pas trop sur le marché et, à quelque distance de là, nous franchissons l'enceinte vétuste que surmonte la Porte des forgerons. Par des sentiers légèrement abrupts, nous allons à un monticule d'où on peut à la fois voir toutes les bourgades du M'zab.

Mon guide me désigna du doigt Mélika, la Royale, assise sur la cime d'un rocher, Ben Isguen dont l'étranger ne peut franchir l'enceinte crénelée, le ksar

ruiné de B'Noura, El Atouf où les deux minarets symbolisent les batailles et les vendettas de deux sectes rivales.

C'est le voisinage immédiat de Ghardaïa. Le Sahara, comme une bête fauve s'enroule autour des villages indigènes, et s'étend pour étreindre tout l'horizon. Plus loin c'est Ouargla et ses 1.200.000 palmiers, les sables d'or de Biskra, In Salah qu'on atteint à 30 jours de chameau, Inifeld où Pierre Benoît, dans son aimable fiction, fait fleurir une palmeraie et enfin le Hoggar, pays de chaos où vit, paraît-il, dans des villages aériens, un peuple primitif d'Indiens.

A ce moment, sur le ciel naît une bande pourprée. Elle s'étend et, comme un feu dévorant, embrase le firmament. Au soleil couchant, l'immensité paraît encore s'élargir et épancher sa grande âme triste. Et l'on a le sentiment que la vie est un vaste désert où errent de décevants mirages, image de nos désirs. L'homme las du voyage et des horizons mystérieux qui l'entourent persévère dans sa route incertaine car, dans son cœur, la fleur de l'idéal ne peut pas tout à fait mourir.

ALBERT ISRAEL.

Pourquoi les Nègres sont noirs

:: :: Conte Persan :: ::

Traduit avec des notes et commentaires

par V. LETROU-DUPUY

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES, etc., etc.

Il y avait un, il n'y avait pas un, sauf le bon Dieu il n'y avait personne. (1)

Il y avait en Efrigha, (2) dans le royaume de Habache, (3) un Cheikh vénérable et vénéré, qu'on appelait Cheikh Abdollah. Ce fidèle serviteur de Dieu passait ses jours et ses nuits à louer le Créateur de toutes choses, et il usait en moyenne une douzaine de chapelets par an.

Or, il arriva qu'un beau jour, parvenu à l'âge enviable (qu'Allah vous l'accorde!) de cent trente-trois printemps, (4) le vénérable Cheikh se

(1) *Yaki bud yaki nebud gheyr ez khouda hichki nebud*. C'est par cette étrange formule que débutent invariablement tous les contes persans. Il est à peine besoin de faire remarquer la contradiction contenue dans les termes de cette proposition.

(2) Afrique.

(3) *Habache* désigne l'Abyssinie. Il semblerait, d'après le texte de ce conte, que les Persans tiennent cette contrée pour un pays musulman, cependant qu'il est avéré au contraire que la majeure partie des habitants de ce pays, a, de toute antiquité, embrassé le christianisme. Des erreurs semblables, et même de plus grossières sont constamment commises par les auteurs mahométans. (Voir Ibn Maq'ad : *Tharayeq-ul-Hukama*, passim.).

(4) Une pareille longévité nous paraît exagérée. Mais elle n'a rien d'extraordinaire en Orient où, en raison du climat, les hommes vivent plus longtemps que chez nous. D'autre part, il faut remarquer que les 133 « printemps » dont il est question représentent des années lunaires, de onze jours plus courtes que nos années solaires, ce qui fait, sur un nombre aussi considérable d'années, une sensible réduction.

Des cas pareils de longévité sont cités par beaucoup d'auteurs orientaux. Ibn Maq'ad cite celui d'un Cheikh Mouallaq qui a vécu cent vingt neuf ans (op. cit. p. 248.) L'historien hindou Bâramapatâ nous parle également dans son remarquable *Traité-des-Quatre-Saisons Kamâ-riti-Pûtâ-nâ* d'un Brahmane « dont les années étaient parvenues au triple du nombre quarante ». Et le fameux chroniqueur et poète chinois Ching-lo-Tsung, le contemporain de Confucius nous affirme dans ses célèbres *P'ing-lu-tchi*, bien que le fait nous semble déjà plus invraisemblable, avoir connu un homme « âgé de plus de cent trente huit années ».

sentit appelé par le Créateur de toutes choses. Aussitôt il fit ses ablutions, teignit sa barbe et ses orteils au henné, (5) s'étendit sur sa chaise-longue, (6) les pieds pieusement dirigés vers la Mecque, et manda auprès de lui sa femme et ses enfants. Lorsque toute sa progéniture se fut assemblée à son chevet, le pieux Cheikh ouvrit la bouche et tint le discours suivant : « Ecoute-moi, ô femme, et vous, lumières de mes yeux, écoutez... Le Créateur de toutes choses m'appelle. Avant qu'il ne soit passé une heure, les aiguilles du néant auront fait le tour du cadran de mon existence... (7) et... et... » Et le pieux vieillard ne put achever. La mort, tel un grain de lentille, avait atteint le bout de sa langue. Et il quitta ce caravansérail provisoire pour la demeure éternelle. (8) (Allah vous accorde le reste de sa vie!)

Il y avait de cela douze mille et encore douze mille et encore douze mille lunes. (9) Et j'ai oublié de vous dire qu'en ce temps-là une égalité parfaite régnait sur la peau de toutes les créatures de Dieu, lesquelles étaient uniformément

(5) *Lawsonia inermis*.

(6) *Dochak*, sorte de canapé semblable à un sofa. Nous avons cru pouvoir traduire par chaise-longue.

(7) Cette comparaison des aiguilles et du cadran pourrait faire croire à l'existence des montres à l'époque à laquelle se passe cette histoire. Or, cette croyance de l'auteur est un anachronisme bien manifeste. On sait qu'en Europe même on n'a point connu la montre avant le IX^{ème} siècle. La première horloge que virent les Occidentaux fut celle envoyée par le Khalife de Bagdad Haroun-ar-Rachid à l'empereur Charlemagne. (Voir Raymond d'Hauteport-Labroye: *L'influence des Arabes sur la civilisation occidentale*. Tome I p. 43, Paris 1863.).

(8) Ou, en d'autres termes, comme disent encore les Persans: *goûzé akhêri ra dâd*, il exhala le dernier parfum de sa vie. (Les Orientalistes pourront retrouver dans le texte le mot que les convenances ne nous ont pas permis de traduire plus littéralement et que nous avons été obligé de rendre par « parfum »).

(9) C'est-à-dire trente six mille lunes.

blanches comme du camphre et comme du lait de gazelle. Mais voici comment naquit la race des noirs, un jour que Kaka-Morad avait mordu l'oreille de sa sœur Bibi-Djavaher :

Il était une vieille coutume au royaume de Habache qui voulait qu'à chaque deuil considérable, la famille du défunt non seulement revêtît des vêtements de couleur sombre, se déchirât la chemise et s'arrachât de désespoir un tas de poils, comme nous avons accoutumé de faire aujourd'hui, mais encore se plongeât tout entière dans un bain de goudron noir comme l'âme de Cheïtan (10) et le dernier corridor qui mène à l'enfer. Et durant douze lunes la famille devait conserver cette peau d'emprunt, après quoi elle se replongeait dans un nouveau bain, de camphre, d'amidon et de pelures d'ail, qui lui rendait sa couleur ancestrale.

Ainsi firent la femme et les enfants du pieux Cheikh Abdollah (Dieu ait son âme!). On envoya Kaka-Morad, qui était le plus jeune, chercher chez le maître teinturier d'en face (Grande Teinturerie Moderne, nettoyage à sec, deuil en 48 heures). (11) une grande jarre de goudron bien luisant, dont se badigeonna pieusement toute la famille du pieux Cheikh. Or, il arriva qu'un jour, dans une querelle qu'avait suscitée le partage d'une tranche de pastèque, Kaka-Morad, qui

était un méchant garçon, mordit si fort l'oreille de sa sœur Bibi-Djavaher, qu'il en arracha la moitié avec la boucle d'or qui l'ornait. Et Bibi-Djavaher, qui était une fille pieuse, maudit Kaka-Morad en disant : « Que le laveur des morts t'emporte. Puisses-tu rester éternellement noir, comme le goudron qui nous recouvre tous deux! » Et le bon Dieu, qui était déjà juste en ce temps-là, exauça le vœu de Bibi-Djavaher, qui était une fille pieuse. Quand les douze lunes prescrites furent passées, et que toute la descendance de Cheikh Abdollah eut la permission de se reblanchir à nouveau dans le bain de camphre et de pelures d'ail, Kaka-Morad resta noir comme devant. (12) Il eut beau se plonger et replonger dans le bain, et même gratter son goudron avec la pointe d'un couteau de cuisine, rien n'y fit. Sa vieille mère était désespérée. Elle eut recours aux médecins les plus renommés, aux plus illustres alchimistes et aux sorciers les plus redoutés du royaume : peine perdue. Kaka-Morad resta aussi noir qu'il resta noir, et sa descendance aussi noire. Et voilà pourquoi tous les esclaves noirs viennent du royaume de Habache, et qu'on les appelle kaka (13).

Morale : Ne mordez jamais l'oreille de votre sœur aussi fort que le fit Kaka-Morad.

ALI NO-ROUZE.

(10) Le diable.

(11) Traduction libre. Littéralement: « Paradis des couleurs de ce monde et de l'autre monde ».

(12) Littéralement: derrière comme devant.

(13) C'est, en effet, la dénomination par laquelle les nègres sont désignés en Perse.



- - SPHINX - -



Elle a laissé tomber son livre sur le pont ;
Et lasse, abandonnée au bercement tranquille
Des flots lourds de soleil, elle songe, immobile,
Fixant sur les lointains un œil vague et profond.

Elle a quinze ans. Age mystérieux, plein d'ailes,
Où l'âme hésite et tremble au bord de l'avenir,
Où succèdent aux rêves clairs près de finir,
Les rêves bleus, planant comme un vol d'hirondelles

Je scrute vainement son mol regard mi-clos :
Son sourire dit-il la douceur des paresse
Et de jouir sans fin des horizons nouveaux ?

Entend-elle, alanguie, aspirant aux caresses,
Le chant intérieur des premières tendresses
Et la clameur d'amour qui s'élève des flots ?

A. S.

Décembre 1923.

○○○○○○○○

MUSIQUE

○○○○○○○○

GABRIEL FAURÉ

I.

I. — Cygne sur l'eau. — II. — Reflets dans l'eau. — III. — Jardin nocturne. — IV. — Danseuse.

C'est un mince recueil de mélodies. Un petit album de vingt pages seulement, mais qui contient exactement vingt pages de musique pure. Dans plus d'une partition de trois cents feuillets, le chercheur le plus patient serait bien en peine d'en découvrir un aussi grand nombre.

Le génie de Gabriel Fauré est semblable à ce «parfum impérissable» dont il sut distiller jadis, en quelques accords, l'âme flottante. Il concentre dans une seule goutte toute sa griserie et la plus minuscule cassolette peut lui servir de prison embaumée. La plus courte mélodie de ce musicien incomparable «s'évapore ainsi qu'un encensoir» d'où monte lentement une volute enivrante et où se consume, invisible, un cœur ardent. Celui qui s'est penché sur cette musique, et qui en a respiré, longuement, les harmonies vaporisées, demeure à jamais prisonnier de leur sortilège.

L'art fauréen tient, dans l'histoire de la musique, une place singulière. C'est, à la fois, une confidence et une prophétie. Aucun discours musical ne semble, au premier abord, plus timide, plus discret, plus réservé; aucun ne contient cependant, plus de hardiesses, plus de propos audacieux, plus d'expressions osées. Cette éloquence séditeuse fait peu de bruit, mais elle n'en est que plus persuasive. Et ce qu'elle chuchote est un grand secret subversif.

Je ne crois pas diminuer la gloire de Gabriel Fauré, ni contrister ce souriant philosophe, en affirmant que les observateurs attentifs qui ont étudié de près et compris le langage et la pensée du plus courtois et du plus suave des révolutionnaires, ne sont pas extrêmement nombreux. Quand on a célébré la grâce verlainienne du compositeur de *Clair de Lune*, quand on a vanté son charme, sa distinction et son élégance, on croit souvent lui avoir rendu pleine justice. C'est commettre, au contraire, l'injustice la plus criante. L'apport de Gabriel Fauré dans l'art contemporain est infiniment plus sérieux et plus profond. Les lettrés de la musique en connaissent seuls l'importance. Elle est considérable.

Sans vouloir ramener toute l'histoire de la musique à la seule énumération des conquêtes verbales qui l'ont jalonnée, il faut bien reconnaître que ses grandes dates sont celles où s'est enrichi de termes nouveaux ce langage en perpétuelle évolution qui

tend vers une subtilité et une opulence sans cesse accrues. Les grandes révolutions, de Monteverde à Strawinsky, ont été marquées par des annexions de vocabulaire beaucoup plus que par des victoires de pensée ou de sentiment. Ce qui sépare si profondément les *Jeux d'eau* de Ravel de Haendel, par exemple, ce n'est pas le fond, c'est la forme; ce n'est pas la sincérité, c'est la technique. Si l'on admet en art la notion du progrès — postulat qui n'est pas accepté par tout le monde — il faut donc le faire résider dans le perfectionnement du langage, dans l'amélioration de l'outillage des forgerons harmonieux.

Les sujets d'inspiration musicale sont limités parce qu'ils sont éternels. Les compositeurs de tous les siècles chantent et chanteront toujours les mêmes passions et décriront les mêmes paysages. Si nous n'admettons pas que l'invention de locutions mélodiques ou harmoniques nouvelles, plus souples et plus pénétrantes, de timbres inédits plus raffinés, plus puissants ou plus évocateurs puisse permettre aux musiciens de demain d'aller plus loin que leurs aînés dans l'évocation de ces passions ou la description de ces horizons immuables, il devient parfaitement inutile et terriblement prétentieux de continuer à barrer des doubles croches depuis que Mozart est mort.

Le musicien qui apporte à ses contemporains des trouvailles de mots, des expressions heureuses, une écriture d'une richesse et d'une ingéniosité insoupçonnées est donc un grand bienfaiteur de son art. C'est un «éveilleur». Il engendre des chefs-d'œuvre, il ouvre des portes que franchiront demain des artistes de génie qui cherchaient leur voie. Il faut saluer la naissance de ces explorateurs comme une rare libéralité du destin.

La musique moderne a été assez favorablement partagée sous ce rapport. Depuis l'aventure wagnérienne, elle a vu, chaque jour, s'agrandir son domaine technique et chacun s'est efforcé de reculer ses frontières. Quelques-uns de ses prospecteurs ont accompli leur tâche avec fracas : Gabriel Fauré s'acquitta de la sienne sans bruit, mais il est peut-être celui qui fit preuve de la plus courageuse clairvoyance et enregistra les résultats les plus décisifs.

Lisez ses *Mirages*. Vous trouverez dans ces quatre mélodies une sorte de résumé schématique de sa carrière d'inventeur d'harmonies, de la *Bonne chanson* à *Pénélope*. Toute sa technique est là, épurée, apaisée, ramenée à l'essentiel. C'est celle d'un maître parvenu aux sommets de son art. Son style est idéalisé, dépouillé de tout ornement; pas une note

n'est inutile, pas une altération n'est superflue. Cette écriture est orfévrée, si fouillée se présente aujourd'hui sans la moindre recherche de coquetterie : et, par un prodige inexplicable, cette simplicité ne lui enlève rien de sa magnificence.

Il faut regarder d'assez près l'enchaînement de ces modestes accords, écrits, la plupart du temps, à trois ou quatre parties sans la moindre « doublure » pour comprendre cette paradoxale virtuosité. Cette écriture est une écriture essentiellement *intelligente*. Elle procède par allusions, par rapprochements, par feintes, par frôlements audacieux, par substitutions spirituelles, par fausses sorties, par équivoques et par escamotages. La note que l'on attend se dérobe : un subtil « retard » indique malicieusement sa cachette. Mais, au moment où l'on croit la saisir, une appoggiature non résolue l'emporte déjà dans une autre direction harmonique. Les accords se transforment avec une facilité déconcertante. Tout gonflés de dissonances rares, dont aucune n'est arbitraire, ils changent de couleur comme des caméléons. Mais il règne dans ces jeux savants une aisance et une logique absolument inimitables qui en font la noblesse. Et la pensée n'est jamais sacrifiée à cette prestigieuse écriture.

Prenez la première mélodie du recueil, *Cygne sur l'eau*, observez, dès le début, l'insensible impulsion qui éloigne paisiblement de la tonique la courbe calme de la mélodie prête à gagner le large : le majestueux oiseau qu'elle décrit ne quitte pas la rive avec plus de douceur. C'est une progression lente et quasi-silencieuse. Des harmonies ouatées se fondent dans le sillage d'un chant qui avance presque constamment par degrés conjoints, avec une orgueilleuse indolence. Ce départ est d'une souplesse et d'une grâce inégalables.

Sans condescendre à la description servile, cette musique ne perd, en effet, jamais de vue les plus fugitives intentions de son texte. Et d'une touche légère, sans insister, elle précise et souligne la vision des poètes. Voyez avec quelle maîtrise se trouve indiqué le glissement du cygne qui effleure les nénuphars dont chaque corolle « tour à tour a fleuri de désir et d'espoir », une délicieuse marche harmonique fend les ondes tranquilles de ce beau lac de musique et fait s'épanouir, l'un après l'autre, sur son passage, des accords qui s'ouvrent et brillent comme des fleurs.

Et quels extraordinaires effets le grand virtuose des « septièmes » tire de la juxtaposition de ces accords hardiment déplacés d'une seule pièce, sans renversements, qui transforment brusquement l'éclairage de la mélodie (« Renoncez, beau cygne chimérique, à ce voyage lent vers de troubles destins... ») et vous ramènent soudain au ton initial par un de ces miracles de fausse candeur dont l'auteur du « nocturne » de *Shylock* a le secret !

La fluidité et la transparence de l'eau n'ont jamais trouvé de meilleur peintre que Gabriel Fauré. La seconde mélodie des *Mirages* n'est que fraîcheur, reflets et cristal limpide. Le choc d'un *ut* dièse ride un instant la nappe liquide : de grands cercles se forment à sa surface. Des triolets les élargissent et les poussent vers les rives où ils viennent mourir dans l'apaisement du rythme binaire. Et le calme renaît sur le « miroir enchanté ». Jamais musicien n'avait obtenu jusqu'ici, par des moyens aussi simples et aussi raffinés à la fois, une évocation aussi saisissante sans quitter le domaine de la musique pure. Et jamais jongleur de l'écriture artiste ne réussira une progression aussi chatoyante que celle qui porte sur ses ailes dia-

prées les vers : « Alors, au fond du Passé bleu, mon corps mince n'était qu'un peu d'ombre mouvante sous les lauriers et les cyprès... » Qui n'a pas éprouvé la joie délicate de tenir sous ses doigts ces accords dont un mécanisme fragile assure la féérique transformation, qui n'a pas pris plaisir à nouer et à dénouer les fils qui les unissent, qui n'a pas éprouvé leur force ascensionnelle, ignore une volupté musicale d'une rare intensité.

Il y a plus de simplicité encore dans le *Jardin nocturne*. Là, l'écriture s'amenuise jusqu'aux limites de l'insaisissable. Lorsque l'eau fuit « goutte à goutte au bout des vasques rondes », c'est véritablement avec le seul dialogue de deux gouttelettes mélodieuses que le compositeur parvient à réaliser le rêve du poète sans renoncer le moins du monde à la substantielle saveur de son discours musical.

Et je ne sais si ce tour de force n'est pas éclipsé par celui de *Danseuse*, où le simple accent balancé d'une double croche fait naître irrésistiblement l'image d'une giration infatigable, de bras nus s'élevant et s'abaissant comme des ailes et de voiles alternativement gonflés et affaissés autour de la hampe svelte d'un souple corps de femme.

On reconnaîtra là le génie fauréen, toujours discret et secret, toujours habile à suggérer, grâce à une indication fugace et imperceptible, toujours prompt à libérer le rêve. On retrouvera dans ces *Mirages* toutes les séductions voluptueuses de *Soir* et toute la tendre gravité de la *Chanson d'Eve*. On les retrouvera sous une forme presque éthérée qui pourra dérouter les lecteurs superficiels, mais qui comblera de délices les familiers de ce style de haute qualité qui connaissent sa courbe heureuse.

Les *Mirages* donneront également à plus d'un compositeur d'utiles leçons de prosodie. Peu de musiciens possèdent ce sens mystérieux du rythme des mots français, si fuyant, si léger, si trompeur. Notre langue, on le sait, n'a pas les élastiques et chantantes inflexions de l'italien ni le profil heurté et les énergiques accents de la déclamation allemande. Sa mélodie s'inscrit dans des intervalles de peu d'étendue. Mais son harmonie est fine et précise et exige un respect attentif. Gabriel Fauré use à son égard de procédés d'une habileté singulière. Il lui prête une sorte de souplesse artificielle par l'emploi de syncopes qui lui communiquent d'utiles élans. La recette n'est pas sans danger. Elle ne peut être appliquée que par un maître qui connaît la limite de résistance d'une voyelle et les possibilités d'extension mélodique d'une syllabe entre deux accentuations empruntées au langage courant. Tout autre que lui échouerait dans cette gageure. L'auteur du *Don silencieux* en tire des effets infailibles. Ici encore, il a trouvé les éclairages verbaux les plus justes et les plus adroits pour faire valoir la couleur musicale de son poème.

Toutes ces qualités ne sont évidemment pas de celles qui assurent à un artiste une popularité formidable. Les mérites d'un novateur de cette race demeurent forcément un peu intimidants pour une foule. La gloire de Gabriel Fauré éblouira de plus en plus, dans l'avenir, les musiciens en possession des secrets de leur art, sans atteindre probablement les masses profondes des auditeurs de bonne volonté. L'esthétique de cette musique est fondée sur une aristocratie de l'intelligence et du cœur qui sélectionne impitoyablement ses fidèles. Ne nous étonnons donc pas de la voir si souvent trahie.

Toutes les chanteuses de France et, hélas ! de Navarre ont mis les mélodies de Fauré à leur répertoire : combien d'entre elles sont capables de défendre cette

musique transcendante qui voile son rayonnement avec une sorte de pudeur jalouse?

Il y a dans cet art quelque chose de si neuf et de si rare qu'il est peut-être celui qui déconcerte le plus profondément les étrangers. Il faut connaître à fond l'âme de ce pays pour goûter pleinement la saveur précieuse de ce lyrisme confidentiel qui ne pouvait naître ailleurs que chez nous. En Allemagne, dans des milieux avertis où les œuvres d'apparence plus agressive d'un Debussy ou d'un Ravel sont acceptées sans résistance, le style de Fauré demeure une énigme impénétrable. Cette pureté, cette profondeur dans la nonchalance, cette puissance dans la douceur et ce ton modeste pour tenir des propos définitifs, tout semble inquiétant et paradoxal à certains auditeurs ingénus

qui ne peuvent concevoir cette discrète façon d'avoir du génie.

Avec un peu d'égoïsme — car la musique manque peut-être ici à son devoir international, — félicitons-nous de posséder seuls cet harmonieux secret. C'est l'honneur de notre terre de pouvoir donner naissance à des artistes aussi exceptionnels. Et ces choses devaient être dites au moment où Gabriel Fauré, renonçant aux flatteries officielles que pouvaient lui valoir ses hautes fonctions, rentre si paisiblement, par une de ces modulations insensibles qu'il aime, dans l'existence de labeur silencieux qui nous a valu tant de précieux chefs-d'œuvre.

EMILE VUILLERMOZ.

(Musiques d'aujourd'hui.)

L'EXPOSITION ROGER BRÉVAL

M. Roger Bréval, dans son catalogue, nous promettait de la « couleur ». C'était promettre gros. Allions-nous retrouver les conventionnelles demi-teintes violacées des anémiques couchers de soleil sur le Nil? Ou bien le peintre qui nous conviait, avec un rien de préciosité et de blague juvénile, à venir juger de son effort était-il l'un de ces forcenés persuadés que les coloristes sont ceux qui s'expriment en couleurs violentes? Pour ma part, convaincu que le coloriste est celui qui tire le maximum de vibrations des harmonies qu'il emploie, et dont les couleurs ont toute la transparence, la luminosité et l'éclat qu'elles peuvent avoir, j'avoue que la préface du catalogue de M. Bréval m'avait paru plutôt faite pour inspirer de légitimes appréhensions.

Or, il nous faut reconnaître tout d'abord que l'aspect d'ensemble de l'exposition est plus que rassurant... Nous sommes loin de ce bric-à-brac attristant, de ces accessoires destinés à épater le bourgeois et si chers au « fier rapin » de Salmon :

L'art divinise, il émancipe,
Confère, au prix de certains tics,
Les avantages de l'aspic
Et le droit de fumer la pipe...

Au lieu de cela, une impression de clarté, de netteté; partout la mesure, l'équilibre, la grâce; en un mot, cet impondérable : le goût.

Mais voici qui est mieux, voici qui mérite d'être publié: M. Bréval est un véritable peintre! Affrontant les khamsins, il a travaillé en pleine fournaise, pour essayer de nous communiquer un peu de l'émotion qu'il a ressentie en face du motif.

M. Bréval a exposé à côté de ses études d'Egypte, des dessins, des croquis dont le moins qu'on en puisse dire est qu'ils témoignent de sa science du dessin, d'un goût très sûr, et d'une réelle virtuosité décorative. Quelques paysages d'Auvergne, notés sans prétention, aux verts chauds et lumineux, permettent de mesurer le chemin parcouru par l'artiste et aussi sa sincérité, car il a dû changer du tout au tout sa palette quand il a voulu évoquer, dans la haute flamme des midis, l'aveuglant Mokattam ou l'ombre ardente d'un sycomore. Son grand portrait du peintre Boeglin présente

d'incontestables qualités de facture. A noter *La Maison Rose*, pour la recherche des rapports ; *Du Soleil chez les Morts*, *Le Granit Silencieux*, *Dohr*, d'une luminosité vibrante ; *La Symphonie Verte* qui vaut par la composition, ainsi que *La Mare aux Lotus*. *Le Sycomore* (reproduit dans le catalogue) n'est pas sans hardiesse ; *Deil Allâh* est d'une facture fort intéressante.

En somme, sans crier au miracle (chose que du reste la modestie de M. Bréval serait la dernière à nous pardonner) voici des œuvres qui auraient pu faire fort honorable figure à Paris, à Rome... Voici un artiste qui ne se croit pas tenu d'obéir à un mot d'ordre, de peindre jaune s'il sent gris, ou bleu s'il voit vert, bref qui ose un effort soutenu pour être lui-même. N'est-ce point là, par les temps qui courent, un résultat digne d'être signalé, voire donné en exemple ?

D. GAUDET.

LE FOLK-LORE UNIVERSEL

À propos des livres récents suivants :

P. Saintyves « Essais de Folklore biblique ». (Nourry, in-8°).

A. Moret, « Mystères Égyptiens ». (Colin, in-8°).

Noël Amaudru, « Pays de Loups ». (P. Biron, à Pologny, in-8°).

Isabelle Sandy, « Andorra ou les Hommes d'airain ». (Plon-Nourrit, in-16).

Euripide. « Les Bacchantes ». Traduction et introduction de Mario Meunier. (Plon, in-12).

« Les romans de la Table Ronde » nouvellement rédigés par Jacques Boulenger. 4 volumes parus (Plon, in-16).

A. de Chateaubriant. « La Brière ». (Grasset).

Pour apprécier tout l'intérêt du livre de M. Saintyves et de sa méthode de folklore « traditionniste », il faut se rapporter à ce qu'était naguère l'histoire des religions. Après les sarcasmes de Voltaire ce furent les explications naturalistes de Renan. Dans l'intervalle seuls quelques esprits comme Joseph de Maistre, d'Eckstein, Fabre d'Olivet, Saint-Martin, comprenaient « le sens mythique ». Ils furent pour ainsi dire les précurseurs du grand mouvement contemporain qui comprend dans ses grandes lignes, à côté des sociologues comme Durkheim, l'école ethnologique de Sir Frazer, l'école anthropologique de P. Scheil, les préhistoriens comme J. de Morgan, et les folkloristes comme A. Van Genny et M. P. Saintyves. Ces études offrent, en effet, autant d'intérêt pour les croyants que pour les libre-penseurs. On ne voit plus aujourd'hui de la même façon qu'hier. Il faut pour être juste noter que l'école dite occultiste y est pour quelque chose; elle a conduit souvent à une plus juste intelligence des rites et des mythes; elle a ramené l'attention sur le symbolisme trop oublié des uns et des autres.

Prenant des thèmes tels que le feu qui descend du ciel, la verge d'Aaron ou le bâton sec qui reverdit, l'eau qui jaillit du rocher, le tour de la ville et la chute de Jéricho, l'eau changée en vin, la multiplication des pains, etc. M. Saintyves, bien loin de hausser les épaules comme Voltaire, ou de chercher une explication rationnelle comme Renan, approfondit le sujet, en explore les alentours pour en discerner l'origine et le sens. Il constate d'abord qu'il s'agit dans tous ces cas d'un thème du folklore universel. Tous ces miracles ont été, selon les récits, exécutés bien des fois et dans tous les pays. On en connaît de multiples exemplaires et d'innombrables variantes. (Et ces nombreux récits sont le charme, la parure de ce gros volume). Tout cela, dit alors l'auteur, se rapporte à un rite primitif : rite de fécondité en général, feux de la Saint-Jean et roues solaires, bouturage magique, « arbre de mai », fête dionysiaque de la vigne, libation dans un fleuve, rite de protection, de possession ou de conquête, rite

pluvial, etc... Telle est l'origine millénaire mais que l'on peut saisir d'approximation en approximation. Tout cela d'autre part acquiert un sens symbolique, mystique, souvent très raffiné et très haut.

« Entre le rite magique le plus simple, on pourrait dire le plus primitif, et le symbolisme le plus raffiné, il n'y a pas de hiatus ». Le fait légendaire est l'exégèse d'un rite antique et sert de base à l'enseignement mystique. La grande idée du parallélisme, des correspondances des divers plans cosmiques nous prépare d'ailleurs à ce point de vue. La vie physique versée à torrents glorieux par le soleil et la vie de l'âme, le renouveau de la nature au printemps et la naissance mystique de l'initié et du croyant dépendent du même principe divin. Les ceps desséchés qui s'épanouissent dans la main des saints comme dans celle de Dionysos ou celle de Tannhäuser, sont d'anciens rites sacrés « destinés non seulement à provoquer le reverdissement du printemps et le jaunissement de l'automne, mais la descente de la grâce au cœur des prêtres et des fidèles ». D'ailleurs, il suffit d'ouvrir un livre de messe pour constater que la liturgie montre la résurrection de la nature unie à celle de la divinité!

De ces savantes recherches on peut tirer de nombreuses conclusions. Nous croyons même qu'une judicieuse apologétique se référant aux méthodes de Maistre, de Lamennais, de Newman et des Pères de l'Église, pourrait y trouver des arguments. Bornons-nous à constater d'abord que la méthode allégorique modérée a les meilleures raisons et les meilleures références. Bien loin d'obliger à prendre à la lettre toute la Bible — comme on le croit, parfois, — l'Église, par la voix des Pères des premiers siècles, dit formellement le contraire. D'autre part, l'universalité des légendes et des rites si merveilleusement établie par les folkloristes modernes peut nous inviter à voir dans le Christianisme l'épanouissement et la rectification des croyances permanentes de l'humanité.

Des thèmes étudiés dans le grand ouvrage de M. Saintyves nous trouvons des exemples épars dans divers livres récents de genres très divers. Le dernier volume paru des « Romans de la Table Ronde » a pour sujet « Saint-Graal ». Le roman de Mme I. Sandy sur une famille de la si curieuse République d'Andorre contient ainsi nombre de coutumes à la fois locales et universelles. Aussi bien, dans un groupe social essentiellement basé sur la culture et pour ainsi dire le culte de la terre peut-on s'attendre à ce que les rites de tradition et de prise de possession aient été soigneusement conservés. Ce roman est, avec « La Brière » de M. A. de Chateaubriant, autre récit plein de thèmes de folklore, l'un des plus intéressants qui aient paru ces mois derniers. L'auteur a des pages émouvantes sur la vie normale. Elle voit avec perspicacité dans la littérature paysanne qui s'oppose harmonieusement à la litté-

rature urbaine et cosmopolite des Girandoux et des Paul Morand, une sorte de défense de la vie intérieure et spirituelle contre l'étouffement d'une civilisation si inhumaine qu'elle finit par se retourner contre la véritable culture. « Si je chante les bois, c'est parce que l'usine sévit; et à cause de la ville surpeuplée, je célèbre la vie au village. L'âme humaine a, comme le corps, besoin d'espace et de grand air ». Le plus triste, c'est que nombre de contemporains sont tellement intoxiqués par cette fausse civilisation qu'ils finissent par n'en plus souffrir. Au vrai, nous n'en souffrons « que dans la mesure où l'homme intérieur survit en nous... Tout s'agglomère et se corrompt. Il n'y a plus de solitaires... Chanter la nature, dégager la part de beauté et de vérité contenue dans le destin de ses derniers fidèles, c'est peut-être indiquer à nos contemporains le remède d'une très grave épidémie ».

Le même genre d'intérêt se trouve dans le recueil d'essais sur le Jura, « Pays de Loups », de M. Noël Amaudru. Ce pays avait d'ailleurs été jusqu'ici assez négligé par les écrivains. Une lacune est comblée ainsi en partie pour notre instruction et notre plaisir, car le style de M. Amaudru est particulière-

ment vivant et spirituel. Nous trouvons notamment dans ce livre une belle description des feux de la Saint-Jean, souvenirs de la vieille religion solaire, antiques pressentiments de Celui qui fut appelé le Nouveau Soleil et la Lumière incréée.

Si d'autre part nous lisons les études de M. A. Moret sur les célèbres « Mystères Égyptiens » nous sommes frappés de constater à quel point ils préfigurent les dogmes chrétiens de la vie future, de la rédemption et de la communion. Mais Osiris n'est-il pas le dieu gréco-syrien Dionysos ? Et précisément nous voyons dans les remarquables commentaires de M. Mario Meunier sur les « Bacchantes » d'Euripide (cette traduction de ce chef-d'œuvre grec avec l'introduction et les notes constitue la plus claire et séduisante étude des mystères d'Eleusis), comment un épi offrait aux initiés d'Eleusis le secret de l'immortalité, comment le vin symbolisait pour eux « cette vie toute puissante qui circule dans l'univers et crée au sein d'une même unité la diversité de tout ce qui a vie », comment leur délivrance s'obtenait par l'identification de leur âme à l'âme divine ».

EMILE DERMENGHEM.

Le Peintre Portraitiste JOSEPH TEPPER

Joseph Tepper qui fut notre hôte pendant deux semaines, est né en 1866 à Odessa. Il a fait ses études à l'École des Beaux Arts de cette ville. En 1905, il vient travailler avec Raphaël Collin & Ferdinand Humbert à Paris. En 1910, il expose pour la première fois et presque simultanément à la Société Nationale de Paris, à Versailles où il obtient une médaille d'argent,



à Clermont Ferrand, à Dijon et à Londres où le Jury lui décerne une médaille d'or. Après quoi, il entreprend la série des longs et instructifs voyages à travers l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie où il s'arrête de 1914 à 1922, les pays balkaniques, la Turquie, la Syrie, la Palestine et l'Égypte où j'ai eu la bonne fortune de le connaître et de me lier d'amitié avec lui. Les horizons bibliques de la Palestine suscitent aux confins de son souvenir les vieilles nostalgies ancestrales. De cette terre encore imprégnée du divin, il rapporte une riche moisson de paysages et de portraits. Quelques toiles, telle ce *Jésus parmi les pêcheurs* ou encore cette *Symphonie marine* s'imposent impérieusement à l'attention.

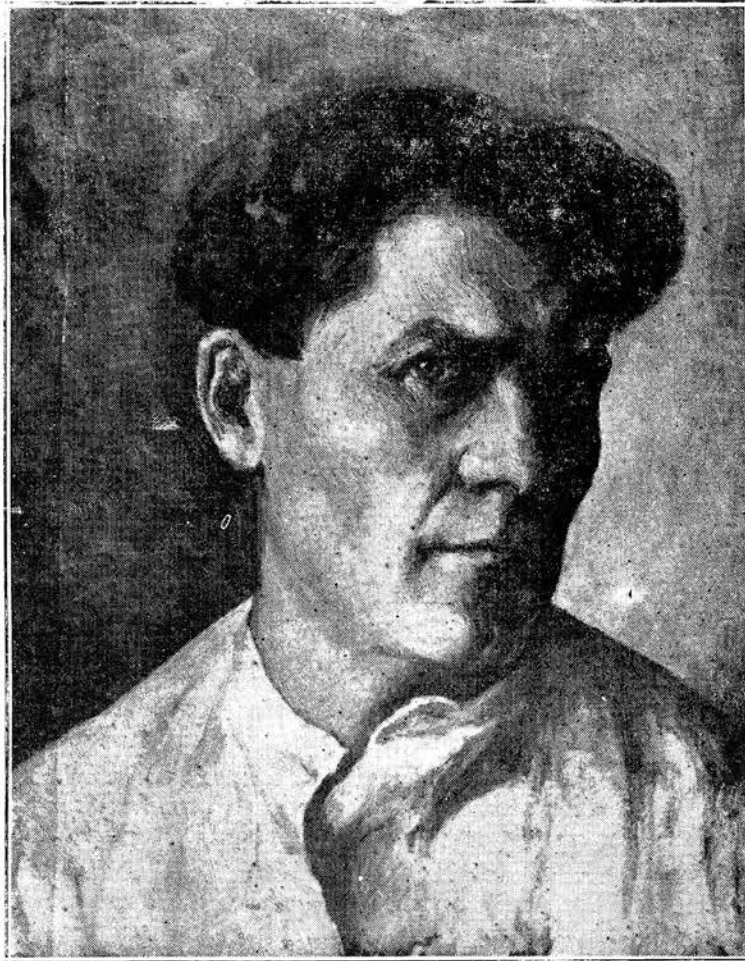
J'ai vu de lui quelques paysages, entre autres, un sous bois rempli de silence et de mystère. Au milieu de la forêt, un cours d'eau chemine sinueux et tranquille. Les arbres s'inclinent sur son passage et leurs lourdes robes d'émeraude s'y reflètent avec une émouvante tendresse. Mais c'est dans le portrait que Tepper est tout simplement inégalable. Nous avons



Portrait de Madame Enrico Terni

la bonne fortune d'en reproduire trois par les moyens rudimentaires dont on dispose ici. La symphonie des couleurs est hélas assourdie. Mais il reste quand même dans ces reproductions des traces incontestables d'un art vigoureux, d'une santé, d'un équilibre et d'une maîtrise qui dénoncent l'artiste. Arrêtons-nous un instant devant le portrait de Madame *Enrico Terni*. Au milieu du mouvement des lignes, le mouvement essentiel du visage, son expression synthétique ont été saisis et fixés avec un rare bonheur. Et cette tête de sa mère, austère et douce, candide et subtile, ne dirait-on pas qu'elle va jaillir du cadre, descendre de la cimaise pour se mêler aux vivants et pour leur donner la réplique ? Enfin, cette esquisse de Tepper par lui-

même, quelle franchise, quelle rudesse et en même temps quelle virilité ne dénote-t-elle pas. Ah ce n'est pas un art mièvre que celui qui fixe ainsi sur la toile le tumulte énigmatique d'une face tourmentée par on ne sait quel



TEPPER peint par lui-même

feu intérieur. Nous attendons avec impatience l'exposition que ce noble artiste médite d'organiser ici pour en parler avec plus d'abondance et de précision. Dorénavant, cependant, ces quelques notes trop brèves donneront aux curieux une impression d'ensemble des aspects successifs de sa probité artistique et de son indiscutable talent.

PAUL FAUVELLE.



JOSEPH TEPPER — *Portrait de ma mère*



PARAVENT JAPONAIS

*Un paravent fané qui s'érige en triptyque...
 Sur ses montants laqués de vernis exotique
 Chaque feuille dessine un Japon tout en or
 Dont quelque chrysanthème éclaire le décor.
 Mains pétales flétris pleuvent de fines branches
 Sur les ponts rebondis qui font comme des hanches
 A travers des jardins nettement ratissés
 Où les arbres sont tous menus, rapelissés.*

*Quels doigts mignons de fée ont brodé ces images
 Sur le satin soyeux, damassé de ramages,
 Ont saisi en plein vol ces oiseaux inconnus
 Qui tendent leurs becs tors en gestes saugrenus ?
 C'est un monde à l'envers de mouches gigantesques
 Près d'hommes raccourcis en frères nains grotesques,
 Tandis que le sommet du vieux Fusi-Jama
 Domine à l'horizon tout le panorama.*

*Un Shagoun somptueux se répète au triptyque...
 Toujours même profil et parure identique;
 Qu'il erre à pas distraits ou fixe son ennui
 Sous le kiosque étroit, c'est partout encore lui.
 Je sens vive pitié pour ma sœur la brodeuse
 Que l'amour a guidée en sa tâche hasardeuse :
 Les pleurs ont dû voiler sa prunelle autrefois
 Pour que même seigneur soit reproduit trois fois.*

DE CAZALENS.

VŒUX ET AVEUX DU JOUR DE L'AN

A Sa Majesté Fouad Ier, Roi d'Égypte.

J'eusse aimé tant, au seuil de l'année nouvelle, ne parler que de choses souriantes et se-reines, et ne composer qu'un conte légendaire ou un poème d'espoir et d'amour.... Et cependant même aujourd'hui, il faut lutter, — et hélas ! lutter sans la foi....

Il existe au Caire une Bibliothèque Royale. Vous l'ignoriez, ou bien vous en avez entendu parler comme d'une curiosité qu'il ne vous sera pas donné de voir. Elle existe pourtant, et je m'y rendais il y a quelques années, quand je préparais un examen. C'est une construction superbe, avec de grandes salles bien éclairées, possédant de belles tables de travail et des fauteuils commodes, une bâtisse et une installation comme en possèdent peu de bibliothèques d'Europe. Et c'est néanmoins une désolation. Très peu de lecteurs, et ceux qui y allaient une fois, consentent rarement à y retourner. Je ne parle que de la section européenne, la seule que je puisse juger par ma propre expérience. Il faut croire — mais le doute est en moi — que la partie arabe est plus heureuse.

Les dépenses sont énormes et l'utilité est insignifiante ou nulle. A quoi tient cette révoltante disproportion ?

Tout d'abord, c'est à l'accueil décourageant dont on est l'objet. Les bibliothécaires et les surveillants n'ont pas compris, pour la plupart, que, s'ils sont à leur poste, ce n'est pas pour bayer aux corneilles avec des airs de suffisance; ce n'est pas pour répondre — s'ils daignent encore — avec orgueil et insolence à l'étudiant timide qui entre respectueusement dans le temple des livres; ce n'est pas pour toucher à la fin du mois des émoluments qu'ils n'ont pas mérités; mais pour être à l'entière disposition du lecteur. le mettre à son aise, lui faciliter les recherches, veiller à ce qu'il obtienne ce qu'il demande, noter les livres qu'il leur a signalés et qui ne figurent pas dans les répertoires, proportionner leur dévouement et leur effort à l'importance des travaux qu'il a à préparer. C'est ainsi du moins que les choses se passent généralement dans les pays avancés. Pour ne citer qu'un exemple, le dernier en date, je dirai que lors de mon séjour à Venise, j'ai travaillé pendant près de deux mois à la célèbre *Biblioteca Nazionale Marciana* pour examiner quelques textes italiens se rapportant à

la Renaissance. Le Directeur, outre qu'il m'aida personnellement de sa vaste érudition, outre qu'il se fit communiquer des œuvres introuvables de certaines villes (Padoue ou Milan) qui en possédaient miraculeusement un exemplaire, outre tout cela, il mit à ma disposition un bibliothécaire compétent et une petite salle réservée où je retrouvais chaque matin, sans avoir à me déranger, tous les livres, les dictionnaires, les documents dont j'avais besoin. Voilà l'accueil qu'une bibliothèque italienne faisait à un *étranger*. La Nationale du Caire en est-elle capable ?

Si le mauvais accueil et la sottise arrogante ne manquent pas chez nous, par contre des livres essentiels font défaut. Ouvrez, par exemple, le tiroir des fiches philosophiques, psychologiques, historiques ou littéraires, et vous serez tenté de rire aux éclats, si ce n'était vraiment triste. La moindre bibliothèque communale, en Europe, est cent fois plus riche et dépense mille fois moins. Cela est simplement honteux.

Quelquefois, certains livres intéressants sont enfouis soigneusement dans les dépôts. Encore faut-il, pour les obtenir, en découvrir la cote, l'édition, le format. Mais ici surgit un grand problème: à quelle lettre alphabétique doit-on chercher Lucain, Cicéron, Sénèque? Aux lettres L, C et S ? Peut-être, mais pas nécessairement. Il m'est arrivé de trouver un auteur latin, je ne sais plus lequel, là où je ne pouvais, même en rêve, en soupçonner l'existence. Que de journées perdues dans des recherches stériles, que de colères et de mauvais souvenirs se rattachent à cette période de ma vie...

Quand les catalogues ne sont pas défectueux, quand, d'aventure, vous parvenez à mettre la main sur un titre et une cote, quand, nerveux, anxieux, congestionné, vous présentez votre bulletin au surveillant, qui doit, à son tour, l'envoyer au dépôt, il vous faut subir la cruelle épreuve de l'attente. L'inquisition romaine n'aurait pas imaginé de supplice plus raffiné. Au bout d'une demi-heure, votre bulletin vous est rapporté sans le livre. Inutile de protester; vous avez oublié de désigner le format. Rectification. Nouvelle et pénible attente. Après une heure, la réponse est que le livre en question est chez le relieur. S'il n'est pas chez le relieur, il est en lecture. De guerre lasse, vous commandez une autre œuvre, et quand vous la tenez enfin, il est précisément l'heure de la fermeture. Vous devez

dcnc revenir l'après-midi. Horreur! Une fois, pourtant, j'arrivai à avoir entre les mains un Lucrèce qu'il me fallait à tout prix pour un devoir universitaire. Je ne devais plus lâcher ma proie. Je m'empressai de déposer deux cents piastres en garantie et j'allai auprès du conservateur pour les formalités de prêt, heureux de garder mon Lucrèce chez moi pendant quelques semaines. Vous pensez que je pouvais enfin sortir de cette galère ? Pas du tout. L'édition étant du XIX^e ou XVIII^e siècle, le conservateur m'objecte, sans se donner la peine de me regarder, qu'elle ne peut être donnée en prêt. Je ne veux plus me rappeler ces heures terribles. Je sais qu'en rentrant j'écrivis une lettre violente au Directeur, qui me convoqua pour le lendemain et qui me reçut très courtoisement — c'est une justice à rendre — et intervint pour que le Lucrèce me fût enfin confié. Mais, depuis, je jurai que je ne retournerais plus à cette maison de torture. C'est alors que j'eus recours à la bibliothèque du Musée Égyptien, que M. Lacau, son digne et bienveillant Directeur, m'autorisa à fréquenter, bien qu'elle réponde à une autre destination.

Tout cela est bien vieux. Ce n'est plus de moi qu'il s'agit maintenant, mais des autres étudiants, qui souhaiteraient, comme moi, trouver dans la Bibliothèque Nationale les instruments de travail, l'ordre et le bon accueil auxquels ils ont droit.

J'insiste, c'est un droit.

Et le gouvernement manque à un devoir élémentaire, commet un crime de lèse-intelligence quand, disposant d'un budget énorme pour la Bibliothèque, il la laisse aller à la dérive, sacrifiant des milliers et des milliers de livres égyptiennes, pour nourrir nombre de fonctionnaires replets et paresseux (ce reproche ne les atteint pas tous).

On parle dans le pays des grandes créations de l'Égypte nouvelle, des hôpitaux, des écoles, des asiles, des facultés et de toutes sortes d'institu-

tions publiques. Mais n'est-il pas plus logique de mettre de l'ordre d'abord dans les institutions existantes, d'organiser par exemple cette fameuse Bibliothèque de triste mémoire, en désignant un comité compétent, dont les membres auraient des charges adéquates à leurs goûts et à leurs spécialités, et qui lui assurerait un fonctionnement moderne, des ouvrages de fonds indispensables dans chaque matière, un système d'achat et d'échange qui nous permettent d'être à peu près à jour et au niveau de l'Europe ?

Puisque voici le nouvel an, qu'il ne me soit pas défendu de m'adresser à Sa Majesté le Roi et de Lui présenter un vœu dans l'intérêt de la Nation et dans l'amour sincère de l'étude :

SIRE,

« Je n'ai pas l'habitude de flatter les grands
« et les puissants; mais ceux que leurs fonctions
« ont amenés à l'honneur de connaître mieux
« que moi Votre Majesté, m'assurent qu'Elle se
« dévoue à toutes les manifestations généreuses
« de l'esprit, qu'Elle s'intéresse loyalement aux
« sciences et aux arts, et qu'Elle voudrait ren-
« dre ce beau Pays de rêve habitable pour les tra-
« vailleurs intellectuels. Votre Majesté sait qu'une
« Bibliothèque Nationale est le foyer où s'alimen-
« tent tous les ouvriers de la plume, un centre
« autour duquel gravitent les intelligences acti-
« ves dont l'Égypte nouvelle a tant besoin pour
« son rapide développement.

SIRE,

« Permettez à un obscur travailleur, dont
« l'unique mérite est d'avoir, non sans difficulté,
« essayé de vaincre les forces inertes des hommes
« et des choses qui s'opposaient à son activité,—
« permettez-lui, Sire, à l'occasion du nouvel an
« de déposer aux pieds de Votre Personne Au-
« guste, le vœu sincère et désintéressé que l'E-
« gypte n'ait plus à souffrir une Bibliothèque Ro-
« yale indigne de Votre Majesté.

EMILE NAMER.

Illustrations de Roger Bréal



- - L'Egypte il y a cent ans - -

Que représente un siècle dans la vie d'un peuple, d'une agglomération, dans l'apparence extérieure d'un pays, dans ses traits, dans l'expression de son visage? Et pourtant, reportons-nous par la pensée à ce qu'était notre Egypte de 1820 à 1830, par exemple. Des lectures récentes, entre autres « *Une Mission Militaire française auprès de Mohamed Aly* (1) ont provoqué en moi une obsession : l'évocation presque visuelle de la Vallée du Nil au temps de nos grands pères lorsqu'ils étaient jeunes; je ne saurais dire à quel point la figure de ce pays, dans sa vie de tous les jours, de 1750 à 1850, me passionne; j'ai une faiblesse pour ces années, qui ne sont point tellement loin derrière nous. Vers 1820 la divine lumière, qui fait si beau notre ciel, éclairait un pays sortant d'une longue léthargie et, pour nos ancêtres arrivés ici, laissant derrière eux la vieille Europe, cette Egypte a dû sembler une contrée unique, tout à la fois vieille et jeune, renaissant de ses cendres, tel le légendaire phénix.

L'Orient et son charme, surtout pour des yeux étrangers, sa rutilance, sa nouveauté, le climat presque torride, l'existence plutôt facile, loin des persécutions politiques et de la vie souvent étroite et renfermée que l'on menait chez soi, l'immensité du désert, le déracinement et les attaches rompues, tout devait contribuer à créer chez les émigrés un état d'âme spécial, un frémissement de la sensibilité, dont il n'est pas impossible que nous, leurs descendants, ressentions encore les dernières vibrations à travers notre être, dès lors que nous évoquons ces temps.

Imaginons un peu la vie de ces ascendants. Je vois, au Jardin Rossetti, vers midi, un petit groupe de négociants, de médecins, un ou deux pharmaciens, quelques officiers prenant l'apéritif, en bavardant, dans une petite pâtisserie; ce sont surtout des Italiens et des Français, habillés à l'arabe, en turban et ghibba, tout comme les Omdehs de nos jours; ils parlent des dernières nouvelles arrivées par le courrier mensuel, de leurs affaires, de leurs espoirs, des faits d'ici. Le Pacha, Mohamed Aly, était tout-puissant, le maître souverain et autocrate du pays; l'Egypte guerroyait dans trois continents simultanément, au Soudan, en Arabie et en Grèce (dans le Péloponèse). Comme c'est loin et comme tout cela semble irréel! Des troupes égyptiennes convoyées par une flotte égyptienne débarquant en Europe! J'ai

connu il y a une dizaine d'années un vieil effendi dont le père avait fait, comme sergent, la campagne de Morée « Harb Mora »; ce qu'il avait retenu des souvenirs de son père était vague; mais j'éprouvais un plaisir très vif à recueillir quelques bribes de renseignements; les soldats étaient fort malheureux; le service, atrocement dur; la seule compensation à tant de misères était, de temps à autre, l'assouvissement des bas instincts de l'homme quand de la chair fraîche arrivait en butin — les corps tanagréens des vierges grecques —; cela est terrible; mais que n'ont pas fait les croisés en Orient et les Espagnols en Amérique, à quelques générations de distance ?

Mohamed Aly, trouvant un pays neuf à sa disposition, se mit à l'œuvre avec alacrité, peut-être avec précipitation, pour le doter d'une agriculture et d'une industrie modernes; on vit alors surgir dans tout le pays, dans le Delta et tout le long de l'étroit ruban verdoyant qui sépare le Nil du désert, des usines et des fermes modèles, et des dépôts; cela nous paraît inimaginable que vers 1825 on pût voir en Egypte, en plein fonctionnement, des verreries, des raffineries, des fonderies, des poudreries; des filatures de lin, de coton, la culture de l'indigo en plein essor, les vers-à-soie donnant de beaux résultats. Comment tout cela a-t-il disparu? feux de paille? c'est un peu le mal du pays; mais il faut surtout chercher la cause dans le fait que c'étaient des industries d'Etat, implantées dans un pays non encore mûr pour se les assimiler sans une préparation préalable; on ne force pas la nature; et puis, la guerre épuisait le pays; les paisibles fellahs en étaient terrorisés; l'état d'âme de la masse ne présentait pas cette sérénité d'esprit, cette assurance du lendemain qui seule produit des actes, un travail, d'un effet durable. L'esprit de conquête, l'odeur de la poudre étaient encore dans l'air. Napoléon venait à peine de mourir à Sainte-Hélène; et on ne peut changer le cours des événements. Mais il est permis de vagabonder par la pensée dans l'Irréalisé; si toutes les ressources vives de l'Egypte avaient été employées seulement à des travaux pacifiques, à l'éducation générale du peuple, à lui inspirer et non à lui imposer des idées nouvelles, que n'aurait-on pas vu germer dans ce coin béni du monde, avec un souverain aussi intelligent, énergique et tolérant que Mohamed Aly, et libre de toutes les hypothèques morales qui sont venues plus tard accabler le pays.

Comment vivait-on il y a un siècle environ? Le Caire devait être une ville très agréable, aussi orientale, — mais en bien plus grand — que peut l'être, à l'heure actuelle, Kaboul; aucune grande bâtisse à l'europpéenne; deux rues, je crois; la rue Mohamed Aly menant à la Citadelle et le Mouski, qui monte vers les cimetières; de grandes agglomérations avec des labyrinthes de ruelles, fraîches en été; de petites maisons avec cours (hosh) et fenêtres à guillotine en moucharabieh; par-ci par-là, quelques okelles ou

(1) Lettres recueillies et préfacées par G. Douin lieutenant de vaisseau; éditées par la Société Royale de Géographie d'Egypte; idée très heureuse; il faut en savoir gré à la direction de la Société; une collection, extrêmement intéressante, de documents pourrait être ainsi déterrée et mise à la portée de tous ceux que le passé récent (et oublié) de cette terre intéresse.

caravansérails; un ou deux petits hôtels européens; de merveilleux palais à l'arabe, et des villas avec patio et jets d'eau; le canal du Khalig traversant la ville; d'immenses places vides, servant pour les parades militaires ou les grandes solennités; pas de ponts; le Nil sillonné de barques, de bateaux à voile et de dahabieh; pas de chemins de fer naturellement; quelle vie idyllique! On mettait trois à quatre jours du Caire à Alexandrie, par la voie du Nil; vous pouviez acheter 12 œufs pour 1/2 piastre au plus, et un gros poulet pour P.T. 1 à 1 1/2; vous ne risquiez point les dangers de l'auto, de la moto ou de la bicyclette; quelques très rares voitures, avec saïs, des ânes excellents et le lent et silencieux et renfrogné chameau composaient tout le trafic.

La peste ravageait la contrée à intervalles rapprochés, mais, en général, on était sain, robuste moins enclin à contracter des maladies — sauf les maladies d'yeux — et certainement mieux bâti qu'au vingtième siècle; cela était dû à la sobriété naturelle de l'Égyptien, à son régime à peine (imperceptiblement) carné et à l'absence presque absolue de la tension nerveuse continue qui nous intoxique; le fatalisme islamique, la soumission sans cabrements

à la volonté de Dieu, la relaxation de l'esprit sont également de très puissants facteurs de santé.

On avait comme buts de promenade les campagnes des environs du Caire, les délicieux vieux jardins un peu broussailleux, à Kiosques et treilles, avec l'odeur entêtante et voluptueuse des roses « baladi », des fleurs d'oranger, des jasmins et des petites boules dorées du mimosa; et on avait des loisirs, sans nos tracas et nos occupations absorbantes, et notre soif de tout voir, tout connaître, tout sentir; on était plus sage, on jouissait sagement de la vie, on rêvait en méditant, ou on méditait en rêvant, en petit cercle d'amis intimes et de parents, vers le soir, plongés dans le Keif, réparateur si on n'en abuse point; et comme toujours, et à jamais, on aimait; et on était comme des sous-dieux, avec l'amour au cœur qui ornait et remplissait la vie, non l'amour frelaté, du vice, des beuglants, et des dancings, mais celui qui illuminait les yeux purs, les yeux de gazelle de la compagne-enfant avec laquelle, la main dans la main, sans désirs absurdes ni manie de paraître, on parcourait, sereinement, la vie dans ses heures troubles et ses heures claires.

THEO.

... S. NERONI ...

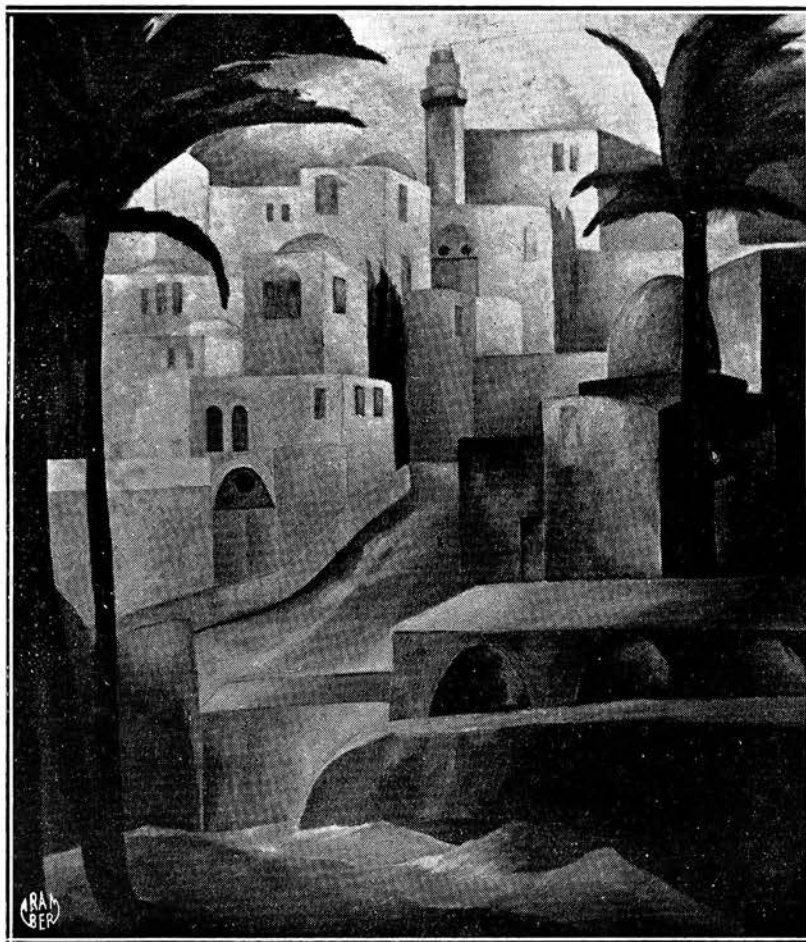
J'ai déjà salué le peintre S. Néroni comme un Magicien éblouissant de la Couleur (1). Pour lui, en effet, la Couleur est l'essence même de la Peinture.



N'allez pas toutefois, entendre par là qu'il néglige les formes. Il sait dessiner aussi bien que les plus habiles et construit comme pas un. Mais il voit, avant tout, dans la nature, les taches colorées : la moindre nuance attire ses regards, et toute couleur a pour lui un charme infini.

(1) « La Provenance », du 15 septembre 1923, l'« Égypte Nouvelle » fasc. 78 : *L'Influence de Cézanne en Égypte*.

Aussi comment n'aurait-il pas aimé l'Orient, où la lumière est si intense que les couleurs se parent de nuances comme nulle part ailleurs? Dès qu'il arriva en Palestine, il fut littéralement ébloui par toutes les splendeurs qui furent offertes à ses yeux de peintre, et il n'eut plus, dès lors, qu'à se laisser aller aux impulsions de son être foncièrement artiste pour peindre aussi naturellement qu'il respirait...



Mais il hésitait encore sur la route à prendre. Heureusement, il eut l'occasion de voir des toiles de Cézanne, et la profonde pensée du Grand Maître Aixois lui donna l'assurance qui lui manquait. S. Néroni le comprit: le peintre ne doit prendre comme base pour son œuvre que *la sensation*. Fort de cette certitude, désormais, il pouvait aller résolument de l'avant.

Et il se mit, en effet, au travail, avec toute la fougue d'un tempérament exceptionnel, qui ne supporte pas le repos et ne termine un tableau que pour en commencer un autre...

Cependant, il ne pouvait s'agir, pour Néroni, de se borner à répéter purement et simplement Cézanne. Le Disciple doit toujours faire, sinon

mieux, du moins autrement que le Maître, car il a l'obligation de se réaliser lui-même. Au surplus, même si son imitation devait ne pas être un esclavage, pour être vraiment digne de son nom, l'artiste ne saurait se contenter d'imiter: il doit *créer*.

S. Néroni voulut créer, faire du nouveau, peindre comme on n'avait encore jamais peint... Longtemps, il chercha. Loin des caquetages du monde, qu'il a en horreur, et des querelles des *chers confrères*, dont il n'a cure, dans la solitude de son atelier, il poursuivit patiemment son effort volontaire, uniquement soucieux d'arriver au But, nettement découvert, mais toujours lointain. Il entassa toiles sur toiles, et, quand tant d'autres se seraient déclarés satisfaits, ou, découragés, auraient tout abandonné, simplement, modestement, il continua.

..... Il continue encore. Mais ce n'est pas le flatter que de reconnaître le résultat — le plus splendide auquel puisse prétendre un artiste — qu'il a enfin obtenu: il s'est trouvé lui-même et, je n'hésite pas à l'écrire, est absolument unique en son genre.

Ce genre, S. Néroni l'a appelé *genre musical*, et toute sa peinture n'est effectivement qu'une vaste et admirable symphonie de couleurs. Malheureusement, cette merveilleuse histoire dépasserait le cadre du numéro spécial de « l'Egypte Nouvelle ».

M. BRIN.

NOËL

A ma fille, pour qu'elle aime les pauvres gens.

Dans l'âtre où jamais ne scintille le feu, luxe des pauvres gens, une douce enfant à l'âme tendre et pure avait mis ses deux petits souliers que ses mains mignonnes avaient nettoyés avec ardeur. Le froid était dur... le vent soufflait... la neige en gros flocons tombait continuellement... Les arbres dénués de leurs feuilles, frissonnaient sous leur manteau blanc; hérissés sur les branches chauves, les petits oiseaux se pressaient les uns contre les autres pour résister à la rigueur de la bise.

Toute confiante la petite fille, blottie entre ses vieilles couvertures, ses tresses blondes sur l'oreiller, bercée par le son lointain des cloches, ne tarda pas à s'endormir, un sourire au coin de ses lèvres innocentes, pâlies par le froid. Elle souriait car le sommeil plein de songes merveilleux lui fit voir par milliers toute une foule de belles choses au fond de ses petits souliers. Les poupées, habillées comme des reines, se tenant par les mains, arrivaient en pas rythmés de premières danseuses et exécutèrent devant elle de féeriques ballets. Elle leur souriait car dans son sommeil elle était heureuse.

Quand elle s'éveilla, il faisait déjà grand jour. Un pâle rayon de soleil passait par la fenêtre aux carreaux cassés. Impatiente et anxieuse, les pieds nus, elle court toute joyeuse vers la cheminée, regarde... cherche... puis s'arrête, mais voilà qu'elle ne rit plus. Et l'on vit de ses yeux couleurs pervenche, la veille si calmes et si gais, deux larmes bien grosses sur ses joues lentement tomber : Noël qui donne à tous les enfants n'a rien mis dans ses petits souliers.

— « Papa ! » dit-elle, la voix entrecoupée de sanglots, « n'ai-je pas été sage ? ou bien petite mère qui est là-haut, parmi les anges, n'a-t-elle rien dit à Noël ? » Alors, soucieux et triste, le père, si heureux l'an dernier, lui dit : « Regarde, chérie, ce que ta maman a mis dans tes petits souliers ».

Et dans un accès plein de tendresse, prenant les petits souliers, essayant de sourire, il y mit un gros baiser. Puis, caressant la tête blonde, il lui dit d'une voix voilée de tristesse : « Enfant, ce vide n'est point de ma faute, mais les pauvres n'ont que leur cœur à donner, c'est tout ce que j'ai, ma pauvre gosse, à mettre dans tes petits souliers.

LA DAME DE PIQUE.

..... Kurt Peiser et son œuvre ---

Kurt Peiser, de race juive et d'origine polonaise, est né à Anvers en 1887. Dès son jeune âge, il se mêla à la vie du port et, observateur perspicace, put largement s'instruire et tremper son âme au spectacle journalier de la « Grande Amoureuse » comme on a surnommé la vieille cité flamande.

D'abord mariniste remarquable, il abandonna peu à peu ce genre et se passionna pour l'étude des Bas-Fonds, des asiles d'aliénés et des morgues. Maintenant, tout en continuant les admirables toiles qui l'ont rendu célèbre, il a essayé l'eau-forte et, après deux ans de labeur acharné, a réussi au-delà de tous les espoirs.

Je visitai l'atelier Peiser, pour la première fois, en 1920.

Je connaissais l'artiste par la visite qu'il me fit à Amsterdam et par ses lettres, mais j'ignorais tout de son œuvre : je garde de ce premier contact au lendemain de la guerre et de l'exil, un souvenir poignant.

Sous la vaste verrière où le ciel de février semblait peser comme une chape fuligineuse, les toiles défilèrent lentement.

Et à mesure que se dressait ce formidable réquisitoire social, dans le silence de la grande salle, je me sentais envahie d'un effroi douloureux comme un mal physique.

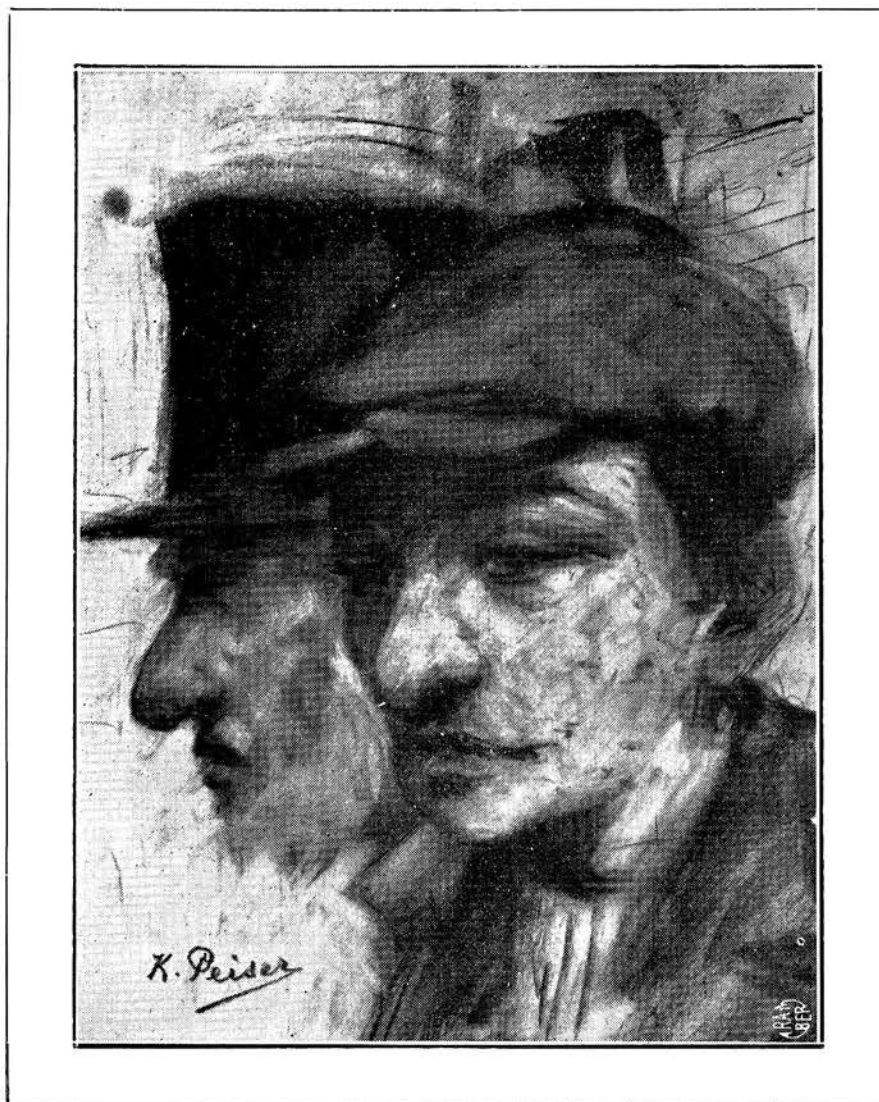
Si j'avais osé, j'aurais crié grâce pour ne plus voir ces déchets humains, pour ne plus entendre la muette agonie qui s'exhalait de cette multitude hallucinante.

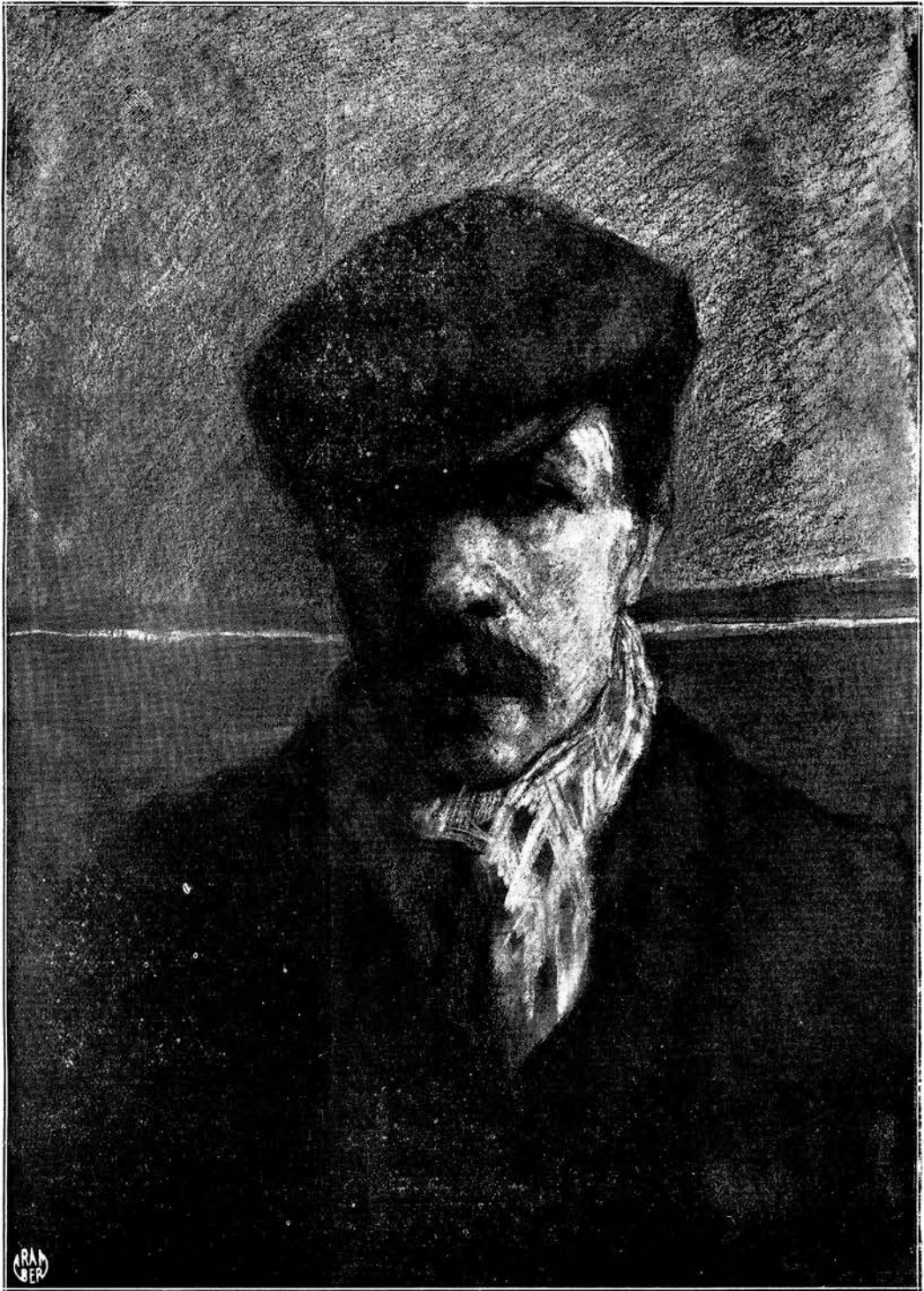
Mais Kurt Peiser, comme s'il eût voulu me donner une leçon de vie, continuait à placer ses toiles sur le chevalet, sans une parole, apôtre de vérité et de bonté.

Et toute son œuvre, son art robuste et puissant repose sur une base de bonté, de pitié envers tous les vaincus, les parias de la société. Tragiquement évocateur il nous montre l'hôpital et la morgue, la Misère et la Prostitution, chaque tare de notre société inique, chaque lèpre de notre civilisation policée qui n'a cure des chancres qu'elle laisse germer à l'ombre de ses flancs avides de jouissance.

Kurt Peiser que l'on compare volontiers à Félicien Rops, Toulouse, Lantrec et Steinlen pour la profondeur de sentiment, la technique impeccable et la sincérité de son art, possède une vigueur, une aptitude au travail tout à fait admirables. Son œuvre abondante et toujours originale étonne par la variété et la vie intense de ses sujets. Il m'a parfois paru excessif; il ne m'a jamais ennuyée ou fatiguée.

Et les leçons de vie qu'il me donna ne sont comparables à nulles autres.





Etude de K. PEISER

Je me souviens de sa phrase préférée lorsque, venant me voir, il me trouvait claquemurée entre des piles de revues philosophiques, si détachée de l'existence qui me faisait peur et horreur qu'il haussait nerveusement ses larges épaules :

« Descendez de votre nuage, « nom d'un chien ! laissez-moi toutes ces paperasseries « et regardez ce qui se passe « autour de vous, dans la rue, « dans la vie ! le rêveur s'en- « lise dans sa bibliothèque, « vivez !... ».

J'avais vingt ans, il me semblait en avoir le double, mais je refusais de me mêler au mouvement, quel qu'il fût.

Et lorsque galvanisée par son activité et celle de Madame Peiser, je fis mes débuts dans la littérature, quelques mois plus tard, il m'écrivit : « Bravo ! continuez à donner « de ces petits airs bien mé- « lancoliques mais chauds, « joués sur votre violoncelle « intérieur qu'on appelle gros- « sièrement : sentiment ».

Critique sévère, voire impitoyable, il me fut aussi précieux par ses conseils en matière d'art que par l'exemple quotidien que sa nature combative donnait à mon laisser-aller, à mes hésitations, à mes retours incorrigibles vers la rêverie improductive et amolissante.

« Travaillez ! observez et travaillez !... » répète inlassablement cet homme qui ne connaît pas le repos.

Et indifférent à la colère, à la stupéfaction, aux jalousies que son œuvre suscite parmi des bourgeois ou soi-disants artistes tarés de mercantilisme, Kurt Peiser crée de la beauté, de l'immortalité, aussi li-



bre et serein parmi ses contemporains dégénérés que l'antique dieu Pan, la flûte aux lèvres parmi les troupeaux, tel que nous le représente le mythe grec.

Yvonne LAEUFER.

De Jean de La Fontaine à Francis Jammes

Des philosophes et des savants, très graves — les philosophes et les savants sont toujours graves, quand ils se rencontrent et le sourire des augures ne flotte point sur eux — des philosophes et des savants firent part jadis au monde que les bêtes n'ont point d'âme. Puis, continuant leur raisonnement : Si les bêtes n'ont point d'âme, dirent-ils, elles n'ont point de conscience, partant point de sentiments, partant point de sensations. Et comme conclusion : la faculté réflexe manque aux bêtes, elles ne savent point souffrir!

Si cette théorie extraordinairement humanitaire était exacte, il devrait être indifférent à l'âne de tondre de la longueur de sa langue le pré d'une herbe tendre ou de ployer, sous des faix trop lourds, son échine marquée des taches lépreuses de la bastonnade; au chien de gambader follement au soleil des routes et de traîner par des chemins caillouteux les brancards déhanchés d'une charrette de maraîcher; et les grenouilles qui nagent dans les marécages et prennent part, les soirs d'été, au chœur collectif psalmodiant vers la lune, s'estimeraient également heureuses d'être érigées à la dignité de ballon captif par les pipeaux des enfants buissonniers.

Heureusement, jusqu'ici, la philosophie et la science négligèrent d'apporter des preuves de l'insensibilité des animaux. Sachons-leur en gré! Il est consolant de penser que l'évolution progressive — et qui est l'honneur des temps modernes — vers un rayonnement de plus en plus large de ce que les uns appellent charité et les autres solidarité, ne doit pas exclure même « le règne inférieur... » De jour en jour, quelques planches s'ajoutent à la table du Père; un plus grand nombre d'enfants de Dieu s'y assied; et on ne juge plus que « la dignité humaine » exige qu'on chasse à coups de bottes le chien qui vient manger à nos pieds les miettes du repas.

Comme il arrive toujours, ces idées, avant de pénétrer la foule, furent portées, en avance sur elle, par les poètes. Volontiers les poètes sont appelés rêveurs, alors qu'on devrait les honorer du titre de voyants. Car, tandis que la masse tâtonne encore dans les brumes des aurores, ils marchent déjà, eux, sous les clairs et fécondants rayons de midi. Ils sont vraiment l'avant-garde divinatrice des conceptions futures. Ce qu'on appelle aujourd'hui leur pensée d'exception fera partie demain du patrimoine intellectuel de toute l'humanité.

Evoquons un instant par l'imagination le décor synthétique du XVII^e siècle français; au centre, la figure dominatrice, fastueuse et absorbante de Louis XIV; à sa droite, dans toute sa majesté du Devoir et de l'Honneur, les « surhommes » qui sortirent des mains de ce Michel-Ange de la tragédie que fut Corneille; à sa gauche, la théorie immortelle des Mères et des Amantes, vêtues de vertu et de passion, et que le tendre génie de Racine appela à une seconde vie, du fond des âges antiques; puis, se fai-

sant face, dans une antithèse peut-être plus apparente que réelle, d'une part, le grand grateur sacré, Bossuet, unissant en lui la puissance intellectuelle de Tertullien et la puissance verbale de saint Jean-Chrysostome, et, d'autre part, la main armée du nerf de bœuf du plus amer pessimisme, ce cynique et âpre fouetteur de vices et de ridicules qui eut nom Molière; enfin, dans l'ombre mystérieuse et pensive, la tragique figure de Blaise Pascal!

Loin de cet ensemble tellement grandiose que l'histoire littéraire du passé n'en offre pas d'égal et que vraisemblablement l'histoire littéraire de l'avenir n'en présentera pas de pareil, un homme qui dédaignait les chemins rectilignes, ponctués de buis, tracés par Lenôtre et qui ne se souciait pas d'attendre, le long des parterres factices de Versailles, le passage des carrosses royaux, un homme avait coutume de déambuler, songeur et vagabond, parmi les sentiers des champs... Son idéal?

Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
Ecouter en rêvant le bruit d'une fontaine
Ou celui des ruisseaux roulant sur des cailloux.

Cet homme, on le qualifia de distrait — et vraiment il eut, dans sa vie, deux grandes distractions, celle de se marier d'abord et, s'étant marié, celle de l'avoir oublié le lendemain. Cet homme, on le surnomma aussi « Le Bonhomme » avec un ton de raillerie et de commisération, car ses contemporains ne pouvaient comprendre qu'en une époque de pompe et de magnificence, il s'intéressât à ces deux choses alors si méprisées parce qu'inconnues: la vie simple de la nature et la simple vie des bêtes. Lui insoucieux de l'ironie, comme il l'était de sa femme et de sa destinée, continuait ses promenades; il s'en fut dans les fermes, caresser de la main les chiens de garde dont le collier avait pelé le cou; au bord des claires fontaines, il s'attendrit sur le sort de l'agneau voué aux crocs des loups; il médita sur la flatterie des cours sous l'arbre où « Maître Corbeau » étalait sa vantardise de budgétivore. Toutes les bêtes, du reste, lui furent bientôt familières; sous le grand ciel bleu, dans la calme et propice ambiance de la nature, il plongea, dans les yeux clairs ou ténébreux des animaux, son regard scrutateur; et, à ce Bonhomme qui était un observateur, le lien fut ainsi révélé qui unit l'homme aux êtres que le Créateur lui donna comme serviteurs ou comme compagnons. La découverte de ce lien fit germer en lui une chaude sympathie qui, à son tour, engendra elle-même l'idée grave d'un devoir. Et comme, de la comédie humaine, qu'il déserta pour courir les champs, il avait emporté une ample récolte d'observations et de souvenirs et qu'il désirait d'ailleurs une bonne fois dire leur fait à ses semblables, il prit

l'initiative de confier aux animaux la représentation de nos vices et de nos vertus, de nos qualités et de nos défauts, de nos travers et de nos manies; et, par lui, les bêtes furent élevées au grade de symboles de l'humanité. Les *Fables* de Jean de la Fontaine venaient de naître.

Nous ne connaissons point les *Fables* de La Fontaine ou plutôt nous les connaissons mal. Comment en serait-il autrement? Enfants, on nous a appris à les anonner sans les comprendre, pour la joie de nous présenter comme des prodiges. Plus tard, les éducateurs de notre jeunesse érigèrent les *Fables* en trapèzes de philologie et en arsenaux de *pen-sums*. Et une prévention, faite de dégoût et d'agacement, nous resta longtemps vis-à-vis du « Bonhomme ». Pour que nous apprécions La Fontaine à sa valeur réelle, il faut que nous possédions une certaine expérience de la vie et que nous ayons fait le tour de bien des formes d'art. Alors seulement l'auteur des *Fables* nous apparaît sous son aspect véritable et complet : un novateur ! — oui, un novateur, car en un siècle de conventions, d'ailleurs prestigieuses, La Fontaine fut le premier des réalistes; en un siècle d'artifices splendides, il fut le premier des naturalistes; en un siècle asservi à l'alexandrin, il fut le premier des verslibristes; en un siècle d'égoïsme supérieur, il fut le premier des animaliers.

D'aucuns reprochèrent à La Fontaine la morale de ses *Fables* qu'ils prétendirent osciller entre le culte de la force et du succès et un épicurisme détaché. Sans doute, La Fontaine ne fut point un Frère Prêcheur, il n'avait du reste, ni la vocation d'évangéliser, ni l'autorité qu'il faut pour enseigner. Ce fut un observateur, et si j'ose risquer le mot: un *constateur*, « qui raconte tels qu'ils sont les jeux de l'existence » et qui, sans idée préconçue, « prend les faits comme ils viennent » (1). Ne nous y trompons point pourtant, de chacun des petits drames, de chacune des comédies en raccourci que cet admirable metteur en scène contait et où il confiait aux animaux le rôle des hommes, une vérité se dégage, qui est une leçon indirecte, tantôt mélancolique, tantôt ironique, tantôt souriante. Lorsque La Fontaine proclame que « la raison du plus fort est toujours la meilleure » n'affirme-t-il point, hélas! (mais qui vous dit qu'il l'approuve?) un fait journalier et inscrit notamment de toutes parts sur la carte de l'Europe? « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » dit le fabuliste, — et si cette formule opportuniste vous paraît trop pratique, convenez au moins qu'elle est très pratiquée. Et cet autre truisme, qui doit faire descendre le désespoir dans l'âme des sociétés anti-alcooliques:

Chose étrange, on apprend la tempérance aux chiens
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes,

n'a rien perdu, depuis le XVII^e siècle, de sa vivante réalité. Je sais qu'on peut faire grief à La Fontaine de tel mot où exulte toute son ivresse bohème de vivre: « Jouis dès aujourd'hui » mais je sais aussi qu'arrivé au crépuscule d'une existence agitée, voyant fuir derrière lui les bleus horizons du sentiment, le vieux fabuliste jeta ce cri éternel de la mélancolie: « Plus d'amour, partant plus de joie! » auquel faisait écho le poète des *Chants du Crépuscule* quand il disait :

L'amour, c'est la vie,
C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie
Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner!

(1) Rémy de Gourmont.

Et je sais enfin que, dans cette stérilité d'âme, annonciatrice du grand mystère, et sentant descendre autour de lui une solitude de plus en plus opaque, La Fontaine se tourna vers ce grand viatique vespéral de la vie: l'amitié. « Qu'un ami véritable est une douce chose », murmura-t-il, et ce mot, devenu proverbe, traversera les âges comme le schéma familier d'une des plus nobles et plus consolantes aspirations de l'humanité.

* * *

Le XVIII^e siècle ne fut guère propice aux animaux. Buffon naturaliste de cabinet, leur dispensa, en des gestes solennels et hautains, de nobles prosopopées où il y avait plus d'altière protection que de vraie sympathie. Florian suivit La Fontaine de loin. Il ne fut que le clair de lune ou, si l'on aime mieux, l'ombre chinoise du « Bonhomme ». Après Florian, la fable, dont La Fontaine avait fait « une comédie en cent actes divers » tomba en quenouille entre les mains d'Arnault et de Viennet. Notre excellent compatriote, le baron de Stassart, lui porta le coup mortel, en en faisant — ah! était-il assez belge! — une sorte de satire politique.

Les viveurs aux élégances absorbantes et aux voluptés égoïstes, dont Louis XV rythmait le menuet final, n'auraient su s'intéresser à d'autres animaux qu'aux jolies bêtes glissant sous les ombrages du Parc aux Cerfs. On assure pourtant que le Régent aimait à reposer sur la peau soyeuse d'un lévrier ses pieds las... de « marcheur ».

Les philosophes, eux, furent trop absorbés par les « droits de l'homme » pour se soucier de leurs devoirs envers les animaux. L'état de nature imaginé par J.-J. Rousseau est un décor magnifique et illusoire où l'homme est convié à entrer en dominateur insolent et exclusif. Quant à « Paul et Virginie », de Bernardin de Saint-Pierre, vous savez que ce couple eut, à son point de vue, mieux à faire qu'à s'occuper de bêtes. Seuls prirent exemple sur elles, d'une façon d'ailleurs fâcheuse, Daphnis et Chloé.

* * *

Au ciel auroral du XIX^e siècle, monte une littérature nouvelle: le *Romantisme*. On fait grief volontiers aux romantiques de leur individualisme orgueilleux et effréné. Certes, les initiateurs de ce grand mouvement d'art eurent ce que nous avons appelé le culte du moi! — ne furent-ils pas des lyriques! — mais qui contestera que ce « moi » n'eût rien d'étroit et d'étriqué et qu'il s'étendit en chaude et tendre fraternité à toutes les choses de la nature. Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*, appela les animaux à prendre part à l'hommage universel et sublime qu'il adressa au Créateur. Si Lamartine traversa la vie, la tête dans les nuages, du moins sentit-il, avec une douce allégresse, autour de son front génial, le battement d'ailes des oiseaux,

Ailes d'anges
Echappés tout joyeux des jardins du Seigneur.

Mais c'est vers Victor Hugo surtout qu'il faut se tourner. Le chef du romantisme, en sa personne et en son œuvre, demeure âprement discuté. En vérité l'homme ne fut point sympathique, plein de versatilités suspectes et de déplorables contradictions. Et dans ses livres eux-mêmes, s'il reste des beautés d'ordre souverain, bien des laves brûlantes se sont déjà émietées en scories. Pourtant, dans cet homme et

dans cette œuvre, une chose est intangible, qui rachète bien des lacunes de caractère et bien des fautes de goût : avec une tendresse constante et passionnée, Victor Hugo a aimé et chanté ces deux êtres de faiblesse et de charme : les enfants et les animaux. Comme il a écrit *L'Art d'être grand-père*, on pourrait trouver, dans les immenses produits de son labeur poétique, les éléments d'un *Art d'aimer les bêtes*.

Au cours de la *Légende des siècles*, la seule épopée après la *Chanson de Roland* que compte la Littérature de France, voulant faire donner par des bêtes une leçon de pitié aux hommes, Victor Hugo a mis en face l'un de l'autre les deux êtres du règne animal les plus déshérités et les plus méprisés, au point que le nom de l'un est synonyme de laideur et que le nom de l'autre signifie stupidité : *Le Crapaud et l'Âne*.

Près d'une ornière, au bord d'une flaque de pluie,
Un crapaud regardait le ciel, bête éblouie...

Un passant lui met le talon sur la tête ; une femme « avec une fleur au corset » lui crève l'œil « du bout de son ombrelle » ; une troupe d'enfants le torturent de toutes façons jusqu'au sang, et le « noir martyr » brisé, le crâne ouvert, traîne ses plaies dans l'ornière béante.

Or, en ce même instant, juste à ce point de terre,
Le hasard amenait un chariot très lourd
Trainé par un vieux âne éclopé, maigre et sourd....
Cette bête marchait, battue, exténuée,
Les coups l'enveloppaient ainsi qu'une nuée.

Un crapaud agonisant dans une ornière ! Un âne qui d'un tour de roue de chariot va l'achever ! A ce spectacle, les enfants — cet âge est sans pitié — se trémoussaient d'impatient plaisir. Mais là où l'homme est cruel et frivole, la bête est douce et miséricordieuse :

L'âne vit le crapaud et, triste, — hélas ! penché
Sur un plus triste, — lourd, rompu, morne, écorché,
Il semble le flairer avec sa tête basse ;
Ce forçat, ce damné, ce patient fit grâce....
Avec sa lassitude, acceptant le combat,
Tirant le chariot et soulevant le bât,
Hagard, il détourna la roue inexorable,
Laisant derrière lui vivre ce misérable ;
Puis, sous un coup de fouet, il reprit son chemin.

Et de ce simple fait divers de la vie des bêtes, que le génie transforma en un drame émouvant, voici à présent la haute moralité générale que dégage le

poète, en des vers d'une éloquence à la fois remplie de gravité et chatoyante d'images :

« Alors, lâchant la pierre échappée à sa main,
Un des enfants — celui qui conte cette histoire —
Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire,
Entendit une voix qui lui disait : Sois bon !
..

La bonté, ce regard du matin ingénu,
La bonté, pur rayon qui chauffe l'inconnu,
Instinct qui dans la nuit et dans la souffrance aime,
Est le trait d'union ineffable et suprême
Qui joint dans l'ombre, hélas ! si lugubre souvent,
Le grand ignorant, l'âne, à Dieu, le grand savant.

Du baudet martyr et bon buriné par Victor Hugo, je voudrais rapprocher la contemplative silhouette du petit âne du « petit homme de Dieu » que Camille Lemonnier en un tableau de grâce et de force, a dressé au sommet d'une dune forée de la Panne, en perspective gemmée de la mer d'émeraude et du ciel de saphir. Toute l'année, l'animal, « joli et fin », d'un gris de soie argentée, paît dans la lande, se nourrissant d'herbes parfumées et de souvenirs glorieux. Et par une fulgurante journée de juillet, conduit par son maître, le Jésus de la procession de Furnes, le « petit homme de Dieu », le baudet, fier de son importance et de son rôle, descend vers la nostalgique ville aux langoureux charmes archaïques : entre les maisons aux vieux pignons dentelés, parmi la foule recueillie des pacants et des pêcheurs, dans l'hosanna des chants et le frissonnement des palmes, l'âne, portant le Christ, fait son entrée solennelle dans la petite Jérusalem flamande, tel que la figurent les chefs-d'œuvre ingénus des anciens maîtres de Flandre. Et la bête et l'homme communiquent dans un même et adorable rêve de mysticisme : « Peut-être l'âne savait à quoi pensait l'homme ; l'homme ne savait pas toujours ce que lui dit l'âne. Là-haut, un petit nuage, rond comme une « boule d'ouate s'arrêtait pour regarder ce qu'il y avait de consolant dans cette amitié d'une bête et d'un homme ».

Sans doute, dans l'intérêt sympathique que les grands artistes portent aux bêtes, à côté du sentiment général de solidarité il y a le sentiment plus spécial de l'esthétique. Tels poètes auront une prédilection pour tel animal, à raison de la beauté, de l'élégance, de la force que cet animal profère dans ses moeurs et ses attitudes, et aussi à raison souvent de la correspondance mystérieuse que le poète devine, plus qu'il ne la sent entre sa mentalité propre et les instincts de l'animal. Est-il si étonnant que certains maîtres modernes aient eu une prédilection passionnée pour les chats ? Non certes, parce que ces

<p>La Reine des Machines à coudre</p>	<h1>PF AFF</h1>	<p>Vente à crédit □ □ Rues Bawaki et Boulac</p>
---	-----------------	---

« fléaux des rats » sont les protecteurs nés des bibliothèques, chères aux artisans de la pensée. Non certes, parce que « ces rôdeurs de gouttières » sont affiliés, de naissance et de destinée, à cette confrérie de la bohème, dont les artistes aussi, n'est-ce pas ? font partie. Quelque chose de plus particulier et de plus profond inclinera les écrivains vers

Les chats puissants et doux, orgueil de la maison.

De tous les animaux que nous avons surnommés domestiques, — parce qu'ils inclinent docilement leur liberté à nos caprices — le chat l'est le moins; il est resté de race et promène dans nos appartements la survivance des forêts primitives d'où il nous vint; observez-le : c'est quand il paraît le plus asservi aux habitudes de la maison, le plus casanier, que soudain, au hasard d'une porte ouverte, il s'élançe d'un coup souple de reins et disparaît pour de longs jours, c'est au moment où il semble s'abandonner sans la moindre arrière-pensée aux jeux les plus folâtres et les plus innocents, que brusquement en lui — mâchoires serrées et griffes en dehors, — revêt le carnassier ancestral. Les chats sont beaux dans leurs mouvements, où tant de puissance se rythme à tant de grâce, mais ils sont plus beaux encore dans leur repos — dans leurs poses allongées et hiératiques, d'où ils lèvent vers l'homme ces yeux « mêlés de métal et d'agate », « clairs fanaux, vivantes opales », où flotte la plus troublante des énigmes.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques (2).

Ah ! pour ces animaux d'exception, à l'indépendance irréductible et aux regards inquiétants, l'on comprend bien l'amour d'un artiste d'exception comme Charles Baudelaire ! Si jamais poète découvrit un « frisson inédit » — le mot a été bien banalisé depuis — ce fut certes l'explorateur enfiévré des « Fleurs du Mal » qui descendit au cœur de toutes les souffrances et de toutes les voluptés pour tenter d'extraire la part d'infini qu'à son sens elles doivent recéler. « Au fond de l'inconnu, chercher du nouveau » ce fut sa devise. Hélas, le pauvre homme qu'il était, et le grand artiste qu'il demeure, ne parvint point à confesser notre destinée, pas plus qu'il ne vit ja-

(2) Baudelaire.

mais clair dans les prunelles d'onix de son chat familial.

Et à son tour Pierre Loti — mendiant d'azur, pèlerin des nostalgies, qui demanda à tous les horizons et à toutes les civilisations la solution de l'énigme du monde et l'apaisement de son tourment d'éternité, Pierre Loti voulut, lui aussi, pénétrer les yeux contemplatifs et ombrageux des chats... Vaine tentative ! Et de même que Loti se désola à Stamboul de n'être pas mahométan, à Jérusalem de n'être pas chrétien, dans l'Inde de ne pas être bouddhiste, il ne lui resta, au retour de ce voyage dans les yeux de sa « moumoute », qu'à regretter... de n'être pas un chat. La page est exquise.

« Un chat me regarde... Dans notre ignorance de « tout, dans notre impuissance à rien savoir, quel « étonnement — et peut-être quelle terreur — il y aurait à pénétrer, par les étranges fenêtres de ces « yeux, jusqu'à l'inconnaissable de ce petit cerveau « caché derrière. Oh ! si l'on pouvait, rien qu'un instant, penser à sa place et ensuite se souvenir, quelle « solution subite et décisive, pleine d'épouvante sans « doute, cela donnerait à des problèmes éternels. « Nous sont-elles très inférieures et lointaines ces « bêtes familières, ou bien terriblement voisines ? « Est-il beaucoup plus épais que le nôtre, le voile de « ténèbres qui leur masque la cause et le but des « existences ? Mais non, jamais il ne sera donné à « aucun de nous de rien déchiffrer dans ces petites « têtes câlines, qui se font si amoureusement caresser, « tenir et comme pétrir dans nos mains... »

Avant de conclure, un écrivain encore. Il appartient à la plus récente génération littéraire et s'appelle Francis Jammes. Loin du tourbillon énervant de Paris, il mène dans une province reculée la vie émerveillée et sincère d'un pâtre. Des animaux l'entourent, qu'il aime comme un grand frère, et son cœur ingénu bat au même rythme que ces cœurs simples.

Aux philosophes et aux savants qui inventèrent, comme je le rappelais tantôt, le commode et si humanitaire système de l'insensibilité des bêtes, Francis Jammes donne une réponse adéquate. « Ah, vous « prétendez, dit-il, que les animaux n'ont point d'âme, « si je vous disais, moi, que les bêtes ont un Para- « dis... »

La délicieuse fiction ! Comme Dante, dans la « Divine Comédie », est conduit par Virgile, Francis Jammes prend comme guide Sanit François d'Assise, « dont la bûche fut si miséricordieuse à toutes « les créatures de Dieu » ; avec le saint et le poète, entrons donc dans l'Élysée des animaux.

Le premier cycle est le cycle des chiens : on y voit le « chien de Diogène à qui Dieu avait accordé la « solitude en un tonneau creusé à même l'arbre ».

« Des chiens en quête d'imaginaires voyageurs se

<p>La Reine des Machines à Coudre</p>	<p>PFAFF</p>	<p>Vente à crédit □ □ Rues Bawaki et Boulaq</p>
--	---------------------	---

« risquaient à descendre au fond des gouffres pour
« les y découvrir, leur apportant un peu de bouillon,
« de viande et d'eau de vie contenus dans de petits
« barils suspendus à leurs colliers.

« D'autres se jetaient en des lacs glacés dans l'es-
« poir toujours déçu qu'ils en retireraient quelque
« naufragé. Ils regagnaient la rive, grelottants, as-
« sourdis, mais satisfaits de leur inutile dévouement,
« et prêts à s'élançer de nouveau.

« Il y avait un chien de remouleur qui faisait tour-
« ner avec joie, langue pendante, la cage d'une meu-
« le où nul couteau ne s'aiguisait. Mais ses yeux
« rayonnaient de la foi passive en le devoir accom-
« pli et il ne s'arrêtait de peiner que pour reprendre
« haleine et pour peiner encore.

« Il y avait un labrit qui, avec la même foi, cher-
« chait à ramener vers une bergerie des brebis éga-
« rées éternellement. Il les chassait au bord du ruis-
« seau qui luisait au flanc d'une colline gazonnée.

« De cette colline gazonnée et sous bois, une meute
« descendait, qui avait couru tout le jour des biches
« et des gazelles rêvées. Les voix qui s'attardaient à
« des pistes anciennes, sonnaient comme des cloches
« fortunées dans un matin fleuri de Pâques ».

Le deuxième cycle était le cycle des brebis « au-
« près d'un lac de nacre et de plume de paon, d'azur
« et de mica, de gorge de colibri et d'aile de pa-
« pillon... Couchée parmi les lauriers sauvages ». Voici
« la brebis de l'Évangile retrouvée ». Plus loin,
« penché entre les myosotis, couleur de l'onde qui
« les mirait », c'était l'agneau de Jean de La Fontaine.
Il ne discutait plus avec le loup de la fable. Il bu-
vait, et l'eau n'en était pas troublée ».

Puis ce sont « les brebis de ces héros de Cervantès,
« lesquels se mourant d'amour pour une même jeune
« fille, avaient déserté leur cité pour mener une vie
« pastorale. Ces brebis avaient les voix les plus dou-
« ces : celles des cœurs qui aiment, en secret, leurs
« blessures ».

Le troisième cycle était celui des oiseaux, « où cou-
« rait une colline emplie de printemps et de ténè-
« bres. Elle exhalait un parfum de solitude : l'arome
« des lilas nocturnes mêlé à celui du cœur des roses
« noires où boit l'aride soleil blanc ?... Soudain on
« entendait s'épanouir le chant du rossignol... La
« nuit n'était que le sanglot du rossignol !

« Alors, dans les bocages, l'aurore se levait, rou-
« gissant d'être nue parmi les chœurs des oiseaux
« dont hésitaient à se moduler les sifflements, tant
« leurs ailes étaient accablées d'amour et de rosée.
« Les cailles au blé vert n'appelaient pas encore. Les
« mésanges à tête noire faisaient, dans les obscurs
« figuiers, le bruit de galets remués par l'eau. Un
« pivert, dont on eut dit qu'il était une poignée d'her-
« be arrachée aux pelouses dorées, avec la fleur d'un
« sainfoin à la tête, déchira de son cri l'azur. Il se
« dirigeait vers les vieux pommiers aux corolles can-
« dides ».

Mais les plus délicieux abris étaient ceux qu'élu-
rent les colombes, « toutes les colombes qui pleurent,
« depuis les colombes de Venise qui éventèrent l'en-
« nue des dogaresses, jusqu'aux colombes d'Ibérie,
« qu'agrémentaient de leur lèvres des pêcheu-
« ses au teint d'orange et de tabac; toutes les colom-
« bes rêvées, toutes les colombes qui rêvent : celle
« qu'élevait Béatrix et à qui Dante donnait un grain
« de blé, et celle qu'entendait dans la nuit Quitteria
« désenchantée; et celle qui dut gémir au-dessus des
« épaules de Virginie lorsque, dans la source noc-
« turne, à l'ombre du cocotier, elle essayait en vain
« de calmer ses brûlures aimables, et celle à qui l'a-

« doléscence qu'opresse le déclin d'Été, dans le ver-
« ger où les pêches se meurent, confie des messages
« passionnés afin qu'elle aille où la mène son vol ».

Et il y avait « les colombes des vieux presbytères
« ensevelis sous les roses : celle que, de sa main par-
« fumée d'encens, nourrissait Jocelyn en songeant à
« Laurence. Et la colombe que l'on donne à la pe-
« tite fille qui console dans sa mansarde le vieux
« poète abandonné ».

Et au delà de cette région, le ciel des bêtes s'éten-
dait à l'infini !

* * *

Ah ! aimons les bêtes non point pour les services
qu'elles nous rendent, car ce n'est là qu'un amour
utilitaire, non point même pour l'esthétique de leurs
formes et de leurs attitudes, ou le pittoresque de
leurs mœurs, car ce n'est là qu'un amour intellec-
tuel; aimons-les pour le lien mystérieux de frater-
nité qui nous relie à elles. Les animaux ont en exa-
gération certains de nos défauts, mais nous n'avons
qu'en raccourci beaucoup de leurs qualités, et, parmi
ces qualités, l'une surtout qui comprend toutes
les autres, car elle suppose la bonté, implique l'abné-
gation et va jusqu'au sacrifice : la fidélité. Ah ! si
les hommes — et je n'excepte les femmes que par ga-
lanterie — savaient être fidèles comme les animaux !

Et puisqu'à ce petit voyage un peu idéaliste à tra-
vers l'art et la poésie, il faut un épilogue pratique,
je voudrais vous dire un simple fait-divers. Je ne
puis vous indiquer ni les personnages, ni le lieu de
la scène, mais je garantis l'authenticité complète de
tous les détails: il y a deux ans, un matin d'octobre,
des maraîchers allant vers la ville aperçurent, éten-
du sur la grand'route, un homme inanimé, et pres-
de lui, dans la buée de l'aurore, un grand molosse
roux détachait sa silhouette vigilante et têtue. Le
premier qui alla vers la bête fut cruellement mordu;
un gendarme qui voulut s'approcher à son tour re-
vint, lui aussi, la jambe ensanglantée; comme l'hom-
me, après tout, pouvait n'être que blessé, et qu'il
fallait alors le secourir, une résolution brutale s'im-
posa : d'un coup de fusil on abattit le chien qui se
coucha, mort, la tête sur la poitrine de son maître;
celui-ci avait cessé depuis longtemps de vivre, le
crâne fracassé, apparemment par des coups de bâ-
ton. On s'enquit aux alentours : sur le labouré voi-
sin les traces des pas précipités de deux individus
se distinguèrent, suivis à courte distance de traces
de pattes de chien : à un endroit donné, les traces
des meurtriers et celles de l'animal s'enchevêtraient
comme dans une lutte, deux bûches ensanglantées
étaient là, puis les traces des pattes du chien reve-
naient vers la chaussée. A raison de la direction
prise par les meurtriers, les soupçons de la justice
tombèrent sur certains mauvais garnements d'un
hameau proche, leurs habits de la veille furent exami-
nés et l'on découvrit sur ces vêtements — attesta-
tion du corps à corps avec le chien, — des poils pro-
venant irrécusablement de la robe de la bête; les
prévenus néanmoins nièrent avec énergie. Bientôt,
ils invoquèrent même un alibi plausible (vous savez
que ce sont les gredins surtout qui trouvent aisément
des alibis). Mais en regardant de plus près les habil-
lements saisis, on put remarquer, au coin d'un des
vestons, un léger arrachement d'étoffe, et qui appa-
rut tout de suite comme l'effet d'une morsure. Alors,
quelqu'un eut l'idée que peut-être le chien portait
sur lui la preuve patente de la vérité. L'autopsie
de l'animal fut ordonnée; cette lugubre opération al-

lait être terminée sans résultat, lorsque soudain le vétérinaire, d'un coup de bistouri, fit sortir d'entre les mâchoires du chien, un tout petit morceau de drap. Rapprochée de l'étoffe des habits, adaptée à la déchirure constatée sur le veston, cette minime chose, trouvée entre les dents de la bête, criait la culpabilité des meurtriers d'une façon si évidente et si saisissante, que ceux-ci, troublés et hagards, durent avouer leur crime. Ainsi ce chien qui avait accompagné son maître vivant, qui l'avait défendu contre

une agression sauvage, qui, dans son agonie solitaire et atroce, lui avait donné au moins la consolation et le réconfort de deux yeux amis, qui avait ensuite veillé son cadavre et poursuivi ses meurtriers, ce chien, cette bête, grâce à son admirable instinct de fidélité s'était élevée à la dignité de cette fonction auguste, sacrée et souveraine, qui s'appelle un Témoin.

(Littérature d'Aujourd'hui)

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

△ △ △ PAROLES A CERTAINS △ △ △

Il faut profiter de toutes les occasions pour rappeler à nos lecteurs la qualité de l'effort que nous fournissons et les raisons qu'ils ont de nous soutenir.

Contrairement à ce qui se passe ailleurs, et par exemple en face ou à côté, l'«Égypte Nouvelle» n'a pas été fondée pour enrichir un ou plusieurs individus. Elle a été créée, mise au monde dans le but exclusif de permettre à une petite élite de penser et d'écrire librement, c'est-à-dire de rendre chaque matin des services exceptionnels à la collectivité. Le choix de nos collaborateurs n'a pas dépendu du seul hasard. Afin qu'ils fussent à l'abri de tout besoin, et donc de toute tentation, nous avons désiré que chacun d'eux justifiât de moyens suffisants pour le sustenter. Ainsi leurs concours ne pouvaient qu'être désintéressés. Dans une époque où le journalisme est presque déshonoré, nous avons essayé de l'honorer par un surcroît de scrupule, de tenue, de dignité. Nous sommes allés plus loin. Nous n'avons pas voulu admettre les techniciens parmi nous. Tous les services administratifs, toute la cuisine intérieure, toute l'organisation nécessaire pour assurer le fonctionnement régulier de la machinerie, la caisse, la comptabilité, la publicité, la propagande ont été confiés à des camarades éprouvés et répartis entre eux au prorata de leurs aptitudes respectives. Le tout sans un millième de rémunération. De la sorte, par le jeu même des rouages, nous nous contrôlons mutuellement. Vivant dans diverses petites cages de verre, nous savons avec exactitude ce qui se passe dans le secteur voisin. Une noble émulation circule de l'un à l'autre, et nous avançons la main dans la main vers l'objectif que nous nous étions assigné.

Cette méthode a immédiatement porté ses fruits. Dès le début, l'air de la maison a plu. On y a perçu une atmosphère, une liberté d'allures, une indépendance qu'on eût à peine osé imaginer en rêve. On a eu tout de suite, des deux côtés de la barricade, le sentiment très net que nous innovions avec une rare abnégation une formule de franchise et d'hygiène morale d'une intensité telle que des journalistes étrangers, frappés d'étonnement, n'ont pas pu s'empêcher de nous en témoigner leur admiration. Le ton général de notre publication s'en est ressenti. Dès les premières lignes, on la sent soustraite à ces influences occultes qui ont empoisonné les plus nobles tentatives et fané le rosier des plus belles espérances. Dès qu'on prend contact avec nous, il est visible que nous n'avons d'attache avec personne, que nous ne dépendons de personne, que nous ne cherchons le mot d'ordre chez personne. D'instinct, la foule à laquelle nous nous adressons l'a compris. Elle s'est prise à nous aimer. Et le cercle de notre influence est allé sans cesse s'élargissant.

— Par malheur, si l'on a admis que nous étions entièrement au service de la chose publique, on a moins vite saisi de quelles angoisses et de quelles détresses intimes cette propreté, cette hygiène, cette indépendance étaient tributaires.

Et c'est de cela que nous désirons entretenir nos amis avec notre rudesse habituelle.

Si aucun des collaborateurs de l'«Égypte Nouvelle» n'est payé, il n'en va pas de même de l'administra-

tion et de l'imprimerie. Un journal ne se fait pas tout seul. L'équipe rédactionnelle qui parade dans les tranchées de première ligne où elle assène et où elle reçoit les coups est doublée d'une autre équipe plus obscure peut-être mais non moins essentielle, les troupes de soutien. Pour aller de l'avant, pour sortir une fois par semaine, pour durer et rayonner, il faut de toute évidence consentir des sacrifices matériels considérables. On ne fait rien avec rien. Toutes les recettes servent à couvrir les frais d'impression, de distribution, de loyer, de correspondance et autres. Faut-il l'avouer? Les tableaux se balancent tout juste. Ah si nous avions voulu céder à la tentation mauvaise, nous ne serions guère embarrassés. Là où d'autres qui n'ont ni notre crânerie ni notre talent ont pourtant réussi, nous aurions pu réussir à notre tour, et passer, *nous aussi*, sans encombre. Mais nous n'avons jamais voulu manger de ce pain-là. Nous avons toujours tenu la main à ce que l'hermine demeurât immaculée. Nous n'avons jamais voulu accepter d'autre source de revenu que les trois seules avouables et légitimes, savoir : la vente au numéro, l'abonnement, l'honnête publicité. En d'autres termes, nous avons entendu vivre exclusivement de nos lecteurs et non de tripotages louches et sans beauté.

Encore une fois, on ne s'en est pas suffisamment avisé autour de nous. D'aucuns croient nous faire plaisir en nous lisant sur l'exemplaire que reçoit leur frère ou leur voisin. D'autres estiment être quittes avec leur conscience parce qu'ils ont acheté régulièrement le fascicule hebdomadaire sur le trottoir. Mais non, mais non. La vente au numéro, si elle sert notre propagande, dessert terriblement notre budget. Dans le but de nous faire lire par les plus humbles, nous avons fixé le prix du numéro à un taux inférieur à celui de revient. *Plus nous vendons au numéro et plus nous perdons.* Seul l'abonnement constitue un apport, une aide efficace. Seul l'abonnement nous permet de boucler la boucle et de poursuivre la dure étape. Seul l'abonnement sauvegarde notre franchise, notre dignité, notre propreté morale. Nous l'avons suggéré mille fois entre les lignes. Et mille fois, nous sommes demeurés incompris. L'égoïsme de certains est farouche. Ils se demandent quel intérêt ils peuvent bien avoir à s'abonner, à décaisser en une fois soixante ou cent piastres, puisque l'achat des cinquante deux fascicules au numéro est plus commode et revient sensiblement au même. Mais l'intérêt moral ne compte-t-il donc pour rien en cette affaire? Et ceux-là qui nous aiment nous acculeront-ils soit à augmenter le prix du fascicule de manière à en priver le pauvre, soit à mourir d'une lente agonie? S'imaginent-ils que leurs bruyantes protestations d'amitié sont monnayables, et qu'avec de stériles effusions on paie le prix du plomb ou du papier? Que ceux qui tiennent à nous, que ceux qui ont partie liée avec nous, que les honnêtes gens pour qui notre existence représente une caution morale et une sécurité réfléchissent. Si nous disparaissions brusquement faute d'avoir été soutenus, quelque chose de généreux, d'ardent, de splendide ne disparaîtra-t-il pas avec nous? — L'ÉQUIPE DE L'ÉGYPTE NOUVELLE.

L'assortiment le plus complet de livres français se trouve à
**L'Agence Générale Egyptienne de Librairie
et de Publications**

LIBRAIRIE DE DÉTAIL :

Rue Emad-el-Dine en face de la tête de ligne du Métro Héliopolis — LE CAIRE Tél. 4455

DÉPOTS ET BUREAUX :

Rue du Télégraphe, Imm. U — LE CAIRE Tél. 2252

Succursales :

ALEXANDRIE : "Au Papyrus", 15, Boulevard de Ramleh, 15

PORT-SAID : 3, Rue du Commerce, 3

Exclusivité des Editions Hachette, Ollendorff, Doin, Pierre Lafitte, Nilsson etc.

Librairie Générale. -- Classiques.

Volumes richement reliés pour étrennes

Articles de fantaisie pour cadeaux

DÉPOT EXCLUSIF des Porte-Plumes à réservoir "**UNIQUE PEN**"

la seule marque offrant 35 MODÈLES DIFFÉRENTS

au Prix Unique de P.T. 32

Bon Marché = *Elégance* = *Solidité*

Essai gratuit de 6 mois

JOURNAUX et PÉRIODIQUES FRANÇAIS et ANGLAIS.—REVUES, MAGAZINES, JOURNAUX de MODE

EXPÉDITION EN PROVINCE

Papeterie et fournitures pour écoles et bureaux — Articles de fantaisie.

Restaurant Petrograd

Avenue Boulac

CUISINE BOURGEOISE

Grande réduction aux abonnés à la carte et à table d'hôte

Arrivages continuels de la fameuse
CRÈME DES BIÈRES

SPATÈN-BRAU



Il n'est pas de cadeau
qui soit pour tout âge aussi
agréable

instructif

durable

qu'un **KODAK**

Il en est de tous Prix

KODAK (Egypt) S.A.

Place de l'Opéra

Immenble Shephard's



Maison de Santé

Sanatorium - HELOUAN du Dr. Glanz

REPOS, CONVALESCENCE, Confort,
CURES Spec., PHYSIQUES et DIETETIQUE pour MALA-
DIES INTERNES - de FEMMES - NERVEUSES,
de NUTRITION et des TOXICOMANES

PRIX (avec soins médicaux) DEPUIS P.T. 80.
Consultation et traitement des malades NON RESI-
DANT à l'Institut, de 11-1 et de 3-5.
Phone H. 105.

CHEZ PAPA ZIAN & C^{IE} ~ 7, Rue MAGHRABI
Tél. 44-07

PIANOS - MUSIQUE

Venez entendre les nouveaux disques "**Columbia**" TOTALEMENT SILENCIEUX

Le meilleur cadeau du Jour de l'An serait un bon Gramophone de chez PAPA ZIAN

**De belles roses rouges feu,
Blanches comme les communiantes,
Ou jaunes d'or comme le soleil**

CROISENT LEURS STROPHES ET ALTERNENT LEURS RYTHMES DANS LES SERRES DE LA

ROSE D'YORK ET DE FRANCE

25, Rue Soliman Pacha. — LE CAIRE

Droguerie O. GIULIOTTI

Centrale : Place de l'Opéra

Succursale : Rue Emad el Dine

SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES de TOUTE PROVENANCE
PRODUITS CHIMIQUES -- ACCESSOIRES DE PHARMACIE
EAUX MINÉRALES

PARFUMERIE -- FARDS DE VILLE ET DE THÉÂTRE des PREMIÈRES MARQUES

Le Caire : Rue Emad El Dine et Rue El Maghrabi. — Tél. 1842. — B.P. 931

Alexandrie : Rue Chérif Pacha et Rue Sésostris. — Tél. 2756. — B.P. 1082.

NOUVELLE IMPORTANTE. — La Maison O. Giuliotti a ouvert la "**Nuova Farmacia Italiana**", Rue Emad El Dine, vis-à-vis le Bon Marché.

Du 17 Décembre 1923 au 12 Janvier 1924, A L'OCCASION DES FÊTES nous organisons

2 Grandes Tombolas

consistant en un total

42 LOTS de BIJOUX de la valeur de L.E. 5 à 50 chaque

:: MORUMS ::

LE DERNIER CRI DE L'HYGIÈNE MODERNE

ÉTABLISSEMENTS
MAUDE, STEINAUER & C^{ie}

Successeurs de Grant & Chinn

Ingénieurs Sanitaires Diplômés

Choix permanent d'Appareils Sanitaires du dernier modèle

FACILITÉS DE PAIEMENT

Siège Social :

Rue

SAHEL EL GHELAL

près de l'Usine
des TRAMWAYS



Tél. No. 651

B.P. 429



Télégr : TUBULAR

CAIRE



Succursale
et

**GALERIES
d'EXPOSITION**

25, Rue Kasr-El-Nil



Tél. No. 7420



Branche Spéciale pour
les Travaux
de Raccordement
au TOUT à L'ÉGOUT



PROJETS & DEVIS
sur demande



INSTALLATIONS COMPLÈTES DE SALLES DE BAINS
CHAUFFE-BAINS :: FILTRES :: GLACIÈRES

STÉRILISATEURS :: FOURNEAUX de CUISINE

Revêtements en Carreaux de FAIENCE et Carrelages

Potiches d'Art et Faiences de la Maison DOULTON de Londres

Goûtez le Fameux

DUNVILLE'S

THREE CROWNS

SCOTCH WHISKY

W. HANSELMAN

PHOTOGRAPHE DE S. M. LE ROI



Rue Kasr El Nil, 44



PHOTOGRAPHIE D'ART

ENCADREMENT DE LUXE

GRANDS MAGASINS

AU BON MARCHÉ DE PARIS

SUCCURSALE DU CAIRE, Rue Emad El Dine

NOUVEAUTÉS

Les Magasins les plus importants,
ceux vendant le meilleur marché

Les meilleures LIMONADES sont les **SPATHIS**

Exigez cette
marque
sur les
capsules



de toutes
les
bouteilles

FABRICATION GARANTIE PUR SUCRE

Un bon conseil :

Dégustez un **WHITE HORSE WHISKY**
au **SODA SPATHIS**

AGENCE HAVAS

Direction : 7, Rue Maghraby -- Tél. 61-68

L'Agence Havas, 7 rue Maghraby, Le Caire, Téléphone 6168, B.P. 856, reçoit au prix coûtant en francs au cours du jour, les abonnements pour tous les journaux et revues de France : journaux politiques et littéraires, journaux de mode, journaux illustrés, humoristiques etc. Revues littéraires, scientifiques, médicales, industrielles, commerciales, etc.

Oatine

FACE CREAM

La Crème Oatine

assouplit et adoucit la peau
d'où s'exhale une éternelle fraîcheur



4711 Eau de Cologne

Dans les sports, pour être toujours dispos, on n'emploie que le « 4711 », l'Eau de Cologne par excellence.

EN VENTE PARTOUT

Avant de se rendre à l'Opéra la femme Chic emploie toujours l'Eau de Cologne « 4711 », si délicieusement parfumée.

en vente Partout

4711 Eau de Cologne



LE LUNG TONIC

est le meilleur produit pour votre toux.



LE NAY-SOL

c'est le plus efficace, le moins cher et le plus pratique de tous les désinfectants.

AGENTS
DÉPOSITAIRES :

THE NEW BRITISH DRUG CO

Coins des Rues MANAKH-MADABEGH — Tél. 69-02

LE CAIRE

3, Rue Maghrabi — Tél. 57-11